



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



*Concours pour le prix d'histoire
De la part de M. Paulin Louis D. Bois*

CHARLOTTE
DE CORDAY,

ESSAI HISTORIQUE,

OFFRANT ENFIN DES DÉTAILS AUTHENTIQUES

sur

• LA PERSONNE ET L'ATTENTAT DE CETTE HÉROÏNE.

AVEC PIÈCES JUSTIFICATIVES, PORTRAIT ET FACSIMILÉ.

PAR

M. LOUIS DU BOIS,

MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES DE PARIS, DES DÉPARTEMENTS ET DE L'ÉTRANGER; CHEVALIER
DE LA LÉGIION-D'HONNEUR.

PARIS,

A LA LIBRAIRIE HISTORIQUE DE LA RÉVOLUTION,
PLACE DE L'ORATOIRE DU LOUVRE, 4;
et chez Techener, place du Louvre, 12.

—
1838.



B44

51

CHARLOTTE
DE CORDAY,

ESSAI HISTORIQUE.

Imprimerie de madame **HUZARD** (née Vallat la Chapelle),
rue de l'Éperon, 7. — Septembre 1838.

Imprimerie de madame **HUZARD** (née Vallat la Chapelle),
rue de l'Éperon, 7. — Septembre 1838.





Charlotte Corday

Corday

CHARLOTTE
DE CORDAY,

ESSAI HISTORIQUE,

OFFRANT ENFIN DES DÉTAILS AUTHENTIQUES

SUR

LA PERSONNE ET L'ATTENTAT DE CETTE HÉROÏNE;

AVEC PIÈCES JUSTIFICATIVES, PORTRAIT ET FACSIMILÉ;

PAR

M. LOUIS DU BOIS,

MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES DE PARIS, DES DÉPARTEMENTS ET DE L'ÉTRANGER; CHEVALIER
DE LA LÉGION-D'HONNEUR.



PARIS,
A LA LIBRAIRIE HISTORIQUE DE LA RÉVOLUTION,
PLACE DE L'ORATOIRE DU LOUVRE, 4;
et chez Techener, place du Louvre, 12.

—
1838.

Journal que je rédigeai à Alençon pendant plusieurs des quinze années que j'ai habité cette ville. Une autre partie de ces matériaux m'a servi pour des ouvrages spéciaux, tels que mes deux Notices sur l'illustre conventionnel du Friche de Valazé, et sur Odolant Desnos, historien d'Alençon et de ses Seigneurs; tels aussi que mon histoire civile, littéraire et religieuse de l'Abbaye de la Trappe, et beaucoup d'articles épars dans mes Archives Normandes, et dans le journal de Caen et de la Normandie.

Née sur le sol du département de l'Orne, dans la commune dont fut seigneur Gilles de Caux (auteur de la tragédie de Marius, et, comme cette illustre femme, issu du sang qui nous donna le grand Corneille), la célèbre Charlotte de Corday (1) ne pouvait rester étrangère à mes recherches biographiques, dans lesquelles j'ai été récemment bien secondé

(1) Sa famille, très ancienne, tirait son nom de la terre de Cordai ou Corday, située en la commune de Boucé, arrondissement d'Argentan.

par M. Vaultier, professeur à la Faculté des lettres de l'Académie de Caen, et par M. Frédéric Galeron (1), procureur du roi à Falaise, tous deux justement distingués par de savantes publications.

J'avais, dès 1799, adressé à l'astronome Lalande, qui m'honorait de son amitié, et qui me les avait demandés, les premiers fruits de ces investigations. J'en attendais d'autres pour les lui donner aussi.

Une lettre, que je reçus du fils de Valazé, lequel n'était alors qu'un jeune écolier et qui vient de mourir (2), lieutenant-général du Génie, suspendit les recherches que je faisais et le travail que j'allais entreprendre. Je l'avais prié de voir M. Caille, qui avait à Caen, en 1792 et 1793, occupé avec distinction de hautes fonctions publiques, et qui depuis, injustement proscrit dans sa ville natale, s'était retiré à Paris, où il exerçait les fonctions d'avocat. Voici ce qu'à la date du 8 pluviôse an VIII (28 janvier 1800),

(1) Mort à 44 ans, le 18 juillet dernier.

(2) Mort à Nice, le 26 mars 1838.

répondit à mes lettres le jeune Valazé :
« J'ai vu le cit. Caille..., je lui ai parlé
» de votre projet ; il a été enchanté de
» trouver encore, au fond d'un départe-
» ment apathique , de l'enthousiasme
» pour les grandes et belles choses. Il
» m'a parlé avec feu de la belle vie et de
» la mort de Charlotte Corday. Il a ras-
» semblé tous les matériaux propres à
» écrire l'histoire de cette femme immor-
» telle.... Il veut bien, avant de publier
» ce petit ouvrage, vous communiquer
» tous les renseignemens que vous dési-
» rez. »

D'après cette lettre, et voyant qu'une plume habile devait écrire l'histoire de mademoiselle de Corday, je ne crus pas devoir importuner M. Caille; je renonçai à la publication prochaine que je méditais, et me bornai à rassembler, vaguement et de loin en loin, quelques notes exactes. L'affaire en était restée là; j'attendais la production de M. Caille. Je me livrai à divers travaux qui me firent perdre de vue pour longtems celle que

tous les historiens comblaient d'éloges, et sur laquelle aucun d'eux ne donnait de fidèles renseignemens.

Enfin, certain que M. Caille ne publiait rien, et que son grand âge ne laissait plus croire qu'il pût s'occuper de la femme immortelle dont il s'était autrefois proposé d'écrire l'histoire, je repris le cours de mes investigations, et je complétais les documens que j'avais eu occasion de recueillir. Tout était prêt : j'ai récemment profité d'une quinzaine de jours passés à ma campagne (1), pour rédiger mon travail et le mettre en état de paraître.

Loin de moi l'idée de faire l'apologie du meurtre, et de préconiser les assassinats politiques ! mais l'attentat de mademoiselle de Corday, inspiré par la vertu la plus héroïque et dans les plus pures intentions, peut-il être confondu avec les crimes de quelques scélérats ignobles, portant une main parricide sur des héros ou

(1) Ménil-Durand-sur-Vie, arrondissement de Lisieux.

des monarques? On ne saurait trop déplorer tant d'horribles fureurs : Henri IV fut dix-sept fois l'objet d'attaques fanatiques, que la Bible a représentées trop souvent comme des actions méritoires. De nos jours, des monstres sans excuses comme sans vertus ont renouvelé sur le meilleur des descendants de Henri des entreprises atroces et acharnées, dont le succès eût allié à la juste douleur de voir succomber un grand prince éminemment homme de bien le bouleversement de la France et de l'Europe, et rejeté dans un océan de sang humain les destinées du monde.

Là tout est interverti : ce sont les adorateurs de Marat qui s'arment du poignard contre celui que Charlotte de Corday eût, avec raison, regardé comme le sauveur de la patrie et de la véritable liberté. En effet, c'est de la fureur des hommes de sang et de troubles qu'elle croyait sauver les Amis de la paix, auxquels elle avait destiné une Adresse qu'on trouva dans son portefeuille.

Aussi l'attentat de la vierge héroïque a-t-il reçu, des écrivains les plus distingués, l'éloge équitable qui parviendra jusqu'à la plus lointaine postérité. La poésie, la peinture en firent le sujet de plusieurs compositions remarquables.

Toutefois cette noble action ne fut que l'erreur d'une grande ame. L'insurrection contre les jacobins expirait sous les coups de la trahison, dès le 13 juillet, le jour et presque à l'heure même où Marat tombait sous le fer vengeur. Les paroxismes de la rage anarchique ne firent que redoubler, et les adhérens de Marat, devenus plus furieux, signalèrent leur triomphe et leurs vengeances par des lois sanguinaires et par une année entière de massacres juridiques et d'égorgemens sur les rives épouvantées de la Seine, du Rhône et de la Loire.

Je termine en considérant brièvement ce qu'est l'assassinat, toutes les fois qu'il n'est pas l'effet immédiat et sans réflexion d'un mouvement de colère, de fureur et de vengeance.

L'assassinat réunit tout ce qu'il y a de plus monstrueux dans les actions de l'homme dépravé. Qu'est-ce, en effet, que l'acte d'un scélérat qui, contre toutes les lois et contre toute raison, se donnant sa mission à lui-même, se fait à la fois accusateur, juré, juge et bourreau? Alors, qui peut mettre à l'abri du meurtre le grand homme, l'homme vertueux, l'homme de génie, le chef et le père de la patrie, le sauveur de la liberté, le héros à l'existence duquel peuvent être attachés le salut ainsi que le bonheur d'une nation et même du monde entier?... Flétrissons donc de toute notre indignation, frappons de toute la rigueur de la loi le monstre qui, outrageant la nature et menaçant la société, ose s'armer du poignard, et presque toujours à la lâcheté d'élaborer longuement, dans son atroce pensée, avec un horrible sang-froid, le projet et les moyens d'exécution de son attentat, parfois plus infernal que les machines épouvantables avec lesquelles il atteint et confond ceux qu'il oit coupables, ceux

qu'il sait innocens, sans distinction de
sexe, ni d'âge, ni de position sociale, ni
d'importance politique.

LOUIS DU BOIS.

Vitré, 1^{er} septembre 1838.







CHARLOTTE

DE CORDAY,

ÉTUDE HISTORIQUE,

OFFRANT ENFIN DES DÉTAILS AUTHENTIQUES SUR LA PERSONNE
ET L'ATTENTAT DE CETTE HÉROÏNE ;
AVEC NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES.

L'antiquité n'offre pas un plus généreux dévouement que celui de mademoiselle de Corday, immolant à la paix publique (1), à la véritable liberté, au retour de la clémence, l'atroce Marat qu'elle en regardait justement comme l'ennemi.

Quelques femmes aussi, notamment Épicharis, conspirèrent contre les tyrans ; mais Charlotte de Corday, renfermant dans son sein avec modestie, avec une pudeur angélique, le secret de son noble projet ; s'arrachant à ses amis, à ses parens, à son vieux père et à sa jeune sœur, sans en avoir à

(1) On voit, dans la lettre de mademoiselle de Corday à Barbaroux, qu'elle s'occupait sans cesse de ramener la paix. (Voir *Pièces justificatives*, N° xv.)

On trouva sur elle une adresse manuscrite qu'elle destinait aux amis de la paix.

qui qu'é ce soit fait confiance ; les trompant même sur la route qu'elle allait prendre , afin de ne pas les affliger d'inquiétudes et de pressentimens ; espérant emporter dans le néant d'une tombe anonyme l'admiration due à son héroïsme , puisqu'elle se promettait d'être massacrée avant d'avoir pu être connue !... Il y a , dans cette haute abnégation de soi-même , quelque chose de si extraordinaire , au dessus des proportions de la nature humaine , qu'il est à peu près impossible de caractériser d'un nom convenable un dévouement aussi sublime que nouveau.

L'écume du peuple français s'était épanchée en émigrations sur l'étranger , tandis que la lie des populations fermentait en tous lieux , et surtout à Paris , portait partout le trouble , aigrissait d'un ferment inextinguible le fiel déjà si aigre des fureurs et des haines , et cherchait , par la violence , l'assassinat et les exécutions , à se maintenir dans l'usurpation des sommités de la société. Etrange canaille , qui , moins diverse qu'elle ne le paraissait , ici persécutait et jetait aux échafauds ses propres amis , en croyant stupidement obéir aux lois et servir la patrie ; et là martyrisait , à la voix d'un prêtre sans morale ou d'un noble sans gloire , avec la férocité hébétée des cannibales , tout ce qui lui était signalé comme

ami de la liberté, comme ennemi du fanatisme!

Dans un tel désordre d'idées, dans une telle anarchie de sentimens, dans une perturbation aussi anormale de convictions, la ligne délicate qui sépare le juste de l'injuste s'obscurcissait de plus en plus, fugitive, confuse, effacée aux yeux fascinés, même de quelques bons citoyens.

Il appartenait à l'illustre Normandie, auguste patrie des Tancrède et de Guillaume le Conquérant; il était digne du sang de Corneille (2), Romain égaré dans nos temps modernes, de donner naissance à l'héroïne tyrannicide qu'Adam Lux (3) eut raison de qualifier Plus Grande que Brutus.

(2) Mademoiselle de Corday descendait d'une sœur de Pierre et de Thomas Corneille. (*Voir sa Généalogie; Pièces justificatives*, N^o II.)

(3) Adam Lux. Ce jeune homme n'avait que 27 ans. Il était envoyé de Maïence, avec Forster, fils du célèbre voyageur, auprès de la Convention nationale, pour solliciter la réunion de cette ville à la République française. Lux était docteur en philosophie à Maïence.

Comme les véritables amis de la liberté, il fut profondément affligé de l'attentat du 31 mai 1793, et publia courageusement deux brochures qui le firent proscrire par les Montagnards. Le 6 novembre 1793, il monta à l'échafaud en se félicitant tout haut de périr sous la hache qui avait tranché la tête de Charlotte de Corday.

Marie-Anne-Charlotte de Corday, d'Armont, naquit le 27 juillet 1768 (4), dans une chaumière de la commune des Lignerics (arrondissement d'Argentan), département de l'Orne. Elle dut le jour à une famille antique, noble et pauvre de cette contrée, laquelle subsistait de 1,500 fr. de revenu, dans un état voisin de l'indigence, soutenue toutefois avec dignité. Son père, Jacques-François de Corday, d'Armont, était le troi-

L'une de ses brochures a pour titre : *Avis aux citoyens français*. Elle a été réimprimée à la suite des *Mémoires de madame Roland*, t. II, pag. 469 à 478. Datée du 31 juillet 1793 (jour de l'assassinat de Marat), elle porte pour signature : *Adam Lux, citoyen français*.

L'autre est un éloge de Charlotte de Corday, dans lequel il propose de lui élever une statue avec cette inscription qui n'a rien d'exagéré : PLUS GRANDE QUE BRUTUS.

Madame Roland, qui avait connu Adam Lux en prison, l'appelle un excellent homme. On lit ce qui suit dans un supplément aux *Notices historiques sur la révolution*, imprimé à la suite des écrits de cette femme illustre : « Plein des principes de Rousseau, il était accouru en France, croyant y trouver tous les hommes prosternés devant les autels de la liberté et de la philosophie. Quand il eut vu de près ceux qui la gouvernaient, et dont la farouche politique commençait à la couvrir de sang et de deuil, il ne put retenir son indignation. Il la fit éclater au milieu des éloges dont il honora le sublime dévouement de Charlotte Corday. Plongé dans les fers, Adam Lux ne changea ni de sentimens ni de langage... Si la vertu avait voulu se choisir un temple dans le cœur d'un mortel, celui d'Adam Lux aurait obtenu la préférence. »

(4) Voir son Acte de baptême. (*Pièces justificatives*, N° 1.)

sième de quatre garçons, et avait en outre quatre sœurs (5).

Pierre Corneille, père de notre grand tragique et de l'auteur d'*Ariane* et d'*Essex*, avait aussi, par ses deux filles, donné le jour à de notables illustrations..C'est de Marthe Corneille que naquit Fontenelle; c'est de Marie Corneille que descendait au quatrième degré mademoiselle de Corday. Marie Corneille, l'aînée des sœurs de l'autcur du *Cid*, du *Menteur* et de *la Toison d'or*, avait épousé en secondes noces Jacques de Farcy, trésorier de France, à Alençon; Françoise, leur jeune fille, fut mariée, en 1704, à Adrien de Corday, capitaine des gardes du duc de Bourgogne; et leur fils, Jacques-Adrien, devenu le mari de Marie de Belleau de La Motte, laissa quatre garçons et quatre

(5) Il avait fait imprimer, en 1790, une brochure de 14 pag. in-8, contre le droit d'aînesse, dont il avait eu beaucoup à se plaindre, comme cadet de Normandie. Elle est signée : « De Corday d'Armont, citoyen de la paroisse du Ménil-Imbert, département de l'Orne. » Dans l'interrogatoire que M. de Corday subit à Argentan, le 20 juillet 1793, et dont nous parlons dans une note de la Pièce justificative, N° xvi, il dit que, dès les Assemblées provinciales, étant à la tête de l'administration de sa paroisse, il leur avait adressé un mémoire pour demander la suppression d'un droit onéreux. Il rappelle sa brochure contre le droit d'aînesse, et parle d'un travail qu'il avait commencé sur les principes du gouvernement.

filles. Ce fut du troisième de ces fils (Jacques-François de Corday, d'Armont) et de sa femme (Jacqueline-Charlotte-Marie de Gautier des Autieux) que naquit, avec deux frères, une sœur aînée et une jeune sœur, la célèbre héroïne dont le bras purgea la France du plus hideux et du plus stupidement féroce de ses démagogues.

Mademoiselle de Corday avait perdu de bonne heure sa respectable mère ; son père fut obligé de se séparer de ses filles , qu'il plaça à cette Abbaye-aux-Dames que , dans la ville de Caen , avait fondée Mathilde , femme de Guillaume , le conquérant de l'Angleterre. Les deux sœurs y restèrent jusqu'à la révolution , sous la protection de madame de Belzunce , qui en était abbesse , et de madame de Pontécoulant , sa coadjutrice. La jeune de Corday se retira auprès de son père, qui était venu se fixer à Argentan ; Charlotte trouva un asile décent chez madame Coutellier de Bretteville-Gouville (6) , sa tante

(6) L'auteur de *la Mort de Marat*, scènes historiques (1829, 1 vol. in-8), désigne cette dame sous le nom de Brétreville, et mademoiselle de Corday sous celui de Charlotte Corday d'Armans : cette erreur dans le surnom de cette dernière a été commune à tous ses biographes. Madame Coutellier de Bretteville-Gouville, veuve, âgée de plus de 60 ans, femme d'une conduite respectable, demeurait à Caen, rue Saint-Jean, près de l'hôtel de Faudoas, presque en face de la rue des Carmes.

à la mode de Bretagne, veuve et sexagénaire, dont elle ne se sépara que pour le voyage de Paris, en juillet 1793.

Quoiqu'elle appartint à une famille noble, et que ses deux frères eussent émigré, Charlotte n'en fut pas moins consciencieusement attachée à ce qu'offraient de pur et de vénérable les principes de cette révolution de 1789, qui fut pour le monde entier le signal de la résurrection de la liberté et de l'égalité : ces biens, les plus précieux qu'il soit donné à l'homme politique de goûter sur la terre : source inépuisable de généreux sacrifices, de nobles jouissances et d'actions héroïques.

Il n'en coûta rien à la belle ame de Charlotte de Corday de renoncer aux vanités de la naissance : elle avait trop élevé son esprit pour vouloir rien devoir à un effet du hasard ; elle se sentait assez grande par elle-même pour n'avoir pas besoin d'un éclat factice ; elle était assez généreuse pour faire sans regret, à l'avantage public, le sacrifice et l'hommage de ses prérogatives.

Dans la retraite du couvent où les jeunes filles allaient alors, durant de longues années, apprendre péniblement beaucoup de futilités, soit dévotieuses, soit mondaines, Charlotte avait trouvé le temps de la méditation, l'occasion de

la mélancolie, et les moyens de satisfaire son goût pour l'étude. Cette brillante histoire de la Grèce, ces vénérables annales de Rome, et surtout l'Histoire Philosophique des Deux-Indes (7), avoient allumé dans son ame les sentimens plus intimes qu'expansifs d'une liberté qui devait affranchir le monde et réaliser le rêve séduisant de l'amélioration du sort des hommes, en faisant tomber les barrières absurdes et tyranniques qui les séparaient en castes; en brisant les obstacles odieux qui arrêtaient le talent, la vertu et l'humanité devant le succès et la gloire; en rendant égaux entre eux les enfans des familles nobles auxquels un orgueil froidement inhumain avait jusqu'alors assigné une part différente dans l'héritage et l'amour paternel.

Ce fut à la fin de juin 1793 que je rencontrai mademoiselle de Corday, à Caen, chez M. Lévêque, président du Directoire du département, magistrat éclairé et dévoué, patriote sincère et courageux, républicain pur et humain, ennemi, comme moi, comme mes compatriotes, des anar-

(7) Les lectures favorites de mademoiselle de Corday étoient Corneille, Racine, Raynal et J.-J. Rousseau. Elle occupait ses loisirs de littérature et d'histoire, beaucoup plus que de politique. En 1793, on lisait surtout à Caen *le Patriote français* de Brissot, qui s'étoit donné pour successeur Girey du Pré, dont il sera question dans notre neuvième note.

chistes et de ce jacobinisme envieux, malveillant et persécuteur, pour lequel la liberté n'était qu'une mégère furibonde *lavant* sans cesse et sans remords *dans le sang ses bras ensanglantés*.

Là, dans une réunion peu nombreuse, jeune, ardent d'espoir et d'enthousiasme, désintéressé et dévoué, je chérissais d'amour et de vénération cette république qui, par l'effet d'une inexpérience excusable, était pour moi la plus belle et la plus pure des maîtresses; cette république qui fit des martyrs empressés de la plupart de ses amis, de l'élite de ses apôtres; cette république dont les adorateurs renégats se ployèrent si vite et si facilement au despotisme de Bonaparte, aux titres nobiliaires, s'empressant (dans leur dévouement sans bornes, comme ils disaient effrontément) de brûler, ainsi que Clovis, ce qu'ils avaient adoré, et d'adorer ce qu'ils avaient brûlé : Sicambres peu fiers, qui n'attendaient pas l'ordre d'un Remi pour courber la tête devant leur nouveau culte.

Chez l'excellent Lévêque, je me trouvai plusieurs fois avec ce Bougon-Longrais (8), procu-

(8) Jean-Charles-Hippolyte Bougon de Longrais, né à Caen, vers 1765, secrétaire général du département du Calvados, en 1791, puis procureur général syndic; il prit une part très active à l'in-

reur général syndic du département , dont l'éloquence tirait un vif éclat de sa voix imposante et sonore ; avec le vénérable Le Normand , collègue de Lévêque , si touchant dans ses discours profondément empreints de conviction et de vérité ; loyal , franc , courageux sans ostentation , simple avec dignité , attendrissant dans ses affectueuses harangues ; avec quelques uns des députés girondins et de leurs généreux collègues ; avec Barbaroux , si remarquablement beau ; avec Buzot , vraiment éloquent et brillant ; avec le

surrection de juin 1793 , et fut proscrit ; obligé de se cacher , il tomba dans les mains des Vendéens , qui ne l'auraient pas plus épargné que les jacobins ; le prince de Talmont le sauva. C'était vers la fin de brumaire an II (la mi-novembre 1793) , à l'époque du siège de Granville. Ce fut dans la même retraite que tous deux furent pris à la Basouge-du-Désert , près de Fougères. Bougon fut , comme mis hors la loi , exécuté sans jugement , à Rennes , le 15 nivôse (4 janvier 1794).

Il avait eu avec mademoiselle de Corday quelques rapports qu'entretenait leur goût commun pour la littérature. Bougon-Longrais avait une belle et noble figure ; il s'exprimait avec autant de facilité que d'élégance et d'énergie.

A l'époque du 31 mai 1793 , les administrateurs du département du Calvados étaient MM. Lévêque , président ; Le Clerc , Le Fevre , Le Normand , Mériel , Petit et Thiboust d'Anisy , tous hommes de courage qui n'hésitèrent pas à faire tout ce qui pouvait dépendre d'eux pour soustraire la France à l'ochlocratie jacobite. M. de Pontécoulant , aujourd'hui pair de France , était président de cette administration , lorsque , en septembre 1792 , il fut nommé député à la Convention nationale.

spirituel Louvet; avec l'ainable Girey du Pré (9), chantant en vers ingénieux l'amour de la liberté et la haine de l'anarchie.

A ce foyer de vertus civiques, il était impossible que les âmes, même vulgaires, ne reçussent pas une forte trempe et de libérales déterminations, et n'en sortissent pas plus fortement pénétrées d'amour pour la patrie et d'aversion

(9) Girey du Pré, né à Rouen, vers 1770, littérateur et poète, collaborateur de M. Bignon, diplomate distingué, aujourd'hui l'un des plus illustres membres de la Chambre des Pairs, et de M. Méchin, aujourd'hui préfet du Nord, dans la rédaction des *Actes des Martyrs*, journal spirituel en vers et en prose, qu'ils opposèrent aux *Actes des Apôtres*. Girey est surtout connu par le Noël très spirituel qu'il composa contre les jacobins à la fin de 1792. Comme ces couplets sont devenus fort rares, nous avons cru devoir les réimprimer parmi nos Pièces justificatives, N° IV. Proscrit après les fâcheux événemens de juillet 1793, il avait suivi le sort des députés girondins, qui de la Bretagne avaient gagné le département de la Gironde. Il fut arrêté avec le député Birotteau, le 2 brumaire an II (23 octobre 1793), à Bordeaux, chez madame Bernadot, sur la rivière, près de la porte de La Grave. Il y avait pris le nom de La Noue. Transféré à Paris, il fut livré au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort, le 30 brumaire an II (20 novembre 1793). Le président du tribunal, qui cherchait à le compromettre, lui demanda ce qu'il pensait de Brissot, dont il avait été le collaborateur dans la rédaction du *Patriote français* : « J'affirme, répondit courageusement le proscrit, que Brissot a vécu comme Aristide, et qu'il est mort comme Sidney. »

L'auteur de l'article Girey du Pré, dans la *Biographie des*

pour les égorgeurs de septembre, que j'avais, avant le 31 mai, entendus, avec une si profonde indignation, hurler, sanguinaires et dévorans, aux portes et dans les tribunes du sénat conventionnel.

J'avais d'abord remarqué mademoiselle de Corday pour sa beauté noble à la fois et gracieuse. Sa taille était au dessus de la moyenne et pouvait même passer pour grande (10); ses formes paraissaient être classiquement proportionnées. Jeune, fraîche, si touchante et si belle, élégante,

Contemporains, s'est trompé lorsqu'il a dit que, quelque tems avant son jugement, Girey avait composé en société avec le jeune Bois-Guyon, adjudant-général, des couplets que la France a répétés, et qui commencent par ces mots :

Veillons au salut de l'empire!

Ces couplets avaient été imprimés dès 1791. Quoi qu'il en soit, Girey du Pré alla à l'échafaud en chantant des chansons patriotiques dont plusieurs étaient de sa composition.

(10) Le passeport qui fut délivré à mademoiselle de Corday, par le maire de Caen (le 8 avril 1793, pour aller à Argentan, et qui lui servit ensuite pour aller à Paris trois mois après), donne le signalement suivant : « Taille de 5 pieds 1 pouce ; cheveux et sourcils châains ; yeux gris ; front élevé ; nez long ; bouche moyenne ; menton rond fourchu ; visage ovale. » Ces détails sont à peu près exacts : mademoiselle de Corday avait des yeux bleus de la plus angélique expression ; son nez était bien profilé, et contribuait beaucoup à donner à sa figure, d'un ovale parfait, un air très noble. Elle signa sur ce passeport : MARIE CORDAY. (Voir *Pièces justificatives*, N^o XII.)

modeste dans sa pose toujours naturelle, elle voilait d'une teinte de mélancolie la vivacité de ses regards (11); les plus harmonieuses couleurs paraient ses lèvres et ses joues; les onduleuses boucles de ses cheveux bruns et l'arc bien dessiné de ses noirs sourcils donnaient à sa figure, d'un ovale régulier, la plus ravissante expression; son œil bleu, à la fois spirituel, tendre et modeste, ajoutait un charme infini aux modulations douces et pures de son organe vocal; sa parole précise, élégante et réservée était remarquable par la justesse, la mesure, la netteté, et par le naturel d'une simplicité noble. Si l'on pouvait noter, dans tout le charme de leurs nuances, les inflexions délicates du timbre des phrases qui ont longtemps ému, j'aurais pu, durant plus de dix ans, rendre sensibles, sur le papier, les intonations harmonieuses et séduisantes de la voix de mademoiselle de Corday.

Ce n'était, au surplus, que par hasard qu'on la rencontrait dans le monde; elle quittait peu madame de Bretteville, qui vivait fort retirée.

(11) M. Vaultier, professeur de littérature française à l'Académie de Caen, qui habitait, en 1793, dans le voisinage de mademoiselle de Corday, et qui la voyait quelquefois, dit, dans des notes qu'il a bien voulu me communiquer, que « l'expression la plus remarquable de la physionomie était le calme, la décence et la gravité. »

Toutefois, je l'ai vue à quatre reprises, sans me douter de la haute supériorité de cette angélique créature. Avec une sorte de pudeur féminine, qui tenait autant à des sentimens naturels qu'à une bonne éducation, elle évitait toutes les réunions d'hommes, les sociétés nombreuses, et surtout les occasions de se faire remarquer. Pourtant nous assistâmes ensemble, rapprochés par hasard, à cette assemblée centrale de résistance à l'oppression qui tendait à mettre en action positive le célèbre axiome dont l'application est si délicate : l'insurrection est le plus saint des devoirs. Oui, nous croyions alors, dans toute la sincérité de notre foi politique, accomplir ce devoir sacré, en présence et vengeurs de la justice déjà violée, et de l'humanité qui devait bientôt l'être.

Cette assemblée auguste, j'ose le dire, et après quarante-cinq ans écoulés, je n'en suis que plus convaincu, cet aréopage improvisé électrisa momentanément la ville de Caen, où se trouvaient réunis plusieurs députés illustres et proscrits (12), quelques envoyés des sociétés popu-

(12) Les députés réfugiés à Caen étaient Buzot, Salles, Pétion, Valady, Gorsas, Kervelegan, Mollevaut, Barbaroux, Louvet, Giroust, de Cussy, Bergoening, Le Sage (d'Eure-et-Loir), Meilhan, Henry-la-Rivière, Duchâtel, et quelques littérateurs de leurs

lares et des départemens voisins, quelques dignes militaires, dont le courage inconsideré, trahi et compromis, alla s'évanouir sans fruit auprès de la ville de Vernon (13).

Je me rappelle toujours que, assis auprès de mademoiselle de Corday, à un déjeuner de quinze personnes, nous parlâmes de littérature et de politique : elle me cita, comme ses lectures favorites, J.-J. Rousseau et Raynal, ces éloquens et fiers amis de la liberté, ces adver-

amis, tels que Grey du Pré, l'Espagnol Marchena, et Honoré Riouffe, qui fut tribun sous le consulat et préfet sous l'empire. Lanjuinais n'avait fait que passer par Caen pour y embrasser ses collègues.

(13) L'engagement de Vernon (le 13 juillet, le même jour et presque à la même heure où mademoiselle de Corday frappa Marat) fut plutôt une échauffourée qu'un combat. Les insurgés, à la tête desquels n'était pas encore venu se placer le général Wimpfen, étaient malheureusement sous les ordres du comte de Puisaye, qui les trahit et les abandonna. Il s'était tenu à quelque distance dans un château. Quelques coups de canon furent échangés. Les deux troupes se retirèrent sans trop savoir ce qu'elles faisaient, les Parisiens sur Vernon, les insurgés sur Évreux. La trahison s'en mêla, le découragement la suivit, et l'affaire fut ainsi terminée à l'avantage des jacobins qui, voyant qu'on ne les poursuivait pas, s'avancèrent de Vernon sur Évreux, puis sur Lisieux, et arrivèrent triomphans à Caen.

Cette affaire, dont le résultat, bien imprévu, fut si déplorable, se passa sur le territoire de Breccourt (commune aujourd'hui réunie à celle de Douains, canton de Vernon, département de l'Eure), à peu de distance de la grande route de Paris.

saires incorruptibles de toutes les tyrannies et de toutes les inhumanités.

Pendant cette terreur, si funeste aux généreux principes comme aux patriotes généreux, pros- crit, bien jeune encore, obligé de cacher, du- rant quelques mois, mon séjour et ma tête, moi, alors débile et mourante créature, que mon pré- tendu fédéralisme avait signalé comme ennemi de la république, quoique je ne le fusse réelle- ment que de l'anarchie et des égorgemens, pen- dant cette période sinistre, j'ai perdu, entre autres écrits fort regrettables, deux petits billets de Charlotte de Corday. S'il m'en souvient bien, ils signifiaient peu de chose en eux-mêmes (14); mais les caractères en avaient été tracés par cette main sublime qui, seulement quelques jours après, dirigeait vers le cœur de Marat le fer tyrannicide qui, sur l'autel de l'humanité, en immola le bourreau.

Si ma gaieté naturelle a été tant de fois offus- quée par la mélancolie; si j'ai conservé quelque mépris, quand je ne leur devais, peut-être, que

(14) Le premier de ces billets avait pour objet de me demander le supplément au Contrat social de J.-J. Rousseau, par Gudin; le second m'annonçait le renvoi de cette très médiocre composition. Je possède une assez curieuse collection d'autographes; mais ces deux billets seraient pour moi d'un plus grand prix que tout ce que j'ai réuni jusqu'à ce jour.

de la pitié, à ces spéculateurs, sans conviction, de professions de principes et d'envahissement d'emplois : ces dispositions de mon ame proviennent de l'époque où je vis tomber sans vengeance Charlotte de Corday et ces Girondins dont les ombres sanglantes, m'apparaissant dans les longues nuits de 1793 à 1794, troublaient mon sommeil si rare, détruisaient ma santé déjà si faible, glaçaient mes pensées d'avenir, et, dans le cours de trois années entières, me rendirent la mort prochaine et désirable.

Il faut avoir vu ces tems d'instruction sévère, pour apprécier la vanité, la folie de ces républicains qui rougiraient de leurs lubies s'ils savaient combien peu de liberté survivait alors, combien l'égalité était chimérique, combien l'humanité était outragée, avec quel mépris de l'homme et de la loi on jetait aux échafauds ces innombrables victimes que ne protégeaient nullement ni les souvenirs de l'origine, ni l'extrême jeunesse, ni l'innocence du sexe, ni les illustrations de la science, ni les lauriers de la gloire! Ils ne croiraient guère à la durée d'une république, s'ils savaient avec quelle scandaleuse facilité les adorateurs de ce fantôme démocratique, sycophantes sans pudeur et renégats sans vergogne, sortis mourans de lassitude et d'effroi

du cauchemar de 1794, se réveillèrent peu d'années après, accoutumés à la bassesse et disposés au joug, flagorneurs et séides du prince, comme ils l'avaient été de la canaille.

Après des victoires éclatantes, de déplorables catastrophes et de funestes trahisons, la liberté était attaquée par ses propres enfans, les plus dangereux comme les plus violens de ses ennemis. Dumouriez avait passé à l'étranger, en lui livrant un ministre et quatre représentans du peuple; la révolte vendéenne dévouait les patriotes au fer impitoyable des plus stupides barbares; le tribunal révolutionnaire, à peine créé, avait eu la lâcheté d'absoudre Marat justement accusé; la populace parisienne avait consommé le grand attentat du 31 mai, et vingt-un députés proscrits, toute la noble Gironde et ses amis, étaient, en attendant l'échafaud, ou prisonniers à Paris, ou fugitifs loin de la capitale.

Une généreuse insurrection en faveur des lois et de l'humanité se préparait dans soixante des quatre-vingt-six départemens qui composaient alors la France. La Normandie et la Bretagne rassemblaient leurs meilleurs citoyens, et, sans cesser de combattre la Vendée, organisaient la résistance à l'oppression, et préparaient le châtiment des anarchistes séditieux, massacreurs de

septembre et voleurs du Garde-Meuble. Caen ,

Cité républicaine et fière ,

comme nous chantait Girey du Pré (15), avait recueilli dans son enceinte la plupart des députés proscrits. On se préparait à marcher sur les brigands qui prétendaient être Paris, sous la conduite du défenseur victorieux de Thionville, du bon et brave, mais faible Félix Wimpffen, qu'attendaient à quelques jours de là les trahisons, la calomnie et la proscription. De toutes les bouches sortaient des imprécations contre les noms abhorrés du *farouche* Robespierre, de Danton, et surtout du *vil* Marat, noms odieux retentissant dans toutes les indignations ; mais Marat, l'anarchie et le massacre incarnés, semblait être le plus hideux Satan du Pandémonion jacobin, parce que, plus cyniquement populaire, plus affreux de figure et de voix, il avait l'air d'un énergumène, et parce que son nom se trouvait toujours mêlé à toutes les saturnales de l'ochlocratie, des meurtres et des pillages.

(15) Voir, *Pièces justificatives*, N° v, le Chant de Girey du Pré aux Hommes du Nord (les Normands, ses compatriotes). On trouvera à la suite les deux *chansons de la Bretagne contre Paris*, dont parle Chabot dans son rapport du 14 juillet. Ces deux chansons, fort inférieures au chant de Girey du Pré, sont sous les N°s VI et VII.

Charlotte de Corday crut fermement que , en fesant tomber ce monstre sous le fer vengeur, elle allait enlever à l'anarchie son chef, et à la guerre civile son motif; elle espérait prévenir l'effusion du sang humain, et conserver ces myriades de têtes dont Marat avait tant de fois demandé la chute (16). Humaine, généreuse, prête à tous les sacrifices , elle se rappela sans doute les augustes tyrannicides qu'a célébrés l'antiquité; et , sans hésitation, sans trouble, sans orgueil, la vierge héroïque prit la route de Paris pour consommer au plus tôt son attentat.

Sans rien découvrir de ses projets, même à ses meilleurs amis, après avoir pris toutes les précautions pour que, dans les derniers adieux qu'elle alla leur faire à Argentan, son père et sa sœur ignorassent ce qu'elle serait devenue, Charlotte de Corday monta en diligence pour Paris le 9 de juillet.

Louvet a dit dans ses *Notices pour l'Histoire* :
« Elle vint, constamment accompagnée d'un domestique, et attendit toujours Barbaroux dans

(16) Voir (*Pièces justificatives*, No m) les extraits de quelques écrits atroces de Marat, d'après lesquels on le jugeait généralement à Caen et partout où on refusait de faire de la liberté une furie sanguinaire.

un salon (17) par où quelqu'un de nous passait à chaque instant..... Une grâce sollicitée pour quelqu'un de ses parens n'était sans doute que le prétexte de ses visites ; son véritable motif était sans doute de connaître quelques uns des fonda-

(17) A l'hôtel de l'ancienne Intendance, rue des Carmes.

J'ai lieu de croire que, si mademoiselle de Corday s'adressa de préférence à Barbaroux, c'est parce que, ce député étant de Marseille, il pouvait mieux la servir dans les démarches d'obligance qu'elle voulait faire pour mademoiselle de Forbin, appartenant à une famille du Midi. Huit jours après une première visite dans laquelle Barbaroux promit à mademoiselle de Corday des lettres de recommandation, elle vint les chercher, alors comme auparavant, accompagnée d'un domestique. Je lis ce qui suit dans une note que M. Vaultier a bien voulu me communiquer : « Durant l'entretien que Barbaroux eut alors avec elle, Pétion survint et adressa quelques mots à la *belle aristocrate qui venait voir des républicains.* » — « Vous me jugez aujourd'hui » sans me connaître, citoyen Pétion, répondit-elle ; un jour vous » saurez ce que je suis. »

« Barbaroux, de qui je tiens ces faits, continue M. Vaultier, se reprochait de n'avoir pas, dès lors, apprécié sa grande ame; au surplus, il déplorait le coup perdu sur un être usé par des maladies honteuses, et qui, d'ailleurs, n'était que le mannequin de Robespierre et de Danton. « Si de telles actions se conseillaient, ajoutait Barbaroux, ce n'est pas sur Marat que nous aurions dirigé les coups. » Tout le monde connaît les deux lettres que mademoiselle de Corday écrivit, de sa prison, à son père et à Barbaroux. Peu d'heures avant de quitter Caen pour la Bretagne, ce député me parlait de la lettre qui lui était destinée : il ne l'avait pas reçue, et ne la connaissait, comme le public, que par les journaux. »

teurs de cette république pour laquelle elle allait se dévouer. »

Louvet s'est trompé ; du moins tel n'était pas le seul motif de mademoiselle de Corday. Elle avait voulu profiter de son voyage à Paris pour tâcher d'y rendre service à une de ses amies, qui avait été élevée avec elle par madame de Belsunce, et qui, retirée en Suisse, avait quelques réclamations d'intérêt à faire au ministre de l'intérieur : cette amie était mademoiselle de Forbin, chanoinesse. Pour pénétrer jusqu'auprès du ministre, Charlotte croyait avoir besoin de protection, et c'est pour en obtenir une qui fût efficace, qu'elle s'adressa à Barbaroux, ami du député (non encore proscrit) Lauze Du Perret. Mais si Louvet n'a pas connu alors le vrai motif de la visite de mademoiselle de Corday au député Barbaroux, il a du moins peint avec beaucoup de vérité cette angélique créature. « A l'Intendance, où nous logions tous, dit-il, s'était présentée, pour parler à Barbaroux, une jeune personne grande, bien faite, de l'air le plus honnête et du maintien le plus décent. Il y avait dans sa figure, à la fois belle et jolie, et dans toute l'habitude de son corps, un mélange de douceur et de fierté qui annonçait bien son ame céleste. »

Il est faux que cette sublime héroïne ait été déterminée par des sentimens vulgaires et personnels. On a dit à tort qu'elle avait voulu venger sur Marat, soit le comte de Belsunce, égorgé à Caen, soit l'émigré Boisjungan de Maingré, soit le député Barbaroux. Elle ne pouvait imputer à Marat l'assassinat du major Belsunce (18) qui avait péri, en 1790, victime des vengeances populaires, ni le supplice de Boisjungan, fusillé en 1792, comme émigré pris les armes à la main. Peut-être la beauté du jeune et éloquent Barbaroux ne fut pas absolument étrangère à la détermination patriotique de mademoiselle de Corday ; mais ce fut assurément sans qu'elle s'en doutât. Les sonores intonations de cette voix méridionale qui retentissaient, énergiques de conviction et de douleur, dans les assemblées populaires de Caen, durent puissamment affecter l'ame d'une jeune et sensible femme, déjà si favorablement prévenue en faveur de la cause des Girondins,

(18) Le comte Henri de Belsunce, major en second du régiment de Bourbon, infanterie, se trouvait en garnison à Caen. Il eut le tort de se livrer inconsidérément, avec toute la pêtulance de son âge, à des démonstrations hostiles contre la révolution et la garde nationale : il fut la victime des vengeances populaires qu'il avait provoquées. Sa tante, abbesse de l'Abbaye-aux-Dames (la Trinité) de Caen, y avait eu pour coadjutrice madame de Pontécoulant qui lui succéda.

par les malheurs et la beauté du proscrit; mais, ce qui la dominait et l'entraîna, ce fut l'amour de la patrie et de l'humanité. Au surplus, comment une femme resterait-elle froide devant tant de causes d'émotions nobles et pures, quand les hommes eux-mêmes sont toujours séduits par la beauté du corps, de la figure et de la voix même d'un simple acteur débitant un rôle emprunté? Qui ne sait quel effet d'admiration exerçait sur les populations de l'Egypte notre illustre Kléber, leur apparaissant beau comme un ange, formidable comme le dieu de la guerre?

Nul autre motif, je ne crains pas de le répéter, ne mit le poignard à la main de Charlotte de Corday, nul autre absolument que le désir de venger l'humanité et de prévenir la guerre civile. Il ne faut pas réduire à de vulgaires proportions les actions héroïques (19); ce serait des-

(19) L'éditeur de l'ouvrage intitulé *Les Femmes*, par Ségur, dit à tort, dans une note du quatrième volume, que « le fanatisme politique n'a pu être la cause de ce crime (l'assassinat de Marat). » Il ajoute : « D'ailleurs, on voit, par l'interrogatoire de cette femme, qu'il y avait de l'aliénation dans son esprit. » C'est ce que n'ont pas reconnu du tout les auteurs les plus recommandables qui ont parlé de mademoiselle de Corday, tels que J.-B. Louvet, dans ses *Notices*; M. Beaulieu, dans la *Biographie Universelle*; M. de Conny, M. Chauveau de La Garde, M. Du Rosoir, M. Thiers, etc. (Voir *Pièces justificatives*, N^{os} XXIV, XXVIII, XXIX, XXX, XXXI et XXXII.)

cendre, du haut de l'autel dans le plus bas de la nef et même dans les cryptes, les statues des dieux. Charlotte dit d'ailleurs, dans sa lettre à Barbaroux, après avoir immolé Marat : « C'était une bête féroce qui allait dévorer le reste de la France par le feu de la guerre civile. » Cette phrase toute simple résume les vrais motifs de l'action et du dévouement de l'héroïne (20).

Le dimanche 7 juillet, une revue des volontaires qui s'étaient inscrits à Caen pour marcher contre l'anarchie avait été très brillante. Mademoiselle de Corday a dit depuis, dans sa lettre à Barbaroux : « Vous vous souvenez comme j'en étais charmée, et je me promettais bien de

(20) Couet de Gironville, qui composa, en l'an IV, un ouvrage aride, diffus et plein de bévues, sur mademoiselle de Corday, rapporte en note, page 52, l'anecdote suivante : « Je sais, d'un citoyen de Caen, qui connaissait particulièrement la parente chez laquelle elle fixait son domicile habituel, que celle-ci, dans les premiers jours qui devancèrent l'exécution du projet de son amie, se plaignant de lui voir l'air d'un mécontentement impatient, et l'ayant surprise plusieurs fois à répandre des pleurs, lui demanda le sujet qui lui donnait une si sombre humeur : « Je pleure, lui répondit-elle, sur les malheurs de ma patrie, sur ceux de mes parents, et sur les tiens aussi, ô mon amie ! car qui peut m'affirmer que tu ne seras pas toi-même frappée de ces coups de foudre qui ont déjà privé de la vie un si grand nombre d'honnêtes citoyens ? Tant que Marat vivra, il n'y aura jamais de sûreté pour les amis des lois et de l'humanité. »

faire repentir Pétion du soupçon qu'il manifesta sur mes sentimens.... Enfin j'ai considéré que tant de braves gens, venant à Paris pour chercher la tête d'un seul homme, l'auraient peut-être manqué, ou qu'il aurait entraîné dans sa perte beaucoup de bons citoyens. Il ne méritait pas tant d'honneur; cela suffisait de la main d'une femme. »

Son parti fut donc pris, et son départ arrêté pour le mardi suivant :

Comme elle le dit elle-même (Lettre à son père) (21), elle avait cherché à persuader à ses parens qu'elle passait en Angleterre, afin de leur dérober la douleur d'une mort qu'elle attendait obscure de la fureur des partisans de Marat. Elle avait espéré que, avant d'être connue, ils l'auraient égorgée dans l'antré même de ce démagogue. Un des témoins entendus dans le procès (le limonadier Berger, qui l'avait arrêtée) déposa « qu'il vit bien qu'elle désirait être livrée à la fureur du peuple. » Assurément, telle était son espérance.

Nous verrons que le sort disposa d'elle autrement.

Partie de Caen le mardi 9 juillet, par la dili-

(21) Lettre à M. de Corday d'Armont, *Pièces justificatives*, xvi.

gence, elle arriva à Paris le jeudi 11, vers midi, et alla descendre dans la rue des Vieux-Augustins, à l'hôtel de la Providence, qui était tenu par Graulier. Fatiguée de la voiture et de l'insomnie, Charlotte se mit au lit à cinq heures du soir, et dormit jusqu'à huit heures du matin, avec toute la tranquillité du courage et de l'innocence.

C'était le 12 juillet : on lisait ce même jour, dans la *Chronique de Paris*, et c'est une remarque à faire, d'autant plus que l'article, assurément, n'était motivé ni par une confidence, ni par un pressentiment fondé : « On dit Marat très sérieusement malade ; s'il quittait la vie, on en trouverait sans doute quelques motifs secrets, car chacun sait que la mort des grands hommes a toujours quelque chose d'extraordinaire. »

On avait lu la veille, à l'assemblée de la Commune de Paris, une lettre du maire de Strasbourg, qui en communiquait une reçue de la capitale, et adressée à un de ses administrés. Cette lettre contenait les passages suivans : « La Montagne, la Commune, la Jacobinière, et toute la séquelle scélérate, sont à deux doigts du tombeau.... D'ici au 15 juillet, nous danserons. Je désire qu'il n'y ait pas d'autre sang répandu que celui des Danton, Robespierre, Marat et com-

pagnie.... Vive la république! vive Wimpffen! vivent les Normands, Bretons, Marseillais, Lyonnais, et tous les autres républicains!.... » Il n'y avait là évidemment qu'une allusion à la marche des insurgés sur Paris.

L'héroïne, bien affermie dans ses résolutions, se rendit chez le député Du Perret, qui était sorti, et aux filles duquel elle remit quelques imprimés et la lettre de recommandation de Barbaroux. Le soir, elle revint; mais Du Perret ne put la conduire que le lendemain au ministère de l'intérieur. Comme elle n'avait point de procuration de mademoiselle de Forbin, il fut reconnu qu'elle ne pourrait obtenir, en faveur de cette chanoinesse, les pièces qu'elle réclamait.

Après avoir payé sa dette à l'amitié, Charlotte ne s'occupa plus que d'exécuter son projet.

C'est sans fondement qu'on a dit que Claude Fauchet, évêque et député du Calvados, avait conduit mademoiselle de Corday dans les tribunes de la Convention. Elle n'aimait pas ce prélat, qui pourtant se comporta courageusement dans les temps difficiles, et périt sur l'échafaud avec les Girondins. La Convention lui était d'ailleurs devenue odieuse; elle n'y alla pas, et n'eut avec Fauchet aucune entrevue ni aucun rapport.

Un billet (22) qu'elle écrivit ce jour même, dès le matin, à Marat, resta sans réponse ; un second, qu'elle portait pour être remis dans le cas où elle ne serait pas reçue, fut trouvé sur elle. Dans le premier, elle lui demandait un entretien pour une heure de l'après-midi, et annonçait qu'elle lui ferait connaître « les malheureux évènements qui se passaient à Caen. » Le second billet, écrit dans l'après-dinée, avait pour objet de se plaindre de n'avoir pas été reçue, et sollicitait une entrevue pour le lendemain. Elle espérait parvenir à son but, en disant à Marat « qu'elle avait à lui révéler les secrets les plus importans pour le salut de la république, et que, d'ailleurs, elle était malheureuse et persécutée pour la liberté. » Dans sa lettre à Barbaroux, elle convient qu'elle « a employé un artifice perfide pour que Marat pût la recevoir. » Mensonge magnanime ! Quand la vérité se montre-t-elle assez belle pour t'être préférée ? a dit, en parlant de Sophronie, le chantre de la *Jérusalem délivrée* (23).

Mademoiselle de Corday voulait pourtant par-

(22) Ce billet, envoyé par la petite poste, et un second saisi sur mademoiselle de Corday, se trouvent dans les *Pièces justificatives*, N^{os} IX et X.

(23) Le Tasse (Ger., lib. II, c. II, ott. 22) parle du mensonge de

venir jusqu'à l'ennemi, puisqu'elle n'avait plus l'espoir de le rencontrer à la Convention, où sa maladie l'empêchait depuis plusieurs jours de se rendre (24). Ce misérable était, en effet, très ma-

Sophrone. On peut en faire une juste application à mademoiselle de Corday, dans cette circonstance :

Così al pubblico fato il capo altero

Offerse, e'l volse in se sola raccorre.

Magnanima menzogna! or quando è il vero

Si bello, che si possa a te preporre?

TRADUCTION. Ainsi la jeune héroïne dévoue ses jours au danger commun, et veut le rassembler tout entier sur sa tête. Généreux mensonge ! quand la vérité eut-elle plus de droits à nos hommages ?

(24) Dans la séance du 12 juillet (veille de l'assassinat de Marat), la Société des Jacobins avait arrêté, sur la motion d'un de ses membres, nommé La Faye, qu'une députation irait « visiter Marat, qui ne peut plus assister à ses séances. » Le député Maure rendit compte, séance tenante, de la visite qu'avec David il venait de faire au malade. « Nous venons de voir, dit-il, notre frère Marat... Nous l'avons trouvé dans le bain : une table, un encrier, des journaux, des livres auprès de lui, s'occupant sans relâche de la chose publique. Ce n'est point une maladie ; c'est une indisposition qui ne prendra jamais les membres du côté droit : c'est beaucoup de patriotisme pressé, resserré dans un très petit corps. Les efforts violents du patriotisme, qui s'exhalent de toutes parts, le tuent. Il se plaint de la Convention, qui a négligé de lire plusieurs vues de salut public qu'il lui a adressées. »

David *, parlant à la Convention Nationale, dans la séance du 15, s'exprima en ces termes : « La veille de la mort de Marat, la Société des Jacobins nous envoya, Maure et moi, pour prendre

* Plus célèbre comme peintre que comme député.

lade : une sorte de lèpre, qui le rendait encore et plus abject et plus hideux, couvrait son corps défaillant dont la mort allait s'emparer.

Il habitait la rue des Cordeliers (25), dans la section du Théâtre-Français. C'est là que Charlotte se décida à se faire conduire, et à faire tous ses efforts pour pénétrer dans l'antre où ce farouche démagogue semblait être inaccessible. Elle descendit de voiture, et se présenta chez

de ses nouvelles. Je le trouvai dans une attitude qui me frappa. Il était dans sa baignoire, un billot de bois auprès de lui, et sur lequel étaient de l'encre et du papier. Sa main échappée écrivait ses dernières pensées. Il me dit sans charlatanisme : « Je m'occupe » du salut public. » Hier le chirurgien qui l'embaumait me fit demander de quelle manière je comptais l'exposer aux regards du peuple dans l'église des Cordeliers. J'ai pensé que son corps, couvert d'une lèpre causée par son sang brûlé, ne pouvait être découvert ; mais j'ai cru qu'il serait intéressant de l'offrir dans l'attitude où nous l'avions trouvé la veille. »

(25) La maison de Marat portait le n° 20 de la rue des Cordeliers, qui depuis a pris le nom de rue de l'École de Médecine. Le principal locataire de cette maison était un dentiste nommé Antoine de La Fondée. Il fut entendu comme témoin devant le Tribunal révolutionnaire. M. Gustave Drouineau a donné quelques détails curieux sur cette maison, dans le livre des Cent-et-Un, t. 1. Il y décrit l'appartement qu'habitait Marat. Il paraît que le n° 20 de 1793 est aujourd'hui le n° 18. Ce n° est désigné comme le 20° de la rue des Cordeliers dans le procès-verbal (du samedi 13 juillet) rédigé par le commissaire de police Guellard du Mesnil, qui donne aussi une description du logement de Marat. (Voir, *Pièces justificatives*, N° XI.)

lui, le 13 juillet, vers sept heures du soir, par conséquent en plein jour.

Marat était au bain; il était occupé à écrire. Marie-Barbe Aubin, portière de la maison, et Catherine Evrard, refusèrent l'entrée de l'appartement, malgré les vives instances de Charlotte de Corday. Marat, entendant qu'il était question de la même personne qui lui avait écrit une lettre, et peut-être touché, tout barbare qu'il était, des doux sons de la voix de l'héroïne, se décida à la faire introduire auprès de son bain.

Il commença par l'interroger sur ce qui se passait à Caen; ensuite il lui demanda les noms des députés réfugiés dans cette ville, et ceux des administrateurs des départemens du Calvados et de l'Eure, qui se trouvaient alors réunis dans la ville d'Evreux. Quand il eut écrit ces noms sur ses listes de proscription, il dit avec cette voix rauque et sépulcrale qui ajoutait plus d'horreur encore à sa figure sinistre et à ses féroces expressions : « D'ici à peu de jours, je les ferai guillotiner à Paris. » Cette menace décida de son sort.

A ces mots, l'ange de patriotisme et de liberté, s'approchant de plus près du monstre satanique, tire de son sein le couteau à gaine

qu'elle avait acheté au Palais-Royal (26), et l'enfonça tout entier dans le cœur du scélérat (27). Le coup était si bien assuré et la blessure si grave, qu'il ne put proférer que ces paroles : « A moi, ma chère amie, à moi ! »

Aux cris du moribond qui ne peut exhiler que ce peu de mots, et qui rend, avec des flots de sang et quelques râlemens sourds, son ame de cannibale, les femmes de la maison, et Laurent Basse, qui pliait les feuilles de Marat, se précipitent dans la chambre. Charlotte, qui se serait retirée si le passage eût été libre, n'avait pas essayé de fuir ; elle se tenait debout près de la fenêtre. Basse se précipite sur elle, et a la barbarie de la renverser à coups de chaise (28). A ce

(26) Ce couteau était à manche d'ébène, fraîchement émoulu, de ceux qu'on emploie à découper. Mademoiselle de Corday l'avait acheté au Palais-Royal, le matin même du jour où elle s'en servit.

(27) Ce fut le docteur Pelletan qui assista, dans la rédaction de son procès-verbal, le commissaire de police Jacques-Philibert Guellard-du-Mesnil. (Voir, *Pièces justificatives*, N° XI.)

(28) Dans son excellente Histoire de la Révolution française, M. Thiers dit que « le commissionnaire la renversa d'un coup de chaise, et que la gouvernante la foula aux pieds. » Cette gouvernante, qui se faisait appeler Albertine Marat, n'était point mariée, mais elle vivait maritalement avec l'Ami du peuple. C'était alors une femme de vingt-cinq à trente ans : elle est morte à Paris, en février 1824.

bruit et aux cris des femmes, les autres habitans de la maison et les voisins accoururent : quelques gardes nationaux du poste du Théâtre-Français, avertis par la rumeur publique, ne tardèrent pas à arriver.

Cependant on avait retiré de sa baignoire Marat qui, porté sur un lit dans la pièce voisine, ne donna aucun signe de vie. Le docteur Peltan constata que le coup de couteau avait pénétré près de la clavicule du côté droit, entre la première et la seconde des vraies-côtes, à une si grande profondeur, que le tronc des carotides avait été ouvert. Vainement le chirurgien de La Fondée, principal locataire de la maison, avait essayé d'arrêter le sang avec des compresses : le tigre avait vécu.

La garde allait conduire mademoiselle de Corday au poste voisin ; la foule encombra la rue et demandait à grands cris la tête de l'assassin. Le limonadier Berger, qui la conduisait, s'étant aperçu qu'elle désirait « être livrée à la fureur du peuple, » la fit remonter chez Marat, où, peu d'instans après, arriva Guellard-du-Mesnil, commissaire de police de la section du Théâtre-Français. C'est sans doute de l'action de Berger que Charlotte veut parler quand elle dit dans sa lettre à Barbaroux : « Je m'attendais

bien à mourir dans l'instant. Des hommes courageux et vraiment au dessus de tout éloge m'ont préservée de la fureur bien excusable des malheureux que j'avais faits. Comme j'étais vraiment de sang-froid, je souffris des cris de quelques femmes. »

Ainsi la conscience de la bonne action qu'elle croit avoir commise, la jouissance anticipée du retour de la paix et de la concorde auquel elle a foi, ce prix obtenu de son dévouement, impriment à ses traits, comme ils sont dans son âme, la sérénité, la dignité, le bonheur, qui ne la quitteront plus, ni devant le commissaire de police, ni devant ses juges, ni sur l'échafaud, non plus que la fierté modeste et l'inébranlable assurance dont parle M. Thiers dans son *Histoire de la Révolution*.

Quatre députés, Maure, Chabot, ex-capucin, le boucher Legendre, et Drouet qui, en 1791, avait tant contribué à l'arrestation de Louis XVI dans la ville de Varennes, se présentèrent bientôt au domicile de leur collègue, où ils s'étaient rendus d'après l'avis donné par le commissaire de police aux comités de salut public et de sûreté générale. Ils assistèrent à la fin de la rédaction du procès-verbal que dressait le commissaire. L'héroïne ne dissimula rien, et, dans les

réponses qu'elle fit, on doit remarquer la suivante : « Ayant vu la guerre civile sur le point de s'allumer dans toute la France, et persuadée que Marat était le principal auteur des désastres, j'ai préféré faire le sacrifice de ma vie pour sauver mon pays. » Ce furent Chabot et Drouet qui se chargèrent de la conduire, dans un fiacre, à la fameuse prison de l'Abbaye.

La populace, furieuse de se voir enlever sa proie, hurlait épouvantablement, et suivit la voiture pendant une portée de fusil. Les deux députés, ayant enfin obtenu un peu de silence, haranguèrent la foule qui, reconnaissant leur voix, et sûre du prochain supplice de Charlotte, laissa enfin partir la voiture.

Drouet, dans son discours à la Convention (séance du 14 juillet), assure que, entendant les clameurs qui demandaient sa tête, Charlotte de Corday tomba un instant en faiblesse; mais que, reprenant promptement ses sens, elle témoigna un grand étonnement de ce que les amis de Marat ne lui avaient pas arraché la vie. Elle s'attendait, dit Drouet, à être massacrée. Sans doute, et, nous le répétons, tel avait été son espoir; il était fondé sur la férocité de cette tourbe d'assassins qui, le 2 septembre, dix mois auparavant, avaient égorgé tant d'infortunés, et pro-

mené jusque sous les fenêtres du Temple les membres palpitans de la princesse de Lamballe.

Drouet et Chabot lui firent subir un interrogatoire qui dura une partie de la nuit. Elle termina ses déclarations par cette phrase prononcée d'un ton calme et même d'un air satisfait : « Quant à moi, j'ai rempli ma tâche ; d'autres feront le reste (29). »

Ce fut dans la séance du 14, lendemain de l'assassinat, que Chabot, au nom du Comité de sûreté générale, dont il était membre ainsi que Drouet, fit à la Convention le rapport le plus mensonger des faits que nous venons de raconter. On remarque dans ce récit les passages suivans : « Cette femme m'a paru être une de celles qui sont venues, pendant la législature, solliciter Guadet d'être favorable aux conspirateurs du Calvados ; et vous savez combien il les a secondées. Elle a l'audace du crime peint sur la figure ; elle est capable des plus grands attentats : c'est un de ces monstres que la nature vo-

(29) On lit ainsi cette phrase dans le *Républicain français* du 16 juillet : « Moi, j'ai rempli ma tâche ; les autres finiront l'ouvrage. » Cet ouvrage fut mal fini : le jour même (13 juillet) où mademoiselle de Corday immolait Marat, l'armée fédéraliste, délaissée par Wimpffen, et trahie par Puisaye, éprouvait un échec qui termina la plus généreuse et la plus mal-conduite des entreprises, dans la plaine de Brécourt.

mit de tems en tems pour le malheur de l'humanité. » Après avoir payé ce tribut à ses préventions, le rapporteur jacobin ne peut pourtant s'empêcher de reconnaître que, « avec de l'esprit, des graces, une taille et un port superbes, elle paraît être d'un courage capable de tout entreprendre. » Il continue, étonné de ce que l'héroïne ne s'est pas suicidée : « Cette femme a eu, pendant près d'une demi-heure, les moyens de se détruire; et, lorsqu'on lui a dit qu'elle porterait sa tête sur l'échafaud, elle a répondu par un sourire de mépris. » Chabot fait ensuite connaître qu'on a trouvé sur l'assassin de l'argent, des assignats et une montre d'or (30); que son extrait de baptême annonçait

(30) On s'empara de ces 296 fr. C'est pourquoi elle n'avait pas, le jour de sa condamnation, de quoi payer les 36 fr. qu'elle devait au concierge de l'Abbaye, et dont elle chargea son défenseur, M. Chauveau de La Garde, qui s'empressa de les acquitter le lendemain. Couet de Girouville, déjà cité, rapporte, page 130, l'anecdote suivante qui prouverait, s'il était nécessaire de le faire, que l'héroïne ne cessa de conserver sa présence d'esprit et même sa gaieté. « Chabot voulait se réserver sa montre. — « Laissez-la-moi, » lui dit-elle; oubliez-vous que les capucins font vœu de pauvreté? » Les 150 francs en argent se composaient de 25 écus de 6 livres; les 140 francs, en papier-monnaie, consistaient en un assignat de cent francs et quatre de dix francs chaque. La montre d'or portait le nom de Dubosq, horloger à Caen. On trouva encore sur mademoiselle de Corday la clef de sa malle, un dé à coudre en argent, un peloton de fil blanc, et la gaine façon de

qu'elle était âgée de vingt-cinq ans moins quinze jours (31). « Interrogée, continue Chabot, sur les motifs qui l'ont portée au crime, elle avait répondu que, ayant vu la guerre civile prête à s'allumer, et persuadée que Marat en était le principal auteur, elle avait fait le sacrifice de sa vie pour sauver son pays, et qu'elle n'a communiqué son projet à personne. » Le rapporteur termine en réclamant « un redoublement d'énergie contre les conspirateurs de Caen et contre leurs complices de Paris, qui correspondent avec eux, et qui siègent jusqu'au sein de la Convention. »

Un discours frénétique de Drouet vint couronner cette œuvre solennelle; et la Convention ne manqua pas d'en ordonner l'impression,

chagrin du couteau qu'elle avait payé quarante sous. Ce dernier objet était dans son sein, ainsi que deux papiers attachés ensemble avec une épingle : l'un était son extrait de baptême, l'autre un projet manuscrit d'Adresse aux Français.

(31) Ce renseignement et les autres, sur le lieu de naissance de mademoiselle de Corday, sont erronés, et ont induit depuis en erreur tous ses biographes, tous, sans exception. « Son baptistère, dit Chabot, daté du 28 juillet 1768, porte qu'elle est née de messire Jean-François Corday, écuyer, et de dame Charlotte Godier, son épouse, fille du seigneur de....; qu'elle a eu pour parrain son parent, ci-devant seigneur de.... »

La plupart de ces indications sont fausses. (Voir, *Pièces justificatives*, N° 1.)

ainsi que de l'interrogatoire que les délégués du comité de sûreté générale avaient fait subir à mademoiselle de Corday.

Un décret rendu dans la même séance chargea « le tribunal révolutionnaire d'instruire tout de suite contre l'assassin de Marat et ses complices. »

En conséquence, le tribunal révolutionnaire, saisi de l'affaire, ne perdit pas de tems, et s'empressa de livrer aux bourreaux la victime dont l'immolation lui était confiée.

Cependant, pour remplir dignement l'intervalle de l'entr'acte, le lendemain (lundi 15), la Convention décréta « qu'elle assisterait en corps aux obsèques de Marat. » Elle chargea « David et Maure de se concerter avec la section du Théâtre-Français pour ordonner le convoi et en fixer le jour. »

Ce fut le 16 juillet au matin que l'héroïne fut transférée de l'Abbaye à la Conciergerie, où, à huit heures du soir, elle écrivit, avec tant de sang-froid et de présence d'esprit, la belle lettre à Barbaroux, qui fut lue le lendemain, lors du jugement, au tribunal révolutionnaire (32).

(32) Voir cette lettre « charmante, pleine de grâce, d'esprit et d'élévation, » comme dit M. Thiers, que nous avons déjà citée : *Pièces justificatives*, N° XIII.

Le jugement fut prononcé le mercredi 17, et ce fut l'affaire d'une demi-heure, tant était expéditif le tribunal que présidait Montané, et dont Fouquier de Tainville était accusateur public (33).

Ce dernier qui, en quelque sorte, ne faisait encore que préluder à ces atrocités qui l'ont rendu si fameux, fit faire par le greffier la lecture de l'acte d'accusation. Charlotte de Corday venait d'être introduite et de s'asseoir sur le banc des accusés ; elle s'avança avec une dignité modeste et une sérénité de visage comme de conscience qui ne se démentirent pas un seul moment durant les débats ni lors du prononcé du jugement. On remarqua sa stature, à la fois forte et légère, la grace et la pudeur de son maintien, ses longs cheveux bruns tombant négligemment d'un simple bonnet jusque sur ses épaules, ses beaux yeux bleus dont l'éclat était tempéré par de longs cils, l'ovale si pur et si noble de sa belle figure, son teint gracieusement coloré, et le calme de sa grande ame se manifestant par l'accent enchanteur de l'organe le plus mélodieux et par la physionomie la plus angélique. C'est cette mélodie d'une des plus tou-

(33) Voir, *Pièces justificatives*, Nos XI et XXII.

chantes voix que j'aie entendues, que M. Chauveau de La Garde appelle « l'accent d'une voix presque enfantine qui se trouvait toujours en harmonie avec la simplicité de ses dehors et l'imperturbable sérénité de son visage. »

Après les premières questions usitées en pareil cas, le président lui ayant demandé si elle s'était pourvue d'un défenseur, elle répondit qu'elle avait choisi un ami, mais que, n'en ayant point entendu parler depuis, elle pensait qu'il n'avait probablement pas eu le courage d'accepter sa défense. Cet ami, qu'elle avait eu occasion de voir chez madame de Pontécoulant, abbesse de Caen, pendant qu'elle était pensionnaire à l'Abbaye-aux-Dames, était le neveu de cette religieuse respectable : c'était M. Gustave Doulcet de Pontécoulant, ancien sous-lieutenant des gardes-du-corps, qui, dès les premiers jours de la révolution, avait embrassé généreusement la cause de la liberté, et qu'elle avait vu depuis, lorsqu'il était président de l'administration du département du Calvados, avant d'être nommé député à la Convention nationale.

La lettre que Charlotte de Corday lui avait adressée ne lui parvint que le samedi 20 juillet, quatre jours après le jugement et l'exécu-

tion. Le gendarme même que l'accusateur public avait chargé d'une autre lettre pour M. de Pontécoulant, et qui avait pour objet de le prévenir que mademoiselle de Corday l'avait demandé pour son défenseur, n'avait pas trouvé chez lui ce député qui, comme un grand nombre de ses collègues proscrits ou près de l'être, ne se tenait guère dans son domicile habituel. C'est ce qui fit croire à l'accusée que M. de Pontécoulant n'avait pas voulu la défendre, et que par conséquent il appartenait à la Montagne. L'erreur était grande, car ce député avait voté, dans le mois d'avril précédent (le 14), pour l'accusation contre Marat, et, poursuivi par les sectateurs de ce factieux, fut obligé d'aller cacher sa tête et même son nom dans l'humble atelier d'un menuisier, en Suisse (34).

Comme il fallait au moins un défenseur nommé d'office, le président du tribunal, ayant aperçu dans la salle M. Chauveau de La Garde, illustre avocat, qui encore depuis accrut sa célébrité, et qui, pour d'autres affaires, se trouvait là, le chargea de la défense de l'accusée (35).

(34) Voir les lettres imprimées dans les *Pièces justificatives*, Nos XVIII à XXII.

(35) Il a rédigé sur cette affaire une Note que nous réimprimons dans nos *Pièces justificatives*, N° XXIV.

Il n'hésita pas à prendre place auprès de sa noble cliente : elle ne le connaissait pas ; elle jeta sur lui quelques regards d'inquiétude (comme il le dit dans la Note que nous citons), parce qu'elle craignait qu'il entreprit une justification qu'elle aurait infailliblement désavouée.

Les dominateurs de cette époque ne permirent pas d'imprimer les débats tels qu'ils avaient eu lieu ; ils voulurent , sans trop s'écarter pourtant de la vérité , essayer d'en atténuer l'effet. C'était bien assez de cet effet que l'accusée avait produit sur l'audience tout entière , juges , jurés et spectateurs. On a remarqué (dit M. Chauveau de La Garde) qu'ils « avaient l'air de la prendre elle-même pour un juge qui les aurait tous appelés à son tribunal suprême : » tant agissait fortement, même sur les plus fanatiques adorateurs de Marat, cette imposante héroïne rendant en solennelles paroles l'expression des opinions professées par la partie saine de la nation, et bravant sans jactance la populace et les bourreaux tant du tribunal que de la place aux supplices.

Ce ne fut que dans les journaux du 23 juillet que la séance du tribunal révolutionnaire, tenue pourtant le mercredi 17, put être livrée à

l'impression et à l'avidité curieuse du public. Cette séance ne fut même imprimée que dans les *Moniteurs* des 29 et 30, où l'on sembla ne les morceler qu'à dessein d'en affaiblir l'intérêt.

A l'aide de la Note de M. Chauveau de La Garde, nous allons essayer de rendre plus complète et plus véridique la narration de cette cause vraiment célèbre.

On procéda à l'audition des témoins, qui étaient tous à charge, au nombre de quatorze.

Le premier appelé fut la femme Evrard, qui demeurait chez Marat, et qui raconta assez fidèlement ce qui s'était passé lors de la première tentative de mademoiselle de Corday pour pénétrer chez ce député, dans la matinée du 13 juillet, et ensuite lors de l'assassinat du soir. Comme les détails de ce meurtre étaient inutiles, Charlotte interrompit la déposition par cet aveu loyal : « Oui, c'est moi qui l'ai tué. » — Alors le président Montané lui demanda quels étaient les motifs qui l'avaient engagée à commettre cet assassinat. « Ses crimes, » répondit-elle. « Qu'entendez-vous par ses crimes? — Les malheurs dont il a été la cause depuis la révolution. » Après cette réponse, le président ajouta : « Quels sont ceux qui vous ont engagée à commettre cet assassinat? » Elle repartit :

« Personne; moi seule j'en ai conçu l'idée. »

On continua l'audition des témoins. Le commissionnaire Laurent Basse fut entendu. Il était occupé à ployer les numéros du journal de Marat lorsqu'il accourut au secours de l'assassiné, qui venait de proférer ces mots : « A moi, ma chère amie, à moi ! » Il raconte que, pour qu'il fût impossible à l'accusée de s'évader, il lui barra le passage avec des chaises, et « qu'il lui en porta même un coup sur la tête. »

Assurément, il n'était pas difficile de lui fermer le passage de la porte; elle eût pu se retirer, mais elle ne cherchait point à s'enfuir. Elle aurait voulu, disait-elle avec vérité, « immoler Marat sur la cime de la Montagne; j'étais bien sûre alors de devenir à l'instant victime de la fureur du peuple, et c'est ce que je désirais. On me croyait à Londres; mon nom eût été ignoré. »

Deux autres femmes comparurent ensuite : une cuisinière, et la portière de la maison qu'habitait Marat. La sœur de la femme Evrard fut entendue à son tour. L'accusée reconnut la vérité de leurs dépositions.

Un sixième témoin ayant déposé qu'il avait vu, le 12 du mois, l'accusée venir à la mairie demander à parler au maire Pache, elle déclara

que le témoin en imposait, et qu'elle ne savait même pas où était l'Hôtel-de-Ville.

Le président appela ensuite madame Graulier, qui tenait l'hôtel où mademoiselle de Corday était descendue. Ce témoin parla de ce qui s'était passé dans sa maison, où Lauze Du Perret était venu chercher l'accusée; du voyage de Charlotte au Palais-Royal, et des questions que la déposante lui avait faites sur Caen et l'insurrection.

Les débats devinrent alors plus vifs.

L'accusée, répondant aux diverses interpellations du président, déclara qu'il y avait à Caen un comité central de Résistance à l'Oppression, auquel assistaient les députés pros crits et les envoyés de ceux des départemens qui étaient dans l'intention de venir à Paris mettre un terme à l'anarchie et aux proscriptions; que, parmi les députés, on remarquait Henri-la-Rivière, Kervélégan, Guadet, Lanjuinais, Pétion, Barbaroux, Buzot, Valady et Louvet; que Barbaroux ne connaissait nullement le motif du voyage qu'elle avait entrepris à Paris; que les journaux qu'elle lisait le plus habituellement étaient *Perlet* (36), *le Courrier français* (37), *le Courrier*

(36) Journal de Perlet : *Gazette quotidienne* de 8 pages in-8.

(37) Par l'abbé Poncelin : *Gazette quotidienne*, comme la

universel (38), le *Courrier des Départemens*, du député Gorsas, et le *Patriote français*, de Brissot et de Girey-du-Pré; que les conventionnels réfugiés à Caen y fesaient des proclamations (39) et même des chansons (40); qu'elle fréquentait peu de monde à Caen, où elle voyait pourtant quelques officiers municipaux et l'abbé Du Vivier de Jumilly, curé constitutionnel de la paroisse Saint-Jean; mais qu'elle n'allait à confesse à aucun prêtre, soit assermenté, soit réfractaire; que, depuis l'attentat du 31 mai, jour de la proscription des députés patriotes, elle avait conçu le projet de délivrer la France de l'anarchie, en immolant Marat. «Je savais, » dit-

précédente et comme celle qui suit, 8 pages in-8. Elle prit ensuite le titre de *Courrier républicain*.

(38) Le *Courrier universel*, ou l'*Echo de Paris, des départemens et de l'étranger*, par Husson. Cette feuille, in-4, changea souvent de titres. Ces trois journaux étaient en faveur des principes de la révolution.

Le *Courrier des départemens*, par Gorsas, était composé d'une feuille in-8, qui paraissait aussi tous les jours, ainsi que le *Patriote français*, petit in-4, qu'avait fondé et rédigé Brissot, qui se donna pour associé, et bientôt après pour successeur, Girey-du-Pré, dont nous avons parlé ci-dessus, Notes 9, 12 et 15.

(39) On les trouve réimprimées dans les *Mémoires sur la Révolution* en tête de Quelques Notices, par J.-B. Louvet.

(40) Voir ces chansons dans les *Pièces justificatives*, Nos v, vi et vii.

elle , « qu'il pervertirait la France ; j'ai tué un homme pour en sauver cent mille. J'étais républicaine bien avant la révolution , et je n'ai jamais manqué d'énergie. » Le président lui ayant demandé l'explication de ce dernier mot , elle répondit que, dans cette circonstance , l'énergie était la vertu de « ceux qui mettent de côté l'intérêt particulier, et savent se sacrifier pour leur patrie. »

Le tribunal entendit ensuite quelques autres témoins, tels que le dentiste de La Fondée, principal locataire de la maison habitée par Marat ; une femme Le Bourgeois , qui prétendit fausement avoir vu mademoiselle de Corday dans une des tribunes de la Convention ; l'évêque constitutionnel du Calvados, Claude Fauchet, député, à qui l'on imputait à tort d'avoir vu l'accusée, et de l'avoir conduite aux séances de la Convention nationale ; et le député Lauze Du Perret, qui raconta franchement ce qu'il avait fait et vu.

Un huissier du tribunal révolutionnaire vint présenter à mademoiselle de Corday le couteau dont elle s'était servie pour assassiner Marat, et lui demanda si elle le reconnaissait. Il était encore taché de sang. A cette vue, une émotion d'horreur parut sur le visage de l'héroïne ; elle en détourna ses regards, repoussa le couteau

avec la main, et dit d'une voix altérée : « Oui, je le reconnais, je le reconnais ; c'est le même dont je me suis servie pour assassiner Marat. »

On fit lecture des deux lettres qu'elle avait écrites la veille : l'une, à son père ; l'autre, au député Barbaroux (41). Elle les reconnut, et pria qu'on les fit parvenir à leur adresse : c'est ce qu'on ne fit pas.

Le président lui ayant demandé si, pour porter un coup aussi sûr, elle ne s'était pas exercée d'avance.... « Oh ! le monstre, » interrompit-elle, « il me prend pour un assassin !... »

« Cette réponse (dit M. de La Garde qui nous l'a fait connaître), telle qu'un coup de foudre, termina la séance. »

Aussitôt l'accusateur public, Fouquier de Tainville, résuma les débats et prit ses conclusions pour la condamnation à mort. Le président ajouta : « Les débats sont terminés ; le défenseur a la parole. » — « Pendant que l'accusateur public parlait, dit M. Chauveau de La Garde, les jurés me faisaient dire de garder le silence ; et le président, de me borner à soutenir que l'accusée était folle. Ils désiraient tous que je l'humiliasse. »

(41) Voir ces deux lettres, *Pièces justificatives*, N^{os} xv et xvi.

Le défenseur se leva ; et, comme il le dit dans la Note très curieuse que nous ne Nous laissons pas de citer, « on entendit d'abord dans l'assemblée un bruit sourd et confus ; et puis ensuite, si l'on peut s'exprimer de la sorte, comme un silence de mort qui me glaça jusqu'au fond des entrailles. » Quand il se fut un peu remis de l'émotion qu'il vient de peindre d'une manière si dramatique, l'illustre avocat, bien décidé à remplir son devoir, eut, comme il le dit, l'idée de se borner à une seule observation, qui convint parfaitement à sa cliente. Il raconte qu'elle le regardait de manière à lui annoncer positivement qu'elle ne voulait pas être justifiée.

Il se leva donc, et dit pour toute défense (ce qui suffisait bien pour une telle accusée et dans une telle circonstance) : « L'accusée avoue avec sang-froid l'horrible attentat qu'elle a commis ; elle en avoue avec sang-froid la longue préméditation ; elle en avoue les circonstances les plus affreuses : en un mot, elle avoue tout, et ne cherche pas même à se justifier. Voilà, citoyens jurés, sa défense tout entière. Ce calme imperturbable et cette entière abnégation de soi-même, qui n'annoncent aucun remords, et, pour ainsi dire, en présence de la mort même ; ce calme et cette abnégation, sublimes sous un

rapport, ne sont pas dans la nature : ils ne peuvent s'expliquer que par l'exaltation du fanatisme politique qui lui a mis le poignard à la main. Et c'est à vous, citoyens jurés, à juger de quel poids doit être cette considération morale dans la balance de la justice. Je m'en rapporte à votre prudence. »

Pendant ce discours, le beau visage de la noble accusée, toujours serein, prit un air de satisfaction.

Elle s'aperçut qu'un jeune homme cherchait à saisir ses traits pour dessiner sa figure ; elle se tourna vers lui, afin qu'il eût plus de facilité pour la peindre fidèlement. Ainsi nous furent conservés ces nobles traits faits pour l'admiration des hommes libres et les respects de la postérité (42).

(42) Il existe plusieurs portraits de mademoiselle de Corday, tous assez peu ressemblans. Nous allons signaler les principaux :

1°. In-8, sans nom de dessinateur ni de graveur. Elle est coiffée d'un bonnet à papillons ; ses cheveux lui flottent sur les épaules ; un ample fichu lui couvre le sein et la poitrine. C'est le plus ressemblant de ses portraits. On lit au bas : « Marie-Anne-Charlotte Corday, née à Saint-Saturnin-les-Vignaux, âgée de 25 ans moins 3 mois. A l'instant où elle s'aperçoit qu'un des auditeurs est occupé à la dessiner, elle tourne la tête de son côté. »

2°. In-8. Dessiné d'après nature par F. Bonneville, gravé par B. Gautier. On lit : « Marie-Anne-Charlotte Corday, ci-devant d'Armont, âgée de 25 ans, née au village de Saint-Saturnin-des-

Le président posa les trois questions suivantes :

Est-il constant que Jean-Paul Marat a été assassiné ?

Marie-Charlotte Corday est-elle convaincue de ce crime ?

L'a-t-elle commis avec préméditation et dans des intentions contre-révolutionnaires ?

Les jurés allèrent aux opinions. Comme on s'y attendait, leur déclaration fut unanime pour la condamnation ; et le président, au nom du tribunal, prononça la peine de mort contre

Ligneries , département du Calvados , assassin de J.-P. Marat , député de Paris , le 13 juillet 1793 , condamnée à avoir la tête tranchée le 17 , et exécutée le même jour à 7 heures et demie du soir. » Non ressemblant.

3°. In-4, gravé au lavis en couleur par P.-M. Alix. Il approche beaucoup de la ressemblance.

4°. In-8. En tête de la brochure de Couet de Gironville , sans nom de dessinateur ni de graveur ; mauvais travail ; nulle ressemblance. L'héroïne est coiffée d'un chapeau d'homme , suivant la mode de cette époque.

5°. In-8, dans l'édition de l'*Histoire de la Révolution* , par M. Thiers, publiée par M. Furne. Peu ressemblant.

6°. Peint par Brard (je crois) au moment où elle allait à l'échafaud. Ce portrait, assez ressemblant, et peut-être le plus ressemblant de tous , est conservé à Caen , chez madame Philippe-Delleville , veuve du député conventionnel du même nom.

7°. Le beau tableau de M. Scheffer , dont il existe une petite lithographie.

Marie-Charlotte Corday, et la confiscation de ses biens au profit de la république. Ensuite il lui demanda si elle désirait parler sur l'application de la loi : elle ne daigna pas répondre. Elle se fit conduire par les gendarmes auprès de son défenseur, et lui adressant la parole avec autant de dignité que de douceur et de grace, elle lui dit (43) : « Monsieur, vous m'avez défendue d'une manière délicate et généreuse ; c'était la seule qui pût me convenir : je vous en remercie. Elle m'a fait avoir pour vous une estime dont je veux vous donner une preuve. Ces messieurs viennent de m'apprendre que mes biens sont confisqués ; je dois quelque chose à la prison (44) ; je vous charge d'acquitter cette dette. »

Aussitôt après ce discours, reconduite à la Conciergerie, d'où elle ne sortit plus que pour aller à l'échafaud, elle reçut la visite d'un prêtre qui lui offrit son ministère religieux ; elle le refusa avec douceur, et l'éconduisit poliment en ces termes : « Remerciez de leur attention pour

(43) On verra ce discours rapporté d'une manière un peu différente dans la Note de M. Chauveau de La Garde, *Pièces justificatives*, N° XXII.

(44) Elle devait à la prison 36 fr. que M. de La Garde payale 18 juillet.

moi les personnes qui vous ont envoyé ; mais je n'ai pas besoin de votre ministère. »

Lorsque le bourreau entra dans la prison pour conduire la victime au supplice, il la trouva écrivant tranquillement une lettre qu'elle demanda la permission de terminer et de cacheter. C'est la lettre à M. de Pontécoulant , qu'elle accuse injustement , parce qu'elle ne savait pas que ce député n'avait reçu ni sa demande, ni la communication de l'accusateur public (45).

Comme si le ciel eût voulu témoigner à la terre son indignation contre le supplice de celle qui méritait des autels, un orage violent éclata au moment de l'exécution, qui eut lieu vers sept heures du soir. Revêtue de la chemise rouge que la loi infligeait aux assassins, Charlotte parcourut, sur le char de mort, l'intervalle qui la séparait de la Conciergerie à la place de la Révolution. Elle traversa les flots d'une populace sanguinaire qui avait la stupidité de ne pas apprécier son auguste attentat, et qui avait la lâcheté de lui hurler des injures. Fièrre et modeste, plus belle que jamais, sublime de résignation et de gloire, et jouissant déjà de son

(45) Voir, *Pièces justificatives*, Nos XVIII à XXII.

immortalité, heureuse d'ignorer l'échauffourée de Brécourt, et par conséquent croyant à la prochaine répression des anarchistes, elle prit en pitié cette canaille frappée d'aveuglement, et s'avança vers la mort sans faiblesse. Un journal de cette époque (*le Républicain français* du 18 juillet) eut le courage de s'exprimer ainsi : « L'approche du supplice ne l'a point ébranlée ; même sur l'échafaud, son visage était serein et ses joues avaient le coloris ordinaire (46). »

Cette pudeur qui ajoute tant à la grace des femmes se manifesta indignée quand le bourreau mit à nu son beau col sur lequel la hache de la mort allait si tôt se précipiter ; ce fut le seul sentiment, et la crainte n'y était pour rien, que l'héroïne manifesta à son heure suprême.

Aussitôt après l'exécution, quand le valet de

(46) M. Beaulieu s'exprime ainsi dans la *Biographie universelle*, art. CORDAY (Charlotte) : « La fière républicaine... entendit son arrêt de mort avec calme ; ses traits n'éprouvèrent pas la moindre altération ; enfin cette force de caractère, presque surnaturelle, se montra avec la même énergie au milieu des huées de la populace rassemblée sur le chemin du supplice. Sa belle et noble figure était animée des couleurs les plus vives et les plus naturelles ; elle inspirait à la fois de l'intérêt, de l'étonnement et de la terreur. Lorsque l'exécuteur lui enleva une partie de ses vêtements, le sentiment de la pudeur offensée s'exprima dans ses traits : la perte de la vie, qu'on allait lui ravir à l'instant même, était ce qui paraissait l'occuper le moins. »

Sançon (47) présenta la tête au peuple, et que ce misérable eut la bassesse atroce d'y appliquer un soufflet, on crut s'apercevoir que les joues de la victime se couvrirent d'une rougeur prononcée que l'on attribua au ressentiment pudique de l'affront qu'elle subissait (48).

Ainsi périt, à vingt-quatre ans onze mois vingt jours, l'héroïne la plus courageuse qu'ait produite la révolution, et la plus étonnante peut-être dont il soit question dans les annales de l'histoire : pure, vertueuse, dévouée à l'humanité, à la liberté, à la patrie, leur faisant le sacrifice même de sa gloire ; désintéressée dans son action ; ne s'armant que d'après ses convictions personnelles ; conservant, en présence même du supplice, le sang-froid de ses résolutions ; sanctifiant, en quelque sorte, l'assassinat par le but le plus généreux, par le motif le plus humain ; et recevant enfin des hommes sincères de tous les partis (49) l'hommage qui lui est dû dans nos cœurs et dans l'histoire.

(47) A cette époque, le bourreau de Paris s'appelait Sançon. Le valet qui exécuta mademoiselle de Corday avait nom Le Gros.

(Voir, *Pièces justificatives*, N° xxiii.)

(48) Voir, *Pièces justificatives*, N° xxv.

(49) Voir, *Pièces justificatives*, N°s xxvi à xxxii.



PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N° I.

ACTE DE NAISSANCE DE MADEMOISELLE DE CORDAY.

De l'un des registres de naissances, sépultures, et mariages de la commune des Lignerles, déposé au Tribunal de première instance d'Argentan (Orne), a été extrait ce qui suit :

Le vingt-huit juillet mil sept cent soixante-huit, par nous soussigné curé a été baptisée Marie-Anne-Charlotte, née d'hier du légitime mariage de messire Jacques-François de Corday, écuyer, sieur d'Armont, et de noble dame Marie-Charlotte-Jacqueline de Gautier, son épouse. Le parrain messire Jean-Baptiste-Alexis de Gautier, écuyer, seigneur de Ménival; la marraine noble dame Françoise-Marie-Anne Le Vaillant de Corday; le père présent; qui ont signé.

Le registre signé : CORDAY D'ARMONT, Le Vaillant de Corday, Gautier de Ménival et J.-L. Pollard, curé des Lignerles.

Le présent extrait délivré conforme au registre par nous greffier soussigné,

Signé DUFRESNE.

Certifié exact et conforme par nous procureur du Roi soussigné. A Argentan, le 19 avril 1737.

Signé C. DE SÈZE.

1907

UNIVERSITY OF CHICAGO

UNIVERSITY OF CHICAGO

UNIVERSITY OF CHICAGO

UNIVERSITY OF CHICAGO

UNIVERSITY OF CHICAGO

UNIVERSITY OF CHICAGO

UNIVERSITY OF CHICAGO

UNIVERSITY OF CHICAGO

UNIVERSITY OF CHICAGO

UNIVERSITY OF CHICAGO

UNIVERSITY OF CHICAGO

UNIVERSITY OF CHICAGO

UNIVERSITY OF CHICAGO

UNIVERSITY OF CHICAGO

UNIVERSITY OF CHICAGO

UNIVERSITY OF CHICAGO

UNIVERSITY OF CHICAGO

UNIVERSITY OF CHICAGO

UNIVERSITY OF CHICAGO

UNIVERSITY OF CHICAGO

UNIVERSITY OF CHICAGO

UNIVERSITY OF CHICAGO

UNIVERSITY OF CHICAGO

N° III.

NOEL PATRIOTIQUE.

(DÉCEMBRE 1792.)

AIR : Tous les bourgeois de Chartres.

Dieu se fait Sans-Culotte
Pour nous ouvrir les cieux :
D'une vierge dévote
Il naît en ces bas lieux.

De sa conception vous savez la méthode :

Le mari très peu s'en mêla ;
Il en jura ; l'on en glosa.
Aujourd'hui c'est la mode.

Dans une étable obscure
Jésus a pris le jour ;
Et la pourpre et la bure
Vont lui faire la cour.

Législateurs et rois, à l'exemple des Mages ,

Viennent avec empressement
Aux pieds de ce divin enfant
Apporter leurs hommages.

« Je suis votre vicaire ,

Dit le Pape en entrant ,

« Et même sur la terre

» Votre représentant. »

— « Qui, mon vicaire, toi ! dit Jésus en colère.

» Quitte donc l'or et la grandeur.

» Mais attends ! Anselme et sa sœur (1)

» Te rendront mon vicaire. »

On vit entrer ensuite

Frédéric et François ;

Brunswick est à leur suite ,

Brunswick vengeur des rois (2).

« Vous aurait-on ravi là haut votre couronne ,

Dit le héros au petit dieu ?

» Parlez ! mon bras vainqueur , dans peu ,

» Vous remet sur le trône. »

« Le trône , ah ! cria Georges ,

» N'en... n'en... n'en parlons plus.

» Les rois ont fait leurs orges ;

» Ils sont... ils sont f...ondus. »

Jésus lui repartit : « Dans l'empire céleste

» Retirez-vous , mes chers messieurs ,

» Puisque le royaume des cieux

» Est le seul qui vous reste. »

« L'enjambée est trop grande (3),

Dit la catau du Nord ;

(1) Le général Anselme, à la fin de 1792, s'était emparé de Nice et de plusieurs places voisines. Il avait sa sœur pour aide-de-camp. C'était le temps des héroïnes guerrières : on connaît mesdemoiselles Fernig, aides-de-camp du général Dumouriez.

(2) On sait que ce vengeur des rois fut, après l'insolence de son manifeste, forcé de se retirer honteusement devant nos troupes victorieuses ; vaincu de nouveau à Iéna, en 1806, il mourut, peu de temps après, de ses blessures et de ses chagrins.

(3) La grande Catherine, que Voltaire appelait plaisamment *sa catau*, avait laissé échapper le secret de ses vastes projets

- » Je ne suis pas friande
» D'un si sublime sort.
» Règne là haut qui veut; nous, restons où nous sommes.
» Je veux encor pour mon plaisir,
» Mon doux Jésus, faire périr
» Deux ou trois cent mille hommes.»

Les rois parlent, leur place
Est remplie aussitôt.
Jésus fait la grimace,
Voyant avec Chabot

Le parti Cordelier ennemi des despotes,
Qui les poursuit avec ardeur,
Mais pour être leur successeur
Et gagner leurs culottes.

Jésus crut voir Pilate

Sitôt qu'il vit Danton;

Joseph, franc démocrate,

Le maudit sans façon.

La sainte Vierge eut peur, apercevant Rovère;

Le Bœuf vit Legendre, et beugla;

L'Ane vit Billaud, et trembla

Pour son foin, sa litière.

Suivi de ces dévotes,

De sa cour entouré,

Le Dieu des Sans-Culottes,

Robespierre est entré.

contre les Turcs, en disant que, de la Crimée, dont elle était devenue maîtresse, il n'y avait plus qu'une enjambée à Constantinople.

« Je vous dénonce tous, » cria l'orateur blême ;

« Jésus, ce sont des intrigans ;

« Ils te prodiguent un encens

« Qui n'est dû qu'à moi-même. »

Tout près de Robespierre

Joseph vit Desmoulin :

« Ah ! bonjour, cher confrère, »

Lui dit le saint malin.

« Ah ! bonjour, cher patron, » lui répondit Camille.

On rit... Mais, ô soudaine horreur !

Qui pourrait peindre la terreur

De la sainte famille ?

Marat entre... A sa vue

Le bon Dieu Brissotin

De sa mère éperdue

Se cache dans le sein.

« Père éternel, » dit-il, « quel être épouvantable !

« Ah ! fais-le rentrer en enfer.

« Attends que je sois au désert

« Pour m'envoyer le diable. »

« Par ma barbe ! elle est belle, »

Dit Chabot, et soudain

Il lance à la pucelle

Un coup d'œil capucin.

« Quels sont vos ennemis, » cria-t-il, « ô Marie ?

« Je suis grand-frère surveillant ;

« Et je vous les fais à l'instant

« Coffrer à l'abbaye. »

« Tu parles comme un livre, »

Interrompt Panis.

« Vite ! allons ! qu'on les livre

« A nos braves amis.

« Un beau soir nous pourrons , pour divertir madame ,
» En faire un petit supplément
» Au deux septembre , jour charmant ,
» Jour bien cher à mon ame. »

Mais qui paraît ensuite ?
C'est Cloutz l'universel ,
Espion , parasite
En face d'Israël.

« D'un bon diner , » dit-il , « Dieu ! je suis à la piste ;
» Hâtez-vous de me le donner.
» Qui ne donne pas à diner
» Est un fédéraliste. »

Émigré , démocrate ,
Feuillant , républicain ,
Fougueux aristocrate
Et cordelier enfin ,
Homme d'esprit , grand sot , charmant , insupportable...
Mais déjà chacun à ses traits
S'écrie : « Ah ! voilà Lauraguais ! »
On le vit dans l'étable.

Vous aussi dans l'étable
Vous fûtes , ô Merlin !
O Robert admirable !
Bentabole divin !...
« Ciel ! entre des larrons s'il faut que je périsse , »
Dit Dieu , « je subirai mon sort ;
» Mais c'est trop tôt avant ma mort
» Commencer mon supplice. »

Mais j'oubliais Basire ,
Tallien , Ruamps , Fréron ,
Saint-André que j'admire ,
Démosthènes-Bourdon .

Vous, Châles! vous, Simon! et vous, Montaut l'étiqne!
 Et toi, pauvre Dubois-Crancé,
 Par les Brissotins repoussé,
 Et cordelier par piqué!

Un couple dramatique
 Marche après Thuriot:
 C'est Fabre le comique,
 Et le sobre Collot.

Pour bercer l'enfant-Dieu Collot lit l'Inconnue...

On siffle, on bâille, l'on s'endort,
 Et l'Ane seul veillait encor
 Quand la pièce fut lue.

GIREY DU PRE.



N^o III.

MARAT.

Les trois extraits suivans du journal que rédigeait Marat donneront une idée de ses doctrines et de son style. Dans le *Calvados* surtout, ces doctrines n'inspiraient que de l'horreur.

Après les événemens sanglans du Champ-de-Mars, en juillet 1791, Marat s'exprimait ainsi dans son *Ami du Peuple* :

« Peuple, que faites-vous ? tous vos chefs vous trahissent. Armez vos mains de poignards ; égorgez le perfide Mottié (1), le lâche Bailly ; courez ensuite au sénat, arrachez-en les Pères Conscrits ; empalez ces représentans vendus à la cour, et que leurs membres sanglans, attachés aux créneaux de la salle, épouvantent à jamais ceux qui viendront les remplacer. »

Voici un passage du N^o 80 (14 décembre 1792), du *Publiciste de la République française*, que Marat publia pour faire suite à son *Ami du Peuple* : « Sauvez donc la patrie avec des hommes de cette trempe (les députés de la Convention nationale), presque tous sans lumières, sans talens, sans judiciaire, sans vertus, sans civisme ; et

(1) Le général La Fayette, commandant de la garde nationale de Paris ; Bailly, maire de Paris.

voilà les législateurs de l'empire français ! Je désire que le ciel l'illumine et le convertisse. Quant à moi , je n'en attends rien de bon. Jamais la machine ne marchera que le peuple n'ait fait justice de deux cent mille scélérats ; il doit réduire au quart ses mandataires et ses agens.»

Extrait du *Publiciste*, du 25 février 1793 : « Dans tous pays où les droits du peuple ne sont pas de vains titres consignés fastueusement dans une simple déclaration , le pillage de quelques magasins , à la porte desquels on pendrait les accapareurs , mettrait bientôt fin à ces malversations.... Les députés du peuple ne sauront-ils donc jamais que bavarder sur ses maux sans en présenter jamais le remède (*) ? »

(*) Le même jour où parut ce numéro , la populace pilla les magasins des épiciers dans tous les quartiers de Paris.



N° IV.

AUX HOMMES DU NORD,

CHANT RÉPUBLICAIN.

AIR : Allons , enfans de la patrie !

Enfans de la fière Neustrie ,
Courageux défenseurs des lois ,
C'est vous qu'implore la patrie ;
Levez-vous ! marchez à sa voix. (Bis.)
Rappelez-vous l'antique gloire
Des héros en vous renaissans.
Allez cueillir aux mêmes champs
Tous les lauriers de la victoire.

AUX ARMES , citoyens ! terrassez les brigands :

LA LOI (bis) , c'est le seul cri , c'est le vœu des Normands.

Sur la Montagne parricide ,
Trône de nos nouveaux tyrans ,
L'anarchie à l'œil homicide
Prononce ses arrêts sanglans. (Bis.)
Elle foule d'un pied rebelle
Du peuple les augustes droits ,
Et le sceptre sacré des lois
Tombe sans force devant elle.

AUX ARMES , citoyens ! terrassez les brigands :

LA LOI (bis) , c'est le seul cri , c'est le vœu des Normands.

Républicains , votre énergie
A-t-elle triomphé des rois

Pour voir une autre tyrannie
Vous dicter de honteuses lois? (Bis.)
Quoi! le farouche ROBESPIERRE
Serait l'arbitre de l'État
Quoi! DANTON, quoi! le vil MARAT
Régneraient sur la France entière?
Aux armes, citoyens! terrassez les brigands :
LA LOI (bis), c'est le seul cri, c'est le vœu des Normands.

Paris, ville longtems superbe,
Gémit sous un joug odieux ;
Bientôt on chercherait sous l'herbe
Ses palais, ses murs orgueilleux. (Bis.)
Mais vous marchez : Paris respire ;
Les brigands pâlissent d'effroi ;
Sur eux le glaive de la loi
Brille, et le despotisme expire.
Aux armes, citoyens! terrassez les brigands :
LA LOI (bis), c'est le seul cri, c'est le vœu des Normands.

Saintes lois, liberté, patrie,
Guidez nos bataillons vengeurs ;
Nous marchons contre l'Anarchie,
Certains de revenir vainqueurs. (Bis.)
De septembre tristes victimes,
Vos bourreaux vont être punis.
France, tes lâches ennemis
Vont enfin expier leurs crimes.
Aux armes, citoyens! terrassez les brigands :
LA LOI (bis), c'est le seul cri, c'est le vœu des Normands.

POUR LA VILLE DE CAEN.

Cité républicaine et fière,
Caen, sois la Marseille du Nord ;

Porte toujours sur ta bannière :

« Le règne des lois, ou la mort ! » (Bis.)

Dans ton enceinte hospitalière

Tu reçus nos représentans ;

Ah ! qu'aux Français reconnaissans

Ta gloire à jamais sera chère !

Aux armes, citoyens ! terrassez les brigands :

LA LOI (*bis*), c'est le seul cri, c'est le vœu des Normands.

LE CALVADOS A L'ORNE.

Par l'amitié, par la nature,

L'Orne liée au Calvados

Baignera de son onde pure

Un pays fertile en héros. (Bis.)

Quand les lauriers de la victoire

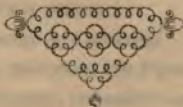
Auront couronné nos efforts,

Jurons de venir sur ses bords

Chanter notre commune gloire.

Aux armes, citoyens ! terrassez les brigands :

LA LOI (*bis*), c'est le seul cri, c'est le vœu des Normands.



N° V.

HYMNE DES BRETONS.

AIR : Allons , enfans de la patrie :

Fondateurs de la République,
 Protecteurs de son unité,
 Volez , enfans de l'Armorique ,
 Au secours de la liberté ! (Bis.)
 Vous qui sur les débris du trône
 Avez élevé vos drapeaux ,
 Volez ! A des tyrans nouveaux
 L'Anarchie offre une couronne.

Aux armes , citoyens ! entendez-vous ces cris ?

« Bretons ! (*bis*) , sauvez encore et la France et Paris ! »

Quoi ! sur cette place fameuse
 Qui fume encor du sang breton ,
 On verrait la troupe hideuse
 Et de Cobourg et de Danton ! (Bis.)
 Brisons les sceptres sanguinaires
 D'un triumvirat criminel.
 Au rendez-vous du Carrousel
 Nous allons embrasser nos frères.

Aux armes , citoyens ! entendez-vous ces cris ?

« Bretons ! (*bis*) , sauvez encore et la France et Paris ! »

Parisiens , notre Bannière
 Vous assure de nos projets ;
 Et vos amis du Finistère
 Ne vous apportent que la paix. (Bis.)

Mais ces brigands qui nous étonnent ,
 Mais tous ces fameux scélérats ,
 Et les Paches et les Marats...

C'est contre eux que les foudres tonnent.

Aux armes , citoyens ! entendez-vous ces cris ?

« Bretons (*bis*) ! sauvez encore et la France et Paris ! »



N^o VI.

INSURRECTION DÉPARTEMENTALE.

HYMNE CIVIQUE.

AIR : Veillons au salut de l'empire.

Salut, enfans de la Neustrie,

Fiers amis de l'Egalité!

Salut, au nom de la Patrie,

Des Lois et de la Liberté!

Guerre à mort aux tyrans!

Mort aux apôtres du carnage!

Que l'horreur à jamais

S'attache à leurs coupables noms!

Point de meurtre, point de pillage :

C'est la devise des Bretons.

D'un trône étayé par ses crimes

Robespierre, enivré de sang,

Du doigt désigne ses victimes

A l'anarchiste rugissant.

Qu'il frémissse à nos cris!

Mort aux apôtres du carnage!

Que l'horreur à jamais

S'attache à leurs coupables noms!

Point de meurtre, point de pillage :

C'est la devise des Bretons.

Ainsi donc de la Monarchie

Les autels par nous renversés

Des mains de l'horrible Anarchie
A nos yeux seraient redressés !...

Non , Français ! jurons tous
Mort aux apôtres du carnage.

Que l'horreur à jamais
S'attache à leurs coupables noms !
Point de meurtre , point de pillage :
C'est la devise des Bretons.

Ainsi d'un monarque parjure
Les restes encor palpitans
Auraient fondé la dictature
Des Dantons et des Malveillans !

Non , Français !... jurons tous
Mort aux apôtres du carnage.

Que l'horreur à jamais
S'attache à leurs coupables noms !
Point de meurtre , point de pillage :
C'est la devise des Bretons.

Déjà partageant nos alarmes ,
Prête à porter les premiers coups ,
Bordeaux , se couvrant de ses armes ,
Précède Marseille en courroux .

Notre cri , c'est le leur :
Mort aux apôtres du carnage !

Que l'horreur à jamais
S'attache à leurs coupables noms !
Point de meurtre , point de pillage :
C'est la devise des Bretons.

Hommes du Jura , de l'Isère ,
Volez sous les murs de Paris .
Rennes , Vannes , le Finistère
Attendent leurs anciens amis .

Vous direz comme nous :
Mort aux apôtres du carnage !
Que l'horreur à jamais
S'attache à leurs coupables noms !
Point de meurtre , point de pillage :
C'est la devise des Bretons.

Nous marchons , et Paris respire ;
Paris nous reçoit dans son sein.
Les lois reprennent leur empire ,
Et la France n'a qu'un refrain.

Liberté , reparaïs !
Eclaire de tes feux prospères
L'habitant du Midi ,
Des Alpes , du Jura , du Nord.
Viens entendre un peuple de frères
Jurer ton empire ou la mort.



N^o VII.

LETTRE DE BARBAROUX A DU PERRET (1).

Caen , 7 juillet , l'an II de la République
une et indivisible.

Je t'adresse , mon cher bon ami , quelques ouvrages qu'il faut répandre. Il y a un ouvrage de Salles , sur la Constitution ; c'est celui qui , dans ce moment, produira le plus prompt effet. Il faut en faire un grand nombre d'exemplaires.

Je t'ai écrit, par la voie de Rouen , pour t'intéresser à une affaire qui regarde une de nos concitoyennes (2). Il s'agit seulement de retirer du ministre de l'intérieur des pièces que tu lui rendras. La citoyenne qui te remettra ce paquet s'intéresse à cette même affaire. Tâche de lui procurer accès auprès du ministre.

Adieu , je t'embrasse.

P.-S. Ici tout va bien. Nous ne tarderons pas à être sous les murs de Paris.

BARBAROUX.

(1) Cette lettre, présentée par Du Perret, fut lue à la Convention par Chabot, dans la séance du 14 juillet.

(2) Du Perret interrompit , et dit : « Je n'ai rien reçu de cela : cette dame était sans doute mademoiselle Forbin. »

N^o VIII.

AU CITOYEN MARAT.

Paris, 12 juillet, l'an II de la République.

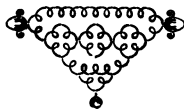
Citoyen ,

J'arrive de Caen. Votre amour pour la patrie me fait présumer que vous connaîtrez avec plaisir les malheureux évènements de cette partie de la république. Je me présenterai chez vous vers une heure. Ayez la bonté de me recevoir et de m'accorder un moment d'entretien : je vous mettrai à même de rendre un grand service à la France (1).

Je suis , etc.

CHARLOTTE CORDAY.

(1) Chabot , rapporteur du Comité de sûreté générale , cite ce billet avec quelques différences que voici : « Je viens de Caen. » Votre amour pour la patrie doit vous faire désirer de connaître » les complots qu'on y médite. J'attends votre réponse. »



N° IX.

AU CITOYEN MARAT.

Paris, 12 juillet.

Je vous ai écrit ce matin , Marat. Avez-vous reçu ma lettre? Je ne puis le croire, puisqu'on m'a refusé votre porte. J'espère que demain vous m'accorderez une entrevue (1). Je vous le répète, j'arrive de Caen. J'ai à vous révéler les secrets les plus importants pour le salut de la république. D'ailleurs je suis persécutée pour la cause de la liberté; je suis malheureuse : il suffit que je le sois pour avoir droit à votre protection.

CHARLOTTE CORDAY.

(1) Au lieu de cette phrase, on lit, dans le rapport de Chabot : « Puis-je espérer un moment d'audience? Si vous l'avez reçue (ma lettre), j'espère que vous ne me la refuserez pas. Vous voyez combien la chose est intéressante... Il me suffit de vous faire voir que je suis malheureuse pour avoir droit à votre estime. »



N° X.

ARRESTATION

ET

PREMIER INTERROGATOIRE DE CHARLOTTE DE CORDAY (1).

L'an deuxième de la République française, le samedi 13 juillet, sept heures trois quarts de relevée;

Nous, Jacques-Philibert Guellard, commissaire de police de la section du Théâtre-Français, instruit par la clameur publique qu'il y avait un grand rassemblement dans la rue des Cordeliers, et que ce qui donnait lieu à ce rassemblement était le bruit de l'assassinat commis en la personne du citoyen Marat, député à la Convention nationale, nous sommes sur-le-champ porté à la maison dudit citoyen Marat, demeurant rue des Cordeliers, n° 30, où étant monté au premier étage, et entré

(1) M. l'éditeur de la *Revue rétrospective*, recueil aussi curieux qu'important, dans lequel cette pièce et la suivante ont été insérées (avril 1835), a bien voulu m'autoriser à les réimprimer ici. C'est un acte d'obligeance dont je suis très reconnaissant, et d'autant plus que ces actes n'avaient pas été publiés dans les journaux du temps. Une note de la *Revue* nous apprend que les originaux de ces précieux documens furent adjugés, le 13 décembre 1834, lors de la vente de la belle collection de M. Cochard, de Lyon, à M. Fontaine, libraire dans la même ville.

L. D. B.

dans une pièce servant d'antichambre , éclairée d'une croisée ayant vue sur la cour, nous y avons trouvé différens citoyens armés , et une citoyenne dont on tenait les deux mains , et qui avouait d'avoir porté un coup de couteau au citoyen Marat , dans l'instant qu'il était au bain , dont on nous a dit que le citoyen Marat était expiré.

Et à l'instant nous étant transporté dans une petite pièce à gauche , ayant vue aussi sur la cour, nous avons aperçu dans une petite pièce adjacente , et où était une baignoire , une grande quantité de sang sur le carreau , et que l'eau de la baignoire était toute teinte du sang qu'avait perdu ledit citoyen Marat.

Étant de suite entré dans une autre pièce servant de chambre à coucher, et ayant vue sur la rue par deux croisées à grands verres de Bohême , à gauche de la porte où est un lit , nous y avons trouvé étendu le cadavre dudit Marat, assassiné par un coup de couteau , et auprès dudit cadavre avons aussi trouvé du sang.

Et par devant nous est comparu le citoyen Philippe-Jean Pelletan , chirurgien-consultant des armées de la république et membre du comité de santé , demeurant rue de Touraine, faubourg Saint-Germain, lequel nous a dit et fait remarquer que le coup porté audit Marat a pénétré près la clavicule du côté droit, entre la première et la seconde vraie-côte , et cela si profondément , que l'index a fait écart pour pénétrer de toute sa longueur à travers le poumon blessé , et que, d'après la position des organes, il est probable que le tronc des carotides a été ouvert ; ce qui indique encore la perte de sang qui a causé la mort, et qui sortait à flots de la plaie , au rap-

port des assistants. Et a ledit citoyen Pelletan signé au présent, à l'effet de constater la véracité dudit rapport.

PELLETAN.

Et de suite nous commissaire susdit, après avoir donné acte audit Pelletan de sa comparution, dire, rapport et déclaration, avons examiné le cadavre et avons reconnu, autant qu'il était en nous, la vérité du rapport qui nous avait été fait, et ayant jeté les yeux à côté du cadavre, nous avons trouvé un couteau à manche en bois d'ébène, dont la lame, toute fraîche remoulue, nous a paru être teinte de sang, et avoir été l'instrument avec lequel ledit Marat avait été assassiné dans son bain.

Étant de suite repassé dans la première pièce servant d'antichambre, où nous avions d'abord trouvé la femme prévenue d'avoir commis cet assassinat, l'ayant fait passer dans une pièce servant de salon, et garnie de deux croisées ayant jour sur la rue des Cordeliers, nous l'avons interrogée de la manière et ainsi qu'il suit, en présence des citoyens Marino et Louvet, administrateurs au département de la police à la mairie, survenus à l'instant et au bruit de cet assassinat. Avant de procéder à cet interrogatoire, de l'avis desdits citoyens administrateurs, avons pensé qu'il était à propos de faire part de cet horrible attentat aux Comités de salut public et de sûreté générale de la Convention, ainsi qu'au Conseil de la commune; ce que nous avons fait à l'instant.

Premièrement, à elle demandé ses nom, surnoms, âge, qualité, pays et demeure :

A répondu se nommer Marie-Anne-Charlotte Corday, ci-devant d'Armont, native de la paroisse de Saint-Sa-

turnin-des-Lignerles, ci-devant diocèse de Sèes, âgée de vingt-cinq ans moins quinze jours, vivant de ses revenus, et demeurant ordinairement à Caen, lieu de sa résidence, et présentement logée à Paris, rue des Vieux-Augustins, hôtel de la Providence.

— A elle demandé depuis quel tems elle est à Paris, et quel a été l'objet de son voyage dans cette ville :

A répondu y être arrivée de jeudi dernier, avec un passeport qu'elle avait obtenu à Caen, dont elle est partie le mardi d'avant, et être venue dans cette ville sans aucun dessein.

— A elle demandé s'il n'est pas vrai que, heure présente, elle s'est introduite chez le citoyen Marat, qui était alors au bain, et s'il n'est pas également vrai qu'elle a assassiné ledit Marat avec le couteau que nous lui présentons à l'instant :

A répondu que oui, et qu'elle reconnaît le couteau.

— Interpellée de nous déclarer ce qui l'avait déterminée à commettre cet assassinat :

A répondu que, ayant vu la guerre civile sur le point de s'allumer dans toute la France, et persuadée que Marat était le principal auteur des désastres, elle avait préféré faire le sacrifice de sa vie pour sauver son pays.

— A elle observé qu'il ne nous paraît pas naturel qu'elle ait conçu ce dessein exécrable de son propre mouvement; et interpellée de nous déclarer les personnes qui l'ont engagée à cet assassinat, ainsi que de nous nommer la personne qu'elle fréquente le plus ordinairement dans la ville de Caen :

A répondu qu'elle n'a communiqué son projet à ame qui vive; qu'il y avait quelque tems qu'elle avait le

passport qui lui a servi pour venir à Paris ; qu'en partant mardi dernier de Caen , et quittant une vieille parente chez laquelle elle demeure (la citoyenne Coutellier de Breteville), elle, répondante , a seulement dit qu'elle allait voir son père ; que très peu de personnes fréquentaient la maison de cette parente, et qu'aucune n'a jamais rien su de son dessein.

— A elle observé que , suivant sa réponse antécédente, il y a tout lieu de croire qu'elle n'a quitté la ville de Caen que pour venir commettre cet assassinat dans la personne dudit citoyen Marat :

A répondu qu'il est vrai qu'elle avait ce dessein , et qu'elle n'aurait pas quitté Caen si elle n'eût eu l'envie de l'effectuer.

— Sommée de nous déclarer où elle s'est procuré le couteau dont elle s'est servie pour commettre ce meurtre , et sommée de nous dire quelles sont les personnes qu'elle a vues depuis qu'elle est à Paris , et enfin de nous rendre compte de ce qu'elle a fait à Paris depuis le jeudi qu'elle y est arrivée :

A répondu avoir acheté le couteau dont elle s'est servie pour assassiner Marat , ce matin , à huit heures , au Palais-Royal , et l'avoir payé 40 sous ; qu'elle ne connaît personne à Paris , où elle n'est jamais venue ; qu'arrivée le jeudi , vers le midi , elle s'est couchée , n'est sortie de son appartement que le vendredi matin ; pour se promener vers la place des Victoires et dans le Palais-Royal ; que , l'après-midi , elle n'est point sortie ; qu'elle s'est mise à écrire différens papiers que nous trouverons sur elle ; qu'elle est sortie ce matin , a été au Palais-Royal vers les sept heures et demie ou huit heures , y a

acheté le couteau dont nous avons parlé ci-dessus ; a pris une voiture place des Victoires , pour se faire conduire chez le citoyen Marat , auquel elle n'a pu parvenir ; qu'alors , retournée chez elle , elle a pris le parti de lui écrire par la petite poste , et , sous un faux prétexte , de lui demander une audience ; qu'elle , répondante , sur les sept heures et demie du soir , avait pris une voiture pour se présenter chez le citoyen Marat , y recevoir la réponse à sa lettre ; que , crainte d'essuyer encore un refus , elle s'est précautionnée d'une autre lettre qui est dans son portefeuille , et qu'elle se proposait de faire tenir audit citoyen Marat , mais qu'elle n'en a point fait usage , ayant été reçue à sept heures ; enfin que son projet n'était point un projet ordinaire.

— A elle demandé comment elle est parvenue , cette seconde fois , auprès du citoyen Marat , et dans quels tems elle a commis le crime envers sa personne :

A répondu que des femmes lui avaient ouvert la porte ; qu'on avait refusé de la faire entrer auprès de Marat , mais que ce dernier , ayant entendu la répondante insister , avait lui-même demandé qu'on l'introduisît auprès de son bain ; qu'il avait fait plusieurs questions à la répondante sur les députés de présens à Caen , sur leurs noms et ceux des officiers municipaux ; que la répondante les lui avait nommés , et que Marat ayant dit qu'ils ne tarderaient pas à être guillotins , c'est alors qu'elle , répondante , a tiré son couteau qu'elle portait dans son sein , dont elle a aussitôt frappé ledit Marat dans son bain.

— A elle observé si , après avoir consommé le crime , elle n'a pas cherché à s'évader par la fenêtre :

A répondu que non ; qu'elle n'a eu aucun dessein de s'évader par la fenêtre , mais qu'elle se serait évadée par la porte si on ne s'y fût pas opposé.

Nous avons fait fouiller la dépositante , et dans ses poches se sont trouvés les objets ci-après , savoir : 1° 25 écus de 6 livres (50 écus) ; 2° un dé d'argent ; 3° 150 livres , en un assignat de 100 francs , et quatre autres assignats de 10 livres chacun ; 4° une lettre à l'adresse de Marat , ainsi qu'elle nous l'avait déclaré plus haut ; 5° un passeport au signalement de la répondante , délivré à la municipalité de Caen , le 8 avril , et visé le 23 dudit mois ; 6° une montre d'or faite par Dubosq , de Caen ; 7° une clef de malle et un peloton de fil blanc : tous objets non suspects ; mais dans la gorge de la répondante fut trouvée une gaine en façon de chagrin , et servant au couteau avec lequel la répondante a assassiné ledit Marat ; et , en sa présence , nous avons présenté le couteau à ladite gaine , qui nous a paru y aller. De plus , dans la gorge , se sont aussi trouvés deux papiers attachés ensemble avec une épingle , dont ayant fait lecture , nous avons reconnu que l'un était son extrait de baptême , et l'autre une diatribe en forme d'adresse aux Français , dont il a été fait lecture en présence des citoyens Maure , Legendre , Chabot et Drouet , membres du Comité de sûreté générale et de la Convention , alors intervenus par un arrêté dudit comité.

— Demandé à la répondante qu'il y a tout lieu de croire qu'elle nous en impose en disant que personne n'était instruit , vu la quantité de numéraire dont elle est munie , et qu'il est difficile de se procurer , surtout pour une fille de son âge :

A répondu que ce numéraire est en partie de celui qu'elle possédait, et qu'elle a pris ces 50 écus afin de suppléer au peu d'assignats qu'elle avait, ne voulant rien demander à personne.

— Interrogée si la répondante est fille :

A répondu que oui.

— Interrogée si, ce matin, elle ne s'est point présentée à Sainte-Pélagie ou autre prison de cette ville :

A répondu que non ; qu'elle ignore même où sont les prisons.

Lecture faite à la répondante dudit interrogatoire et de ses réponses, a dit pour réponse contenir vérité, et a signé.

CORDAY ; MAURE aîné ; LEGENDRE ; MARINO ;
François CHABOT ; DROUET ; LOUVET.

Sur la demande à nous faite par les citoyens administrateurs de police, dénommés ci-dessus, de la personne de ladite Marie-Anne-Charlotte Corday, avons ordonné qu'elle serait remise à leur garde, pour être par eux ordonné ce qu'il appartiendra. Et à l'égard des objets ci-dessus énoncés, nous nous en sommes chargé pour les tous remettre à qui il sera ordonné.

GUELLARD-DUMESNIL, Commissaire.

En conséquence d'une vive réclamation du tribunal révolutionnaire, vous voudrez bien, citoyen, remettre au porteur le procès-verbal et interrogatoire qui constate l'horrible attentat commis sur la personne du représentant Marat.

Les administrateurs au département de police,
FIQUET, V. MAZEL.

Reçu du citoyen Guellard, commissaire de police de la section du Théâtre-Français , expédition du procès-verbal fait à l'occasion de l'assassinat du citoyen Marat , avec le couteau et sa gaine ; l'extrait de baptême de la prévenue du crime , et un autre écrit en forme d'adresse aux Français , trouvé sur elle, et encore une lettre qu'elle se proposait d'écrire à Marat.

LANOT.

A Paris, le 14 juillet 1793.



N° XI.

COMMUNE DE PARIS.

DÉPARTEMENT DE POLICE.

Le 14 juillet 1793, l'an II^e de la République française, une et indivisible.

Au commissaire de police de la section du Théâtre-Français.

En conséquence d'une vive réclamation du Tribunal révolutionnaire, vous voudrez bien, citoyen, remettre au porteur le procès-verbal et l'interrogatoire qui constate l'horrible attentat commis sur la personne du représentant Marat.

Les Administrateurs au département de police,
FIGURT. V. MAZEL.

Reçu du citoyen Guellar, commissaire de police de la section du Théâtre-Français, expédition du procès-verbal fait à l'occasion de l'assassinat du citoyen Marat, avec le couteau et sa gaine, l'extrait de baptême de la prévenue du crime, et un autre écrit en forme d'ADRESSE AUX FRANÇAIS, trouvé sur elle, et encore une lettre qu'elle se proposait d'écrire à Marat.

A Paris, 14 juillet 1793.

LANOT.

N° XII.

PASSE-PORT DE MADEMOISELLE DE CORDAY.

PATRIE.

LIBERTÉ.

ÉGALITÉ.

DÉPARTEMENT DU CALVADOS.

(District de Caen.)

Laissez passer la citoyenne *Marie Corday* (1) native d (deux mots illisibles), domiciliée à *Caen*, municipalité de *Caen*, district de *Caen*, département du *Calvados*, âgée de *vingt-quatre ans*, taille de *cinq pieds un pouce*, cheveux et sourcils *châtains*, yeux *gris*, front *élevé*, nez *long*, bouche *moyenne*, menton *rond fourchu*, visage *ovale*.

Prêtez-lui aide et assistance, en cas de besoin, dans la route qu'elle va faire pour aller à *Argentan*.

Délivré en la maison commune de *Caen*, le 8 *avril* 1793, l'an II de la république française, par nous *Fossay l'aîné*, officier municipal.

Expédié par nous greffier soussigné, et a ledit *citoyenne Corday* signé.

MARIE CORDAY. HENI, Greffier.

(1) Les mots en caractères romains sont du cadre imprimé ceux du passe-port.

N° XIII.

TRIBUNAL CRIMINEL RÉVOLUTIONNAIRE,

ÉTABLI A PARIS PAR LA LOI DU 10 MARS 1793,

séant au Palais-de-Justice.

AFFAIRE DE CHARLOTTE DE CORDAY.

(Moniteur des 29 et 30 juillet 1793.)

Le greffier fait lecture de l'acte d'accusation.

Le président du tribunal à l'accusée : « Vous allez entendre les charges qui seront portées contre vous. »

On procède à l'audition des témoins.

La citoyenne Évrard dépose que l'accusée s'est présentée, le matin du 13 juillet, chez le citoyen Marat, où elle, déposante, demeurait; que, sur la réponse que ce député était malade, et qu'il ne pouvait recevoir personne, elle se retira en murmurant; qu'elle a écrit une lettre qui l'a fait recevoir le samedi à huit heures du soir; qu'un cri, parti du cabinet où se trouvait le bain de Marat, l'a fait accourir; qu'elle a trouvé l'accusée debout contre un rideau dans l'antichambre; qu'elle l'a prise par la tête, et qu'elle a appelé des voisins; que ces voisins étant venus, elle a couru à Marat; qu'il l'a regardée sans rien dire; qu'elle a aidé à le sortir du bain, et qu'il a expiré sans proférer une seule parole....

L'accusée, interrompant la déposition : « Oui, c'est moi qui l'ai tué. »

Le président : « Qui vous a engagée à commettre cet assassinat ? »

L'accusée : « Ses crimes. »

Le président : « Qu'entendez-vous par ses crimes ? »

L'accusée : « Les malheurs dont il a été la cause depuis la révolution. »

Le président : « Quels sont ceux qui vous ont engagée à commettre cet assassinat ? »

L'accusée : « Personne. C'est moi seule qui en ai conçu l'idée. »

Laurent Basse, commissionnaire, dépose que, se trouvant samedi 13 juillet, chez le citoyen Marat, entre sept et huit heures du soir, occupé à ployer des journaux, il vit venir l'accusée, à qui la citoyenne Évrard et la portière refusèrent l'entrée. Néanmoins le citoyen Marat, qui avait reçu une lettre de cette femme, l'entendit insister, et ordonna de la laisser entrer ; ce qui fut exécuté. Quelques minutes après, lui, déposant, entendit crier : « A moi, ma chère amie, à moi ! » A ce bruit, étant entré dans le cabinet où était le citoyen Marat, il vit le sang couler de son sein à gros bouillons. A cette vue, étant lui-même épouvanté, il cria : au secours ! et néanmoins, de crainte que cette femme ne fit des efforts pour s'évader, il barra la porte avec des chaises, et lui en porta même un coup sur la tête.

Le président à l'accusée : « Je vous interpelle de déclarer ce que vous avez à répondre. »

L'accusée : « Je n'ai rien à répondre ; le fait est vrai. »

On procède à l'audition d'un autre témoin.

Jeanne Maréchal, cuisinière, dépose les mêmes faits.

Elle ajoute que, ayant accouru auprès de Marat, elle l'a trouvé les yeux ouverts, remuant la langue et ne proférant aucune parole.

L'accusée : « Le fait est vrai. »

Marie-Barbe Aubin, portière de la maison où demeurait le citoyen Marat, dépose les mêmes faits. Elle ajoute que, ayant accouru, elle vit Marat dont le sang sortait à gros bouillons de son sein. Alors, effrayée, elle cria de toutes ses forces : « A la garde ! au secours ! »

L'accusée : « La déposition est de la plus grande vérité. »

Catherine Évrard dépose les mêmes faits que sa sœur.

Un autre témoin, employé à la mairie, dépose que, vendredi dernier, vers les six heures du soir, il a vu venir l'accusée à la mairie, laquelle a demandé, à lui déposant, qui était sur la porte, si elle pourrait parler à Pache. A quoi il avait répondu, en lui montrant l'escalier : « Montez. »

L'accusée : « Cela est faux ; je ne sais pas où est la mairie. »

Marie-Louise Graulier, tenant l'hôtel de la Providence, rue des Vieux-Augustins, dépose que, jeudi dernier, l'accusée est arrivée chez elle, déposante ; qu'elle s'est fait faire un lit pour se reposer, attendu qu'elle était, disait-elle, très fatiguée. Elle s'est, depuis, fait conduire au Palais-Royal, où un citoyen à elle inconnu est venu la demander.

Le président à l'accusée : « Quel est cet inconnu ? »

L'accusée : « C'est Du Perret. »

Le président : « Ne devait-il pas vous conduire chez le ministre de l'intérieur ? »

L'accusée : « Il m'y a effectivement conduite. J'y avais affaire pour obtenir des papiers nécessaires à une de mes amies, nommée Forbin, ci-devant chanoinesse. »

Le président : « Qui vous a indiqué Du Perret ? »

L'accusée : « C'est Barbaroux. »

Marie-Louise Graulier observe que, ayant appris que l'accusée était de Caen, elle lui avait demandé s'il était vrai qu'il marchait sur Paris une force armée, et qu'elle lui avait répondu en riant : « Je me suis trouvée sur la place de Caen le jour où l'on a battu la générale pour venir à Paris ; il n'y avait pas trente personnes. »

Le président à l'accusée : « Pourquoi disiez-vous cela à votre hôtesse ? »

L'accusée : « Pour lui donner le change et ne pas être suspecte, car il y avait plus de trente mille hommes. »

Le président : « Quel est en ce moment l'état de la ville de Caen ? »

L'accusée : « Il y a un comité central de tous les départemens qui sont dans l'intention de marcher sur Paris. »

Le président : « Que font les députés transfuges ? »

L'accusée : « Ils ne se mêlent de rien. Ils attendent que l'anarchie cesse pour revenir à leur poste. »

Le président : « Quels députés y avez-vous vus ? »

L'accusée : « La Rivière, Kervelegan, Guadet, Lanjuinais, Pétion, Barbaroux, Buzot, Valady et plusieurs autres. »

Le président : « Barbaroux, lors de votre départ, était-il instruit du sujet de votre voyage ? »

L'accusée : « Non. »

Le président : « Qui vous a dit que l'anarchie régnait à Paris? »

L'accusée : « Je le savais par les journaux. »

Le président : « Quels journaux lisiez-vous? »

L'accusée : « *Pérlet*, le *Courrier français*, et le *Courrier universel*. »

Le président : « Ne lisiez-vous point aussi le journal de *Gorsas* et celui connu ci-devant sous le titre de *Patriote français*? »

L'accusée : « Oui, je lisais quelquefois ces sortes de journaux. »

Le président : « Étiez-vous en liaison d'amitié avec les députés retirés à *Caen*? »

L'accusée : « Non; mais je parlais à tous. »

Le président : « Où sont-ils logés? »

L'accusée : « A l'Intendance. »

Le président : « De quoi s'occupent-ils? »

L'accusée : « Ils font des chansons, des proclamations pour rappeler le peuple à l'union. »

Le président : « Qu'ont-ils dit à *Caen* pour excuser leur fuite? »

L'accusée : « Ils ont dit qu'ils étaient vexés par les tribunes. »

Le président : « Que disent-ils de *Robespierre* et de *Danton*? »

L'accusée : « Ils les regardent, avec *Marat*, comme les provocateurs de la guerre civile. »

Le président : « Ne vous êtes-vous point présentée à la Convention nationale dans le dessein d'y assassiner *Marat*? »

L'accusée : « Non. »

Le président : « Qui vous a remis son adresse, trouvée dans votre poche, écrite au crayon ? »

L'accusée : « C'est un cocher de fiacre. »

Le président : « Ne serait-ce pas plutôt Du Perret ? »

L'accusée : « Non. »

Le président : « Quelles sont les personnes que vous fréquentez à Caen ? »

L'accusée : « Très peu. Je connais La Rue, officier municipal, et le curé de Saint-Jean. »

Le président : « Comment nommez-vous ce curé ? »

L'accusée : « Du Vivier. »

Le président : « Était-ce à un prêtre assermenté ou insermenté que vous alliez à confesse à Caen ? »

L'accusée : « Je n'allais ni aux uns ni aux autres. »

Le président : « N'êtes-vous point l'amie de quelques uns des députés transfuges ? »

L'accusée : « Non. »

Le président : « Qui vous a donné le passe-port avec lequel vous êtes venue à Paris ? »

L'accusée : « Je l'avais depuis trois mois. »

Le président : « Quelles étaient vos intentions en tuant Marat ? »

L'accusée : « De faire cesser les troubles, et de passer en Angleterre, si je n'eusse point été arrêtée. »

Le président : « Y avait-il longtemps que vous aviez formé ce projet ? »

L'accusée : « Depuis l'affaire du trente et un mai, jour de l'arrestation des députés du peuple. »

Le président : « N'avez-vous point assisté aux concilia-bules des députés transfuges à Caen ? »

L'accusée : « Non, jamais. »

Le président : « C'est donc dans les journaux, que vous lisiez, que vous avez appris que Marat était un anarchiste ? »

L'accusée : « Oui, je savais qu'il pervertissait la France. J'ai tué un homme pour en sauver cent mille. C'était d'ailleurs un accapareur d'argent : on a arrêté à Caen un homme qui en achetait pour lui. J'étais républicaine bien avant la révolution, et je n'ai jamais manqué d'énergie. »

Le président : « Qu'entendez-vous par énergie ? »

L'accusée : « Ceux qui mettent l'intérêt particulier de côté, et savent se sacrifier pour leur patrie. »

Le président : « Ne vous êtes-vous point essayée d'avance avant de porter le coup à Marat ? »

L'accusée : « Non ; je ne suis point un assassin. »

Le président : « Il est cependant prouvé, par le rapport des gens de l'art, que, si vous eussiez porté le coup en long, au lieu de le porter en large, vous ne l'auriez point tué. »

L'accusée : « J'ai frappé comme cela s'est trouvé ; c'est un hasard. »

On entend la déposition de *Pierre-François Feuillade*, garçon de l'hôtel de la Providence. Ce témoin dépose qu'il connaît l'accusée pour être venue loger chez son maître, le 11 de ce mois, et lui avoir fait son lit ; que, pendant ce temps, elle lui a dit que soixante mille hommes marchaient sur Paris ; que l'accusée, lui ayant demandé ce que l'on disait à Paris du petit Marat, lui, déposant, lui avait dit que les patriotes l'estimaient beaucoup, mais que les aristocrates le détestaient. Elle

lui demanda ensuite le chemin du palais de l'Égalité et de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Il ajoute que lui, déposant, lui a acheté du papier, des plumes et de l'encre, mais ne l'a vue écrire aucune lettre.

Le président à l'accusée : « N'étiez-vous jamais venue à Paris ? »

L'accusée : « Non, jamais. »

Le président : « N'avez-vous point reçu, depuis votre arrivée, des lettres de Caen, ou n'y en avez-vous point envoyé ? »

L'accusée : « Non. »

Le président : « Connaissez-vous les dames de Caen qui sont venues, l'année dernière, solliciter à Paris en faveur de leurs parens arrêtés pendant les troubles arrivés en cette ville ? »

L'accusée : « J'en connais deux : madame Achard et mademoiselle Vaillant. »

Le président : « Est-il à votre connaissance que les députés qui sont à Caen fréquentent ces dames ? »

L'accusée : « Non. »

Cuisinier, limonadier, dépose que, le samedi 13 juillet, étant de service au poste du Théâtre-Français, il entendit crier : « On assassine Marat ; » que de suite il s'est rendu, avec la force armée qu'il commandait, chez ce représentant du peuple, où il a trouvé l'accusée assise sur une chaise. Il a assisté à la rédaction du procès-verbal, après lequel il l'a conduite à l'Abbaye.

Antoine de La Fondée, dentiste, principal locataire de la maison où demeurait Marat, dépose que, le 13 juillet, vers les sept heures et demie du soir, il fut interrompu dans son travail par ces mots : « On assassine

Marat ; » que, étant accouru sur-le-champ, il trouva ce député dans sa baignoire, perdant tout son sang ; qu'il fit sur-le-champ une compresse pour le lui arrêter, et commanda en même temps d'aller aux Écoles de chirurgie chercher du secours. Lui ayant tâté le poulx, il ne lui en trouva plus. Il aida à le retirer de sa baignoire et à le mettre dans son lit, où étant il n'a plus remué, étant déjà mort.

Adrienne-Catherine Le Bourgeois dépose que, jeudi au soir, se trouvant dans une des tribunes de la Convention nationale, numérotée 4, lors de l'élection du président, elle a vu l'accusée près d'elle, avec deux messieurs qu'elle a reconnus depuis pour être, l'un Du Perret, et l'autre Fauchet.

Le portier de l'hôtel de la Providence atteste que l'accusée a dormi toute la soirée et n'est point sortie.

L'accusée : « Je ne suis point sortie ce soir-là ; je me suis couchée à cinq heures, et me suis levée le lendemain à huit. »

La citoyenne *Le Bourgeois* persiste dans sa déposition.

Berger, limonadier, dépose reconnaître l'accusée pour l'avoir arrêtée. Voyant qu'elle désirait être livrée à la fureur du peuple, il la fit remonter chez Marat, où arriva ensuite le commissaire Du Mesnil. Il ajoute qu'il avait vu dans son sein la gaine de son couteau, et une diatribe en forme d'adresse au peuple français, où plusieurs victimes étaient désignées.

Le président à l'accusée : « Que répondez-vous à cela ? »

L'accusée : « Je n'ai rien à dire , sinon que j'ai réussi. »

Claude Fauchet, député à la Convention nationale, est entendu. Il déclare n'avoir jamais connu directement ni indirectement l'accusée, ne l'avoir jamais vue, et par conséquent n'avoir jamais été avec elle dans une des tribunes de la Convention nationale.

L'accusée : « Je ne connais Fauchet que de vue ; je le regarde comme un homme sans mœurs et sans principes, et je le méprise. »

Le président interpelle la citoyenne *Le Bourgeois* de déclarer si elle persiste à soutenir qu'elle reconnaît Fauchet pour être un de ceux qu'elle a vus dans une des tribunes de la Convention, jeudi au soir.

La déposante persiste dans sa déclaration.

Fauchet soutient que le fait est d'autant plus faux qu'il n'a point été ce soir-là à la Convention.

Sur l'interpellation qui lui est faite de déclarer où il a passé la soirée du jeudi, il répond en avoir passé une partie à jouer au trictrac avec l'évêque de Nancy et le citoyen Loiseau, et l'autre chez le citoyen Gomaire, dans le faubourg Saint-Honoré.

La citoyenne *Le Bourgeois* persiste toujours dans sa déposition.

Claude-Romain Lausé Du Perret, cultivateur, député à la Convention nationale, déclare ne connaître l'accusée que depuis jeudi. Une de ses filles lui ayant dit qu'une dame qu'elle ne connaissait pas lui avait remis un paquet, il l'ouvrit, et trouva qu'il renfermait des imprimés et une lettre d'avis qui lui faisait part de l'envoi desdits

imprimés, et lui recommandait la personne porteur du paquet, comme ayant besoin de papiers chez le ministre de l'intérieur. Cette dame étant revenue le soir, sa fille l'a reconnue pour être celle qui avait apporté, quelques heures auparavant, ledit paquet. N'ayant pu la conduire ce soir-là chez le ministre, il lui demanda son adresse pour aller la trouver le lendemain et l'y conduire; ce à quoi elle consentit. S'y étant rendu, ils furent ensemble chez le ministre. On leur dit qu'il n'y était pas. S'étant annoncé comme député, on lui dit de venir à huit heures du soir. L'ayant consultée pour savoir si elle pourrait venir à ladite heure, elle y consentit. Dans la journée, les scellés ayant été mis sur les papiers de lui, déclarant, conformément à un décret qui avait été rendu ce même jour, il représenta à l'accusée qu'il pourrait peut-être lui être plus nuisible qu'utile en l'accompagnant chez le ministre; que, d'ailleurs, elle ne lui paraissait point munie de procuration. Du reste, il est absolument faux qu'il se soit trouvé avec l'accusée dans une des tribunes de la Convention, jeudi au soir.

La citoyenne *Le Bourgeois*, interpellée sur ce dernier fait, répond qu'elle le reconnaît très bien pour être celui qui était avec Fauchet et l'accusée; qu'il était vêtu d'un pantalon et d'un habit rayé.

Du Perret au président du tribunal : « Je demande que l'on aille sur-le-champ visiter ma garde-robe, dans laquelle on ne trouvera ni pantalon ni habit rayé; et j'assure n'avoir été que deux fois chez l'accusée. »

Le garçon de l'hôtel observe à *Du Perret* qu'il y est venu trois fois à sa connaissance, savoir : deux fois le vendredi, et une fois le samedi.

Du Perret : « Je soutiens n'y avoir été que le vendredi. »

L'accusée : « Du Perret n'est point venu chez moi le samedi, et je le lui avais même défendu expressément. »

Le président : « Pourquoi lui aviez-vous défendu de venir chez vous le samedi 13 juillet ? »

L'accusée : « Parce que je ne voulais pas qu'il fût compromis ; je l'avais même engagé de partir pour Caen. »

Le président : « Pourquoi l'engagiez-vous à partir pour cette ville ? »

L'accusée : « C'est que je ne croyais pas ses jours en sûreté à Paris. »

Le président : « Mais vous voyez bien que vous y avez été vous-même en sûreté, après y avoir commis un pareil forfait ; et vous n'ignorez point que les députés qui sont à Caen n'ont pas reçu la moindre égratignure. »

L'accusée : « Cela est vrai ; mais aussi ceux qui sont détenus ne sont pas encore jugés. »

(Ici l'accusée s'aperçoit qu'un des auditeurs est occupé à la dessiner ; elle tourne la tête de son côté.)

Le président : « Combien sont-ils de députés à Caen ? »

L'accusée : « Ils sont seize. »

Le président : « N'avez-vous point prêté quelque serment avant de quitter Caen ? »

L'accusée : « Non. »

Le président : « Qu'avez-vous dit en partant ? »

L'accusée : « J'ai dit que j'allais faire un tour à la campagne. »

Le président : « Quel est le nom du domestique qui a porté votre paquet à l'hôtel de la Providence ? »

L'accusée : « Il se nomme Le Brun. »

Le président : « N'étiez-vous point dans l'intention d'assassiner le ministre de l'intérieur, lorsque vous vous êtes rendue chez lui avec Du Perret? »

L'accusée : « Si j'avais eu dessein de l'assassiner, je me serais bien gardée de mener Du Perret pour en être le témoin. Je n'en voulais qu'à Marat. »

Le président : « Quelles sont les personnes qui vous ont conseillé de commettre cet assassinat? »

L'accusée : « Je n'aurais jamais commis un pareil attentat par le conseil des autres. C'est moi seule qui en ai conçu le projet et qui l'ai exécuté. »

Le président : « Mais comment pensez-vous faire croire que vous n'avez point été conseillée, lorsque vous dites que vous regardiez Marat comme la cause de tous les maux qui désolent la France, lui qui n'a cessé de démasquer les traîtres et les conspirateurs? »

L'accusée : « Il n'y a qu'à Paris où l'on a les yeux fascinés sur le compte de Marat ; dans les autres départements, on le regarde comme un monstre. »

Le président : « Comment avez-vous pu regarder Marat comme un monstre, lui qui ne vous a laissé introduire chez lui que par un acte d'humanité ; parce que vous lui avez écrit que vous étiez persécutée? »

L'accusée : « Que m'importe qu'il se montre humain envers moi, si c'est un monstre envers les autres! »

Le président : « Croyez-vous avoir tué tous les Marat? »

L'accusée : « Non, certainement. »

Le président à Du Perret : « Quelle est l'idée que vous vous êtes formée de la personne de l'accusée, d'après les discours qu'elle vous a tenus? »

Du Perret : « Je n'ai aperçu dans ses discours que les propos d'une bonne citoyenne. Elle m'a rendu compte du bien que les députés font à Caen , et m'a conseillé d'aller les joindre. »

Le président à Du Perret : « Comment avez-vous pu regarder comme une bonne citoyenne une femme qui vous conseillait d'aller à Caen ? »

Du Perret : « J'ai regardé cela comme une affaire d'opinion. »

La citoyenne *Le Bourgeois* est interpellée de nouveau de déclarer si elle est bien sûre que ce soit Du Perret qui était avec l'accusée dans une des tribunes de la Convention.

Elle répond que, si ce n'est pas lui, c'est au moins une personne qui lui ressemble beaucoup.

(On représente à l'accusée un couteau à gaine.)

L'accusée : « C'est le même dont je me suis servie pour assassiner Marat. »

(On fait lecture à l'accusée de deux lettres qu'elle reconnaît pour avoir été écrites par elle depuis sa détention. La première est adressée à Barbaroux , la seconde à son père.)

L'accusée : « Le comité de salut public m'a promis de faire tenir la première de ces lettres à Barbaroux , afin qu'il puisse la communiquer à tous ses amis. Je m'en rapporte au zèle du tribunal pour faire tenir la seconde. »

L'accusateur public résume les débats.

Chauveau , choisi par le tribunal pour défendre l'accusée : « L'accusée avoue avec sang-froid l'horrible attentat qu'elle a commis ; elle en avoue avec sang-froid la longue préméditation ; elle en avoue les circonstances

les plus affreuses : en un mot , elle avoue tout , et ne cherche pas même à se justifier. Voilà , citoyens jurés , sa défense tout entière. Ce calme imperturbable et cette entière abnégation de soi-même , qui n'annoncent aucun remords , et , pour ainsi dire , en présence de la mort même ; ce calme et cette abnégation ; sublimes sous un rapport , ne sont pas dans la nature : ils ne peuvent s'expliquer que par l'exaltation du fanatisme politique qui lui a mis le poignard à la main. Et c'est à vous , citoyens jurés , à juger de quel poids doit être cette considération morale dans la balance de la justice. Je m'en rapporte à votre prudence. »

Les jurés vont aux opinions.

D'après la déclaration unanime des jurés , le tribunal prononce la peine de mort contre Marie-Charlotte Corday , et la confiscation de ses biens au profit de la république (1).

Marie-Charlotte Corday se tournant vers Chauveau , son défenseur : « Vous m'avez défendue d'une manière délicate et généreuse ; c'était la seule qui pût me convenir : je vous en remercie. Elle m'a fait avoir pour vous une estime dont je veux vous donner une preuve. Ces

(1) On lit ce qui suit dans l'*Histoire secrète du Tribunal révolutionnaire*, par M. de Proussinalle , tom. 1, p. 161. (Paris , 1815, 2 vol. in-8) :

« Le 20 juillet 1793 , le Comité de Salut public fit mettre en arrestation le président du Tribunal révolutionnaire pour avoir , dans le jugement de Charlotte Corday , changé la cinquième question ainsi conçue : « L'a-t-elle fait avec préméditation et dessein criminel et contre-révolutionnaire ? » en celle-ci : « L'a-t-elle fait avec dessein prémédité ? »

L. D. B. »

messieurs viennent de m'apprendre que mes biens sont confisqués ; je dois quelque chose à la prison ; je vous charge d'acquitter cette dette. »

Marie-Charlotte Corday est reconduite en prison.

Un confesseur se présente à elle. Marie Corday dit au prêtre : « Remerciez de leur attention pour moi les personnes qui vous ont envoyé ; mais je n'ai pas besoin de votre ministère. »



N° XIV.

PLAIDOYER DE CHAUVEAU DE LA GARDE,

TEL QU'IL LE RAPPORTE DANS SA NOTE.

L'accusée avoue avec sang-froid l'horrible attentat qu'elle a commis; elle en avoue avec sang-froid la longue préméditation; elle en avoue les circonstances affreuses : en un mot, elle avoue tout, et ne cherche pas même à se justifier.

Voilà, citoyens, sa défense tout entière. Ce calme imperturbable et cette abnégation de soi-même, qui n'annoncent aucun remords en présence de la mort même; ce calme et cette abnégation, sublimes sous un rapport, ne sont pas dans la nature; ils ne peuvent s'expliquer que par l'exaltation du fanatisme politique qui lui a mis le poignard à la main. Et c'est à vous, citoyens jurés, de juger de quel poids cette considération peut être dans la balance de la justice.

(Condamnée et exécutée le soir même.)

•

... (2) ...

N° XV.

AU CITOYEN BARBAROUX,

DÉPUTÉ A LA CONVENTION NATIONALE,

RÉFUGIÉ A CAEN , RUE DES CARMES, HÔTEL DE L'INTENDANCE.

Aux prisons de l'Abbaye , dans la ci-devant chambre
de Brissot, le second jour de la préparation de la paix.

Citoyen,

Vous avez désiré que je vous fisse connaître le détail de mon voyage, je ne vous ferai point grâce de la moindre anecdote.

Je suis partie avec des voyageurs que j'ai bientôt reconnus pour de francs montagnards. Leurs propos, aussi sots que leurs personnes étaient désagréables, m'ont bien vite ennuyée. Je les ai laissés parler tout leur content, et je me suis endormie. Un de ces messieurs, qui aime probablement les femmes dormantes, a voulu me persuader, à mon réveil, que j'étais la fille d'un homme que je n'ai jamais vu, et que j'avais un nom dont je n'ai jamais entendu parler. Il a fini par m'offrir son cœur et sa main, et voulait partir à l'instant pour me demander à mon père. Ces messieurs ont fait tout ce qu'ils ont pu pour connaître mon nom, et mon adresse à Paris; mais j'ai refusé de le dire, et j'ai été fidèle à cette maxime de mon cher et vertueux Raynal, *qu'on ne doit pas la vérité à ses tyrans.*

Arrivée à Paris, je fus loger rue des Vieux-Augustins, hôtel de la Providence. Je fus ensuite trouver Du Perret, votre ami. Je ne sais comment le Comité de sûreté générale a été instruit de la conférence que j'avais eue avec lui. Vous connaissez l'ame ferme de ce dernier ; il leur a répondu la vérité ; j'ai confirmé sa déposition par la mienne : il n'y a rien contre lui ; mais sa fermeté est un crime. Je l'ai engagé à vous aller trouver : il est trop têtù.

Le croirez-vous ? Fauchet est en prison comme mon complice, lui qui ignorait mon existence.

J'ai été interrogée par Chabot et par Legendre. Chabot avait l'air d'un fou ; Legendre voulait absolument m'avoir vue chez lui le matin, moi qui n'ai jamais songé à cet homme. Je ne lui conuais pas d'assez grands talents pour être le tyran de son pays, et je ne voulais pas punir tout le monde.

Au reste, on n'est guère content de n'avoir qu'une femme sans conséquence à offrir aux manes *du grand homme*. Pardon, ô hommes ! ce nom déshonore votre espèce : c'était une bête féroce qui allait dévorer le reste de la France par le feu de la guerre civile. Maintenant, *vive la paix !* Grâce au ciel, il n'était pas né Français.

Je crois qu'on a imprimé les dernières paroles de Marat. Je doute qu'il en ait proféré ; mais voici les dernières qu'il m'a dites, après avoir reçu vos noms à tous, et ceux des administrateurs du Calvados qui sont à Evreux ; il me dit, pour me consoler, que, *dans peu de jours, il vous ferait guillotiner à Paris*. Ces derniers mots décidèrent de son sort. Si le département met sa figure vis à vis celle de Saint-Fargeau, il pourra faire graver ces paroles en lettres d'or.

Je ne vous ferai aucun détail sur ce grand événement, les journaux vous en parleront. J'avoue que ce qui m'a décidée tout à fait, c'est le courage avec lequel nos volontaires se sont enrôlés, dimanche 7 juillet; vous vous souvenez comme j'en étais charmée. Je me promettais bien de faire repentir Pétion du soupçon qu'il manifesta sur mes sentimens. « Est-ce que vous seriez fâchée s'ils » ne portaient pas ? » me dit-il.

Enfin, j'ai considéré que tant de braves gens, venant à Paris pour chercher la tête d'un seul homme, l'auraient peut-être manqué, ou qu'il aurait entraîné dans sa perte beaucoup de bons citoyens. Il ne méritait pas tant d'honneur : cela suffisait de la main d'une femme.

J'avoue que j'ai employé un artifice perfide pour qu'il pût me recevoir. Je comptais, en partant de Caen, le sacrifier sur la cime de la Montagne de la Convention nationale; mais il n'y allait plus.

A Paris, l'on ne conçoit pas comment une femme inutile, dont la plus longue vie ne serait bonne à rien, peut sacrifier sa vie de sang-froid pour sauver son pays. Je m'attendais bien à mourir à l'instant. Des hommes courageux et vraiment au dessus de tout éloge m'ont préservée des fureurs bien excusables des malheureux que j'avais faits. Comme j'étais de sang-froid, j'ai souffert des cris de quelques femmes; mais qui sauve sa patrie ne s'aperçoit point de ce qu'il en coûte.

Puisse la paix s'établir aussitôt que je le désire ! Voilà un grand criminel à bas ; sans cela, nous ne l'aurions jamais eue. Je jouis de la paix depuis deux jours. Le bonheur de mon pays fait le mien.

Je ne doute pas que l'on ne tourmente mon père, qui a déjà bien assez de ma perte pour l'affliger. Je lui écrivis dernièrement que, redoutant le feu de la guerre civile, j'irais en Angleterre. Alors mon projet était de garder l'*incognito* sur la mort de Marat, et je voulais laisser les Parisiens chercher inutilement mon nom. Je vous prie, citoyen, et vos collègues, de prendre la défense de mes parens, si on les inquiète.

Je n'ai jamais hai qu'un seul être, et j'ai fait voir mon caractère; ceux qui me regretteront se réjouiront de me voir dans les Champs-Élysées avec les Brutus et quelques anciens; car les modernes ne me tentent pas, ils sont si vils! Il est peu de vrais patriotes qui sachent mourir pour leur pays : ils sont presque tous égoïstes.

On m'a donné deux gendarmes pour me préserver de l'ennui; j'ai trouvé cela fort bien le jour, mais non la nuit. Je me suis plaint de cette indécence; le comité n'a pas jugé à propos d'y faire attention. Je crois que c'est de l'invention de Chabot : il n'y a qu'un capucin qui puisse avoir ces idées.

Ici on m'a transférée à la Conciergerie, et ces messieurs du grand jury m'ont promis de vous envoyer ma lettre. Je continue donc.

J'ai subi un long interrogatoire : je vous prie de vous le procurer, s'il est rendu public.

J'avais sur moi, lors de mon arrestation, une adresse aux Amis de la Paix : je ne puis vous l'envoyer; j'en demanderais la publication, je crois, bien en vain.

J'avais une idée, hier au soir, de faire hommage de mon portrait au département du Calvados; mais le Co-

mité de Salut public , à qui je l'avais demandé, ne m'a point répondu ; et maintenant il est trop tard.

Je vous prie de faire part de ma lettre au citoyen Bougon , procureur général syndic du département. Je ne la lui adresse pas par plusieurs raisons : d'abord je ne suis pas sûre que, dans ce moment, il soit à Evreux ; je crains de plus que, étant naturellement sensible, il ne soit affligé de ma mort. Je le crois cependant assez bon citoyen pour s'en consoler par l'espoir de la paix : je sais combien il la désire, et j'espère qu'en la facilitant j'ai rempli ses vœux.

Si quelques amis demandaient communication de cette lettre, je vous prie de ne la refuser à personne.

Il me faut un défenseur : c'est la règle. J'ai pris le mien sur la Montagne : c'est Gustave Doulcet-Pontécoulant. J'imagine qu'il refusera cet honneur : cela ne lui donnerait cependant guère d'ouvrage. J'ai pensé demander Robespierre ou Chabot.

Je demanderai à disposer du reste de mon argent ; et alors je l'offre aux femmes et enfans des braves habitans de Caen, partis pour délivrer Paris.

Il est bien étonnant que le peuple m'ait laissé conduire de l'Abbaye à la Conciergerie ; c'est une nouvelle preuve de sa modération. Dites-le à nos bons habitans de Caen ; ils se permettent quelquefois de petites insurrections que l'on ne contient pas si facilement.

C'est demain à 8 heures que l'on me juge. Probablement à midi j'aurai vécu, pour parler le langage romain.

On doit croire à la valeur des habitans du Calvados, puisque les femmes mêmes du Calvados sont capables de fermeté. Au reste , j'ignore comment se passeront les

derniers moments de ma vie ; et c'est la fin qui couronne l'œuvre. Je n'ai pas besoin d'affecter d'insensibilité sur mon sort , car jusqu'ici je n'ai point la moindre crainte de la mort. Je n'estimai jamais la vie que par l'utilité dont elle devait être.

J'espère que demain Du Perret et Fauchet seront mis en liberté. On prétend que ce dernier m'a conduite à la Convention dans une tribune. De quoi se mêle-t-il d'y conduire des femmes ? Comme député, il ne devait point être aux tribunes ; et comme évêque, il ne devait point être avec des femmes. Ainsi, c'est une correction. Mais Du Perret n'a aucun reproche à se faire.

Marat n'ira point au Panthéon ; il le méritait pourtant bien. Je vous charge de recueillir les pièces propres à faire son oraison funèbre.

J'espère que vous n'oublierez point l'affaire de madame Forbin. Voici son adresse, s'il est besoin de lui écrire ; « Alexandrine Forbin, à Mendrene, par Zurich, en » Suisse. » Je vous prie de lui dire que je l'aime de tout mon cœur.

Je vais écrire un mot à papa. Je ne dis rien à mes autres amis ; je ne leur demande qu'un prompt oubli : leur affliction déshonorerait ma mémoire. Dites au général Wimpffen que je crois lui avoir aidé à gagner plus d'une bataille, en lui facilitant la paix,

Adieu, citoyen ! je me recommande au souvenir des Amis de la Paix.

Les prisonniers de la Conciergerie, loin de m'injurier comme les personnes des rues, avaient l'air de me plaindre. Le malheur rend toujours compatissant : c'est ma dernière réflexion.

CORDAY.

Urs

pardon
sans vo
preven
prim

[The page contains faint, illegible handwritten notes.]

N^o XVI.

A MONSIEUR D'ARMONT (1),

RUE DU BELGE, A ARGENTAN.

Pardonnez-moi, mon cher papa, d'avoir disposé de ma vie sans votre consentement. J'ai vengé bien d'innocentes victimes ; j'ai prévenu bien des désastres. Le peuple, un jour désabusé, se réjouira d'être délivré de son tyran.

Si j'ai cherché à vous persuader que je passais en Angleterre, c'est que j'espérais garder l'*incognito* ; mais j'en ai vu l'impossibilité. J'espère que vous ne serez pas tourmenté. En tout cas, vous trouverez des défenseurs à Caen.

Adieu, mon cher papa ! Je vous prie de m'oublier, ou plutôt de vous réjouir de mon sort. Vous connaissez votre fille : un motif blâmable n'aurait pu la conduire

J'embrasse ma sœur, que j'aime de tout mon cœur, ainsi que tous mes parents.

N'oubliez pas ce vers de Corneille (2) :

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.

(1) Cette lettre est du 13 juillet au soir.

L. D. B.

(2) C'est le comte d'Essex qui (dans la tragédie de Thomas Corneille, acte IV, sc. 3) dit ce vers si connu.

L. D. B.

C'est demain à huit heures que l'on me juge (1).

(1) Le père de mademoiselle de Corday subit à Argentan, le 20 juillet, un interrogatoire dont l'auteur de la *Guerre des Vendéens et des Chouans* (Paris, 1824, in-8, 4 vol.) donne un extrait, t. 1, p. 415 et 416. Charlotte y est désignée comme née aux Lignerics (arrondissement d'Argentan), comme n'ayant demeuré avec son père qu'environ un an depuis douze ans qu'il est veuf. Elle demeurait depuis deux ans à Caen, chez une de ses parentes. M. de Corday déclare qu'il a reçu de sa fille une lettre datée de Caen du mardi matin (sans doute le 9 juillet), annonçant, 1° qu'à son départ de cette ville elle met cette lettre à la poste; 2° que, lorsqu'il la recevrait, elle ne serait plus en France; 3° qu'elle ne croyait pas qu'on pût y vivre tranquille de longtemps; et 4° qu'elle le priait de ne faire aucune recherche, parce que personne ne pouvait savoir encore où elle allait. L. D. B.

N° XVII.

PROCLAMATION (1)

DU COMITÉ DE SALUT PUBLIC

DU DÉPARTEMENT DE PARIS.

Les prédictions sinistres des assassins de la liberté s'accomplissent.

Le défenseur des droits et de la souveraineté du peuple, le dénonciateur de tous ses ennemis, Marat, dont le nom seul rappelle les services qu'il a rendus à la patrie ; Marat vient de tomber sous les coups parricides des lâches fédéralistes. Une furie, sortie de Caen, département du Calvados, de la maison du ci-devant comte Dorset, a plongé le poignard dans le sein de l'apôtre et du martyr de la révolution.

Citoyens, du calme, de l'énergie, et surtout de la surveillance !.. L'heure de la liberté a sonné, et le sang qui vient de couler est l'arrêt foudroyant de la condamnation de tous les traîtres : il scelle l'union intime des patriotes qui vont, sur la tombe de ce grand homme, jurer de nouveau la liberté ou la mort.

Signé MARCHAND, président ;

HABNI, secrétaire.

(1) Insérée dans la *Chronique de Paris*, du 17 juillet 1793.

N° XVIII.

A DOULCET-PONTÉCOULANT.

Doucet-Pontécoulant est un lâche d'avoir refusé de me défendre , lorsque la chose était si facile. Celui qui l'a fait s'en est acquitté avec toute la dignité possible. Je lui en conserverai ma reconnaissance jusqu'au dernier moment.

MARIE CORDAY.

Mademoiselle de Corday avait commencé cette lettre lorsque le bourreau entra dans sa prison pour la conduire au supplice. Elle lui demanda la permission de la finir et de la cacheter.

Une méprise rendit l'héroïne injuste, ainsi que le prouvent , en l'excusant, elle et M. de Pontécoulant, les lettres suivantes.

L. D. B.



N° XIX.

AU RÉDACTEUR DU RÉPUBLICAIN FRANÇAIS.

Citoyen, je lis dans votre journal, page 1015, que j'ai *refusé* d'être le défenseur officieux de Marie Corday.

Je vous prie de vouloir bien insérer, dans un de vos prochains numéros, les lettres ci-jointes, qui constatent que c'est *quatre jours après son exécution* que le Tribunal Révolutionnaire m'a donné avis du choix qu'avait fait Marie Corday.

GUSTAVE DOULCET.



N° XX.

GUSTAVE DOULCET ,

MEMBRE DE LA CONVENTION NATIONALE ,

AU PRÉSIDENT DU TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE.

Du samedi 20 juillet,

Citoyen président,

Veillez m'apprendre si la lettre ci-jointe, que je reçois seulement aujourd'hui samedi et décachetée, est de Marie Corday ; et s'il est vrai qu'elle m'ait demandé pour défenseur. Je n'en avais jusqu'à ce moment aucune connaissance.

GUSTAVE DOULCET ,

N° XXI.

MONTANÉ,

PRÉSIDENT DU TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE,

A GUSTAVE DOULCET,

MEMBRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

Du dimanche 21 juillet.

Citoyen Représentant,

La lettre que vous m'avez envoyée est véritablement de Marie Corday : elle vous avait demandé pour son défenseur. L'Accusateur Public vous avait écrit. Le gendarme, n'ayant su vous trouver, rapporta la lettre. L'Accusateur Public vient de me la remettre ; je vous l'envoie : voilà l'exacte vérité.

Salut et fraternité.

MONTANÉ.





N° XXII.

L'ACCUSATEUR PUBLIC

DU TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE

AU CITOYEN DOULCET,

MEMBRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

Du mardi 16 juillet.

Citoyen,

J'ai l'honneur de vous faire part que Marie-Charlotte Corday, prévenue d'assassinat en la personne de Marat, vous a choisi pour son conseil, nonobstant l'observation qui lui a été faite, tant par le Président que par moi, qu'un député ne pouvait être son conseil, attendu qu'il était obligé à son poste; mais nommé, je dois vous en faire part, et que la cause est indiquée à demain, huit heures précises. Je vous observe de plus que, prévoyant qu'il serait possible que vos occupations ne vous permissent pas de vous rendre à cette invitation, j'ai fait nommer un conseil adjoint.

Salut et fraternité.

FOUQUIER-TAINVILLE.

(Républicain français, 24 juillet 1793, p. 1019.)

N° XXIII.

AUX RÉDACTEURS DE LA CHRONIQUE DE PARIS.

Paris, 20 juillet, l'an II^e de la République.

Citoyen,

Après que le glaive de la loi eut frappé l'assassin de Marat, le nommé Legros, l'un des assistans pour l'exécution, ayant saisi la tête pour la montrer au peuple, se permit d'appliquer plusieurs soufflets sur la face de cette tête inanimée qui n'était plus coupable : cet acte de barbarie fut improuvé par le peuple, et le citoyen Michonis, administrateur de police, ne put s'empêcher de donner une correction à cet homme qui, s'il n'est pas barbare, commit une lâcheté. Le tribunal, instruit de cette indécence, a cru devoir donner une leçon au citoyen Legros en le mettant en prison, et se propose de lui faire une remontrance *coram populo*.

J'ai cru devoir faire connaître cet acte de justice au public qui, toujours grand, toujours juste, approuvera ce que l'Ami du Peuple approuverait lui-même, s'il eût survécu à sa blessure. Il était trop grand pour approuver une pareille bassesse ; il savait, et tout le monde doit savoir que, quand le crime est puni, la loi est satisfaite.

Quelques personnes trompées ont cru que c'était l'exécuteur lui-même qui avait commis cette faute. C'est une erreur : Sanson est un très bon citoyen, et trop instruit

pour donner dans un pareil travers ; il en fut au contraire très affligé.

Salut et fraternité.

ROUSSILLON.

Cette lettre fut adressée aux rédacteurs de la *Chronique de Paris*, parce que, dans leur N° du 19 juillet, ils avaient inséré les réflexions suivantes, qui n'étaient pas sans courage : « Charlotte » Corday..., douée de tous les dons de la nature, avec un esprit cultivé, un courage que l'on peut comparer à celui dont » l'histoire s'est plu à embellir ses héros ; elle a subi le sort des » criminels. Son sang-froid, dans ses derniers momens, servira » peut-être encore, plus que son crime, à faire passer son nom à » la postérité.

» Sans morgue, sans exaltation, elle soutenu son interrogatoire avec un calme qui étonnait ses juges et l'auditoire, et, » dans le moment même qui devait lui rappeler l'époque d'une » dissolution prochaine, la plaisanterie s'échappait de sa bouche » avec tant de facilité, que l'observateur le plus froid se sentait » indigné du peu d'intérêt qu'elle prenait à elle-même.

» Elle n'a point voulu de confesseur. Dans la charrette qui la » menait à l'échafaud, sur l'échafaud même, ses mouvemens » avaient cet abandon voluptueux et décent qui est au dessus de » la beauté, et que l'art n'imité jamais sans trouver le ridicule. » Elle a placé elle-même sa tête que la hache terrible a séparée. » Un profond silence régnait. L'exécuteur, en montrant cette tête, » l'a frappée de la main. Un murmure presque universel du » peuple a sanctionné cet adage : « La loi punit et ne se venge » pas. »

» La tête alors était pâle, mais d'une beauté parfaite. L'exécuteur l'ayant montrée une seconde fois, alors le sang extravasé » lui avait rendu ses plus belles couleurs. Des cris de *vive la Nation ! vive la République !* se sont fait entendre, et chacun » s'est retiré, emportant le profond sentiment de son horrible » forfait, et le souvenir de son courage et de sa beauté. »

N° XXIV.

NOTE SUR LE PROCÈS

ET LA CONDAMNATION DE CHARLOTTE CORDAY

AU TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE,

PAR CHAUVEAU DE LA GARDE.

Lorsque Charlotte Corday fut amenée au tribunal, et qu'on l'eut fait asseoir sur le banc des accusés, le président, après les premières questions d'usage, lui ayant demandé si elle avait un défenseur, elle répondit qu'elle avait choisi un ami ; mais que, n'en ayant point entendu parler depuis, il n'avait pas apparemment eu le courage d'accepter sa défense.

Alors le président, m'ayant aperçu dans la salle, où je me trouvais par hasard pour d'autres affaires, dit à l'accusée : « Le tribunal vous nomme d'office pour défenseur le citoyen Chauveau de La Garde. »

Je montai près d'elle à ma place.

Ne me connaissant pas, elle jeta sur moi quelques regards d'inquiétude, comme si elle eût craint que je n'entrepris une justification qu'elle aurait infailliblement désavouée.

Aussitôt les débats commencèrent et furent terminés en moins d'une demi-heure.

Aucun peintre, du moins à ma connaissance, ne nous

a retracé fidèlement la ressemblance de cette femme extraordinaire. On a bien pu rendre sa stature assez forte et pourtant légère, ses longs cheveux négligemment épars sur ses épaules, ses yeux ombragés par de grandes paupières, et la forme ovale de son visage ; mais il n'eût pas été possible à l'art de peindre sa grande ame, respirant tout entière dans sa physionomie.

Il en est de même des débats de son procès. Il eût été facile de copier, comme je vais le faire, ses paroles littérales ; mais les journaux d'alors ne l'auraient pas osé. D'ailleurs, il est une chose qu'il eût fallu renoncer à peindre, et c'est précisément ce qui m'a fait l'impression la plus profonde : je veux dire l'accent de sa voix presque enfantine, qui se trouvait toujours en harmonie avec la simplicité de ses dehors et l'imperturbable sérénité de son visage, mais qui semblait néanmoins s'accorder si peu avec les pensées et les sentimens qu'elle exprimait.

Il ne faut pas non plus essayer de donner une juste idée de l'effet qu'elle me parut produire sur les jurés, les juges et la foule immense du peuple qui remplissait l'enceinte du palais : ils avaient l'air de la prendre elle-même pour un juge qui les aurait tous appelés à son tribunal suprême. En un mot, cette partie morale des débats est à son procès ce que sa physionomie était à sa figure. C'est une chose qu'on peut sentir, mais qu'il est impossible d'exprimer.

Je me borne donc à répéter littéralement, et sans aucune réflexion, les principales questions qui lui ont été faites, ainsi que ses réponses : l'histoire y trouvera peut-être les premiers traits d'un tableau que je n'ai ni la force, ni la volonté d'entreprendre.

Après qu'elle eut rendu compte du projet qu'elle avait conçu, depuis deux mois, de tuer Marat dans le sein même de l'assemblée : « J'aurais voulu , » dit-elle , « l'immoler sur la cime de la Montagne. »

Elle ajouta que, si elle eût cru pouvoir réussir de cette manière, elle l'aurait préférée à toute autre. « J'étais bien sûre alors, » dit-elle, « de devenir à l'instant victime de la fureur du peuple ; et c'est ce que je désirais. On me croyait à Londres ; mon nom eût été ignoré. »

Ensuite elle expliqua comment elle avait préféré s'introduire chez Marat, et par quels moyens elle y était parvenue, en lui écrivant deux lettres où elle disait avoir besoin de lui parler de la part de ses amis ; et, sur l'observation qui lui fut faite que ce moyen tenait de la perfidie, « je conviens, » répondit-elle, « que ce moyen n'était pas digne de moi ; mais ils sont tous bons pour sauver son pays. D'ailleurs, j'ai dû paraître l'estimer, pour arriver à lui ; un tel homme est soupçonneux. »

Alors s'ouvrit le débat suivant, entre elle, le tribunal et les jurés.

D. Qui vous avait donc inspiré tant de haine pour Marat ?

R. Je n'avais pas besoin de la haine des autres : j'avais assez de la mienne.

D. Mais la pensée de le tuer a dû vous être suggérée par quelqu'un ?

R. On exécute mal ce qu'on n'a pas conçu soi-même.

D. Que haïssiez-vous donc dans sa personne ?

R. Ses crimes.

D. Qu'entendez-vous par ses crimes ?

R. Les ravages de la France que je regarde comme son ouvrage.

D. Ce que vous appelez les ravages de la France ne sont pas l'ouvrage de lui seul.

R. Cela peut être ; mais il a dû tout employer pour parvenir à la destruction totale.

D. En lui donnant la mort, qu'espériez-vous ?

R. Rendre la paix à mon pays.

D. Croyez-vous donc avoir assassiné tous les Marat ?

R. Celui-là mort..., les autres auront peur peut-être.

Un huissier, étant venu lui présenter le poignard dont elle s'était servie, lui demanda si elle le reconnaissait. A ce seul instant, l'émotion parut sur son visage ; elle détourna la vue ; et, repoussant le poignard avec la main, elle dit d'une voix entrecoupée : « Oui, je le reconnais, » je le reconnais. »

Elle avait trouvé Marat dans son bain, et, par conséquent, lui avait plongé le couteau dans la gorge perpendiculairement.

L'Accusateur Public lui fit observer qu'elle ne l'avait sans doute frappé de la sorte que pour ne pas le manquer, dans la crainte de rencontrer une côte si elle l'avait frappé horizontalement, et il ajouta : « Il faut que vous » soyez bien exercée à ce crime ! »

R. Oh ! le monstre ! il me prend pour un assassin !

Cette réponse, telle qu'un coup de foudre, termina la séance.

L'Accusateur Public prit ses conclusions. Après quoi le président dit suivant l'usage : « Les débats sont terminés. Le défenseur a la parole. »

A ces derniers mots, et quand je me fus levé pour par-

ler, on entendit d'abord dans l'assemblée un bruit sourd et confus, comme de stupeur; et puis ensuite, si l'on peut s'exprimer de la sorte, comme un silence de mort qui me glaça jusqu'au fond des entrailles.

Pendant que l'Accusateur Public parlait, les jurés me faisaient dire de garder le silence; et le président, de me borner à soutenir que l'accusée était folle. Ils désiraient tous que je l'humiliasse.

Quant à elle, son visage était toujours le même. Seulement elle me regardait de manière à m'annoncer qu'elle ne voulait pas être justifiée. Je ne pouvais d'ailleurs en douter, d'après les débats; et cela était impossible, puisqu'il y avait, indépendamment de ses aveux, la preuve légale d'un homicide avec préméditation.

Pendant, bien décidé à remplir mon devoir, je ne voulais rien dire que ma conscience et l'accusée pussent désavouer; et tout à coup, l'idée me vint de me borner à une seule observation qui, dans une assemblée du peuple ou de législateurs, aurait pu servir d'élément à une défense complète, et je dis: « L'accusée avoue (c'est le discours que nous avons rapporté et que les journaux du tems avaient fidèlement cité).

A mesure que je parlais ainsi, un air de satisfaction brillait sur son visage.

Les voix du jury ayant été recueillies, elles furent, comme on peut le croire, toutes unanimes pour la condamnation.

Le président lui prononça son arrêt de mort et la confiscation de ses biens. Il lui demanda ensuite si elle avait à parler sur l'application de la loi. Pour toute réponse, elle se fit conduire à moi par les gendarmes, et, m'adres-

sant la parole avec beaucoup de douceur et de grace :
« Monsieur, » me dit-elle, « je vous remercie bien du
» courage avec lequel vous m'avez défendue d'une ma-
» nière digne de vous et de moi. Ces messieurs (en par-
» lant des juges, vers lesquels alors elle se retourna) me
» confisquent mon bien...; mais je veux vous donner un
» plus grand témoignage de ma reconnaissance : je vous
» prie de payer pour moi ce que je dois à la prison, et je
» compte sur votre générosité (1). »

Elle fut, après cela, reconduite à la Conciergerie, d'où elle ne sortit que pour aller à l'échafaud ; et, ne l'ayant pas revue depuis, je ne sais que par oui-dire qu'elle y était allée avec la même tranquillité qu'elle avait montrée dans les débats.

(Inséré dans l'ouvrage intitulé : *les Femmes*,
par le vicomte J.-A. de Ségur.)

(1) Ses dettes ne se montaient qu'à 36 liv. assignats, que j'ai payées le lendemain au concierge de l'Abbaye.

(Note de Chauveau de La Garde.)



N° XXV.

SUR LE SUPPLICE

DE MADEMOISELLE DE CORDAY.

Le supplice de mademoiselle de Corday et la sorte de rougeur pudique qui fut remarquée généralement sur sa figure, lorsque, après lui avoir tranché la tête, le valet du bourreau eut la lâcheté de lui appliquer un soufflet, furent l'objet d'une discussion intéressante, en 1795, dans le *Magasin encyclopédique* que rédigeait Millin.

Ce savant recueil avait publié (1) une dissertation (2), traduite de l'allemand du célèbre anatomiste Sæmmering, sur le supplice de la guillotine. Dans sa lettre d'envoi à Millin, le traducteur Oelsner s'était exprimé ainsi, en annonçant que, comme l'auteur original de la dissertation, il pensait « que la tête séparée du corps » survit au supplice. J'invoquerai un fait connu de tout » le monde : Qui n'a pas vu, au supplice de Charlotte » Corday, la figure de Charlotte rougir d'indignation (3), » lorsque l'exécrable bourreau, qui tenait dans sa main » cette tête si calme et si belle, lui appliqua un soufflet?... »

(1) T. III, p. 463.

(2) Datée de Francfort, le 20 mai 1795.

(3) « Ce mouvement, » dit en note Oelsner, « ne pourrait résulter et ne peut s'expliquer que d'un principe moral. »

Le docteur Sue (1) appuya de son importante opinion le sentiment de Scœmmering. Voici ce qu'il dit de notre auguste héroïne : « Longtems même après sa séparation » du corps, la tête de Charlotte Corday exprimait sur son » visage le signe le moins équivoque de l'indignation. » On se rappelle le moment où le bourreau tenait d'une » main cette tête suspendue : son visage alors était pâle; » mais il n'eût pas plutôt reçu le soufflet que l'homme » sanguinaire lui appliqua, que ses deux joues rougirent » sensiblement. Tous les spectateurs furent frappés de » ce changement de couleur, et demandèrent aussitôt, » par de bruyans murmures, vengeance de cette lâche » et atroce barbarie. On ne dira pas que cette rougeur » était l'effet du soufflet, car on a beau frapper de cette » manière les joues des cadavres immédiatement après la » mort, elles ne se coloreront jamais. D'ailleurs ce soufflet » ne fut donné que sur une joue; et on a remarqué que » celle du côté opposé s'est également colorée. » Sue tirait de ces observations la conséquence, peut-être un peu forcée, que « ce fait seul prouve que, après la décol- » lation, il y a indubitablement encore, dans le cerveau, » un reste de jugement, et dans les nerfs un reste de sen- » sibilité. »

Cabanis, très capable d'exprimer, à ce sujet, une opinion juste, répondit aux trois savans (2) que nous venons de nommer. On remarque dans sa Note, qui est une véritable dissertation très instructive et très judicieuse, le passage suivant relatif au supplice de mademoiselle de

(1) Mag. encycl., t. iv, p. 170.

(2) Mag. encycl., t. v, p. 155.

Corday : « Quant au trait de Charlotte Corday, je déclare nettement que je n'en crois rien. Je sais trop avec quelle facilité l'on voit des merveilles dans les tems d'agitation et de malheur. Quand les lumières publiques ne permettent plus de voir des miracles, on veut du moins trouver de nouveaux phénomènes dans la nature. Je n'ai point assisté à l'exécution de Charlotte Corday, ni à aucune autre : mes regards ne peuvent soutenir ce spectacle ; mais plusieurs personnes de ma connaissance ont suivi depuis la Conciergerie jusqu'à l'échafaud la charrette qui conduisait cette femme si intéressante, malgré les maux affreux dont elle a été la cause ou du moins dont elle a donné le signal. Elles ont été témoins de son calme admirable pendant la route et de la majesté de son dernier moment. Un médecin de mes amis ne l'a pas perdue de vue une seule minute. Il m'a dit que sa sérénité grave et simple avait toujours été la même ; que, au pied de l'échafaud, elle avait légèrement pâli, mais que bientôt son beau visage avait repris encore plus d'éclat. Pour cette rougeur nouvelle qu'on prétend avoir couvert ses joues après sa décapitation, il n'en a rien vu, quoiqu'il soit observateur très attentif. Les personnes dont je viens de parler n'en ont pas vu davantage. »

Voici maintenant un passage de la dissertation physiologique (1) du docteur Lévêillé (alors chirurgien à l'Hôtel-Dieu de Paris) qui réfuta aussi Scemmering et ceux qui partageaient son opinion : « La figure de Charlotte Corday a rougi ! je n'en crois rien. Je veux bien ad-

(1) Mag. encycl., t. v, p. 453.

» mettre encore la possibilité de cette rougeur ; si j'en
» cherche la cause, elle se présente d'elle-même, et me
» paraît purement mécanique. En effet, cette tête conser-
» vait, je ne dis pas sa force vitale, mais bien sa chaleur
» vitale; car il faut avoir soin de distinguer l'une et l'au-
» tre manière de s'exprimer. Le sang encore fluide et con-
» tenu dans les plus petits vaisseaux capillaires s'écoule
» librement, lorsque tout à coup son cours est interrompu
» par l'impression violente de la main. Cet atroce pro-
» cédé a rapproché les parois des vaisseaux ; le sang ve-
» nant de la partie supérieure n'a pu passer au dessous
» de l'endroit comprimé ; il s'en est amassé, en dessus, en
» assez grande quantité pour produire une petite rougeur
» que M. Sue attribue faussement, je crois, à un reste de
» jugement et de sensibilité. »

La discussion s'arrêta là, du moins dans le *Magasin encyclopédique*, car le docteur Sédillot jeune publia, peu de tems après, ses réflexions historiques et physiologiques sur le supplice de la guillotine (1).

L. D. B.

(1) Paris, Debray, an IV (1795).

N° XXVI.

VERS

PROPOSÉS POUR METTRE AU BAS D'UN BUSTE

DE CHARLOTTE DE CORDAY,

PAR M. COURIGUER,

demeurant rue J.-J. Rousseau , N° 11.

Émule des Brutus et des Guillaumes Tells,
Tu purgeas ton pays d'un monstre anthropophage.
La mort devint le prix de ton noble courage :
Rome , au lieu d'échafaud , t'eût dressé des autels.
(*Gaz. gén. de l'Eur.*, 23 ventose an III (13 mars 1795).



N° XXVII.

A CHARLOTTE CORDAY.

ODE

PAR ANDRÉ CHÉNIER.

Quoi ! tandis que partout , ou sincères ou feintes
Des lâches , des pervers les larmes et les plaintes
Consacrent leur Marat parmi les immortels ,
Et que , prêtre orgueilleux de cette idole vile ,
Des fanges du Parnasse un impudent reptile
Vomit un hymne infame au pied de ses autels ;

La Vérité se tait ! Dans sa bouche glacée ,
Des liens de la peur sa langue embarrassée
Dérobe un juste hommage aux exploits glorieux !
Vivre est-il donc si doux ? De quel prix est la vie
Quand , sous un joug honteux la pensée asservie ,
Tremblante au fond du cœur , se cache à tous les yeux !

Non , non ; je ne veux point t'honorer en silence ,
Toi qui crus par ta mort ressusciter la France ,
Et dévouer tes jours à punir des forfaits.
Le glaive arma ton bras , fille grande et sublime ,
Pour faire honte aux dieux , pour réparer leur crime ,
Quand d'un homme à ce monstre ils donnèrent les traits.

Le noir serpent , sorti de sa caverne impure ,
A donc vu rompre enfin , sous ta main ferme et sûre ,

Le venimeux tissu de ses jours abhorrés !
Aux entrailles du tigre , à ses dents homicides ,
Tu vins redemander et les membres livides
Et le sang des humains qu'il avait dévorés.

Son œil mourant t'a vue , en ta superbe joie ,
Féliciter ton bras et contempler ta proie.
Ton regard lui disait : « Va , tyran furieux ,
» Va , cours frayer la route aux tyrans tes complices.
» Te baigner dans le sang fut tes seules délices :
» Baigne-toi dans le tien , et reconnais les dieux . »

La Grèce , ô fille illustre ! admirant ton courage ,
Épuiserait Paros pour placer ton image
Auprès d'Harmodius , auprès de son ami ;
Et des chœurs sur ta tombe , en une sainte ivresse ,
Chanteraient Némésis , la tardive déesse ,
Qui frappe le méchant sur son trône endormi.

Mais la France à la hache abandonne ta tête.
C'est au monstre égorgé qu'on prépare une fête
Parmi ses compagnons , tous dignes de son sort.
Oh ! quel noble dédain fit sourire ta bouche ,
Quand un brigand , vengeur de ce brigand farouche ,
Crut te faire pâlir aux menaces de mort !

C'est lui qui dut pâlir : et tes juges sinistres
Et notre affreux sénat et ses affreux ministres ,
Quand à leur tribunal , sans crainte et sans appui ,
Ta douceur , ton langage et simple et magnanime ,
Leur apprit qu'en effet , tout puissant qu'est le crime ,
Qui renonce à la vie est plus puissant que lui.

Longtems , sous les dehors d'une allégresse aimable ,
Dans ses détours profonds ton ame impénétrable

Avait tenu cachés les destins des pervers.
Ainsi dans le secret amassant la tempête
Rit un beau ciel d'azur , qui cependant s'apprête
A foudroyer les monts , à soulever les mers.

Belle , jeune , brillante , aux bourreaux amenée ,
Tu semblais t'avancer sur le char d'hyménée ;
Ton front resta paisible , et ton regard serein.
Calme sur l'échafaud , tu méprisas la rage
D'un peuple abject , servile et fécond en outrage ,
Et qui se croit encore et libre et souverain.

La vertu seule est libre. Honneur de notre histoire ,
Notre immortel opprobre y vit avec ta gloire ;
Seule tu fus un homme et vengeas les humains !
Et nous eunuques vils , troupeau lâche et sans ame ,
Nous savons répéter quelques plaintes de femme ;
Mais le fer peserait à nos débiles mains.

Un scélérat de moins rampe dans cette fange.
La Vertu t'applaudit ; de sa mâle louange
Entends , belle héroïne , entends l'auguste voix .
O Vertu ! le poignard seul espoir de la terre ,
Est ton arme sacrée , alors que le tonnerre
Laisse régner le crime et te vend à ses lois.



N^o XXVIII.

EXTRAIT

DE QUELQUES NOTICES SUR L'HISTOIRE,

ET LE RÉCIT DE MES PÉRILS DEPUIS LE 31 MAI,

Par J.-B. Louvet, l'un des Représentans proscrits en 1793 (1).

A l'Intendance, où nous logions tous, s'était présentée, pour parler à Barbaroux, une jeune personne grande, bien faite, de l'air le plus honnête et du maintien le plus décent. Il y avait dans sa figure, à la fois belle et jolie, et dans toute l'habitude de son corps, un mélange de douceur et de fierté qui annonçait bien son ame céleste. Elle vint constamment accompagnée d'un domestique, et attendit toujours Barbaroux dans un salon par où chacun de nous passait à chaque instant.

Depuis que cette fille a fixé sur elle les regards de l'univers, nous nous sommes mutuellement rappelé toutes les circonstances de ses visites, dont il est clair maintenant qu'une grâce sollicitée pour quelques uns de ses parens n'était que le prétexte. Son véritable motif était sans doute de connaître quelques uns des fondateurs de

(1) Ces Mémoires, auquel l'auteur joignit, depuis, quelques notes, sont datés des Grottes de Saint-Émilion, dans la Gironde, aux premiers jours de novembre 1793. L. . D. B.

cette république pour laquelle elle allait se dévouer; et peut-être, elle était bien aise aussi qu'un jour ses traits fussent bien présens à leur mémoire. Ils ne s'effaceront pas de la mienne, ô Charlotte Corday! C'est en vain que tous les dessinateurs *Cordeliers* paraîtront conspirer ensemble pour ne donner qu'une copie défigurée de tes charmes; tu seras sans cesse devant mes yeux fière, douce, décente et belle, comme tu nous apparus toujours; ton maintien aura cette dignité pleine d'assurance, et ton regard, ce feu tempéré par la modestie, ce feu dont il brillait lorsque tu vins nous rendre ta dernière visite, la veille du jour où tu partais pour aller frapper un homme dont ils ne feront pas non plus oublier l'horrible difformité, quelques efforts qu'ils tentent pour le représenter moins hideux.

Je déclare, j'affirme que jamais elle n'a dit à aucun de nous un mot de son dessein, et, si de pareilles actions se conseillaient, et qu'elle nous eût consultés, est-ce donc sur Marat que nous eussions voulu diriger ses coups? ne savions-nous pas bien qu'il était alors tellement dévoré d'une maladie cruelle, qu'il lui restait à peine deux jours d'existence?

Humilions-nous devant les décrets de la Providence, c'est elle qui a voulu que Robespierre et ses complices vécussent assez longtems pour s'entre-détruire, assez longtems pour qu'il fût bien prouvé devant la nation française, à qui cette révélation funeste finira par ouvrir les yeux, que les uns étaient de traîtres royalistes, et l'autre le plus ambitieux des tyrans.

Au reste, dans la tourmente des grands évènements qui se passaient à cette époque, peu de personnes ont assez

remarqué ce qu'il y a de sublime dans la fière concision des réponses de cette fille étonnante aux vils coquins qui l'ont jugée; combien elle est magnifique aussi d'expressions et de pensées cette épître immortelle que, peu d'heures avant sa mort, elle adressa à Barbaroux, et que, par un profond sentiment de délicatesse républicaine qui ne pouvait affecter que cette grande ame, elle eut soin de dater *de la chambre de Brissot* ! Ou rien de ce qui fut beau ne demeurera, ou cette épître doit passer à travers les siècles. O mon cher Barbaroux ! dans ta destinée, pourtant si digne d'être désirée tout entière, je n'ai jamais vraiment envié que le bonheur qui a voulu que ton nom fût attaché à cette lettre. Ah ! du moins, dans son interrogatoire, elle a aussi prononcé le mien ! J'ai donc reçu le prix de tous mes travaux, le dédommagement de tous mes sacrifices, de mes peines, des inquiétudes dévorantes que j'endure dans ton absence, ô Lodoïska !... Oui, quoi qu'il arrive, j'ai reçu du moins ma récompense : Charlotte Corday m'a nommé; je suis sûr de ne pas mourir !... Charlotte Corday, toi qui seras désormais l'idole des républicains dans l'Élysée où tu reposes avec les Vergniaud, les Sidney, les Brutus, entends mes derniers vœux, demande à l'Éternel qu'il protège mon épouse, qu'il la sauve, qu'il me la rende.... Si ma Lodoïska devait tomber sur un échafaud, ah ! du moins que je ne tarde point davantage à l'apprendre, et bientôt j'irai dans les lieux où tu règnes me réunir à ma femme et m'entretenir avec toi !

Je parcours ce dernier paragraphe et ne me dissimule pas que, après l'avoir lu, plusieurs personnes crieront au fanatisme : fanatisme, soit; ce ne sont pas les hommes

froids qui font les grandes choses. Il était fanatique aussi ce jeune homme dont l'histoire redira l'action. Eh ! que je regrette de ne pas me rappeler son nom ! La belle Corday venait d'entrer en prison, un jeune homme accourt, demande à se constituer prisonnier à la place de Charlotte, et à subir le châtiment qu'on lui prépare. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les Cordeliers ne lui accordèrent qu'une partie de sa demande ; ils ne le laissèrent pas longtemps survivre à celle pour laquelle il avait voulu mourir (*).

(*) Un autre (il était député extraordinaire de Mayence, et s'appelait Adam Lux), pénétré d'admiration, fit à la hâte un petit discours sur l'action de Charlotte Corday, et poussa le courage jusqu'à imprimer cette apologie, en proposant d'élever à cette héroïne une statue, avec cette inscription : *Plus grande que Brutus*. Aussitôt on le jeta à l'Abbaye. En y entrant, il s'écria, dans un transport de joie : « Je vais donc mourir pour Charlotte Corday. » On lui coupa la tête quelques jours après.

(Note de Louvet.)



N° XXIX.

EXTRAIT DE L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION,

PAR M. THIERS.

A cette époque, vivait, dans le Calvados, une jeune fille, âgée de vingt-cinq ans, réunissant à une grande beauté un caractère ferme et indépendant ; elle se nommait Charlotte Corday d'Armans. Ses mœurs étaient pures, mais son esprit était actif et inquiet. Elle avait quitté la maison paternelle pour aller vivre avec plus de liberté chez une de ses amies, à Caen. Son père avait autrefois, par quelques écrits, réclamé les privilèges de sa province, à l'époque où la France était réduite encore à réclamer des privilèges de villes et de provinces.

La jeune Corday s'était enflammée pour la cause de la révolution comme beaucoup de femmes de son temps, et de même que madame Roland, elle était enivrée de l'idée d'une république soumise aux lois et féconde en vertus. Les Girondins lui paraissaient vouloir réaliser son rêve ; les montagnards seuls semblaient y apporter des obstacles, et, à la nouvelle du 31 mai, elle résolut de venger ses orateurs chéris.

La guerre du Calvados commençait. Elle crut que la mort du chef des anarchistes, concourant avec l'insurrection des départemens, assurerait la victoire de ces derniers. Elle résolut donc de faire un grand acte de dévouement,

et de consacrer à sa patrie une vie dont un époux, des enfans, une famille ne faisaient ni l'occupation, ni le charme. Elle trompa son père et lui écrivit que, les troubles de la France devenant tous les jours plus effrayans, elle allait chercher le calme et la sécurité en Angleterre. Tout en écrivant cela, elle s'acheminait vers Paris.

Avant son départ, elle voulut voir, à Caen, les députés, objet de son enthousiasme et de son dévouement. Pour parvenir jusqu'à eux, elle imagina un prétexte et demanda à Barbaroux une lettre de recommandation auprès du ministre de l'intérieur.

Arrivée à Paris, Charlotte Gorday songea à choisir sa victime.

Le 15, Charlotte Gorday subit son jugement avec le calme qui ne l'avait pas quittée. Elle répondit par l'attitude la plus modeste et la plus digne aux outrages de la vile populace. Cependant tous ne l'outrageaient pas; beaucoup plaignaient cette fille si jeune, si belle, si désintéressée dans son action, et l'accompagnaient à l'échafaud d'un regard de pitié et d'admiration.

N° XXX.

EXTRAIT DE LA FRANCE

SOUS LE RÉGNE DE LA CONVENTION (1).

C'est lorsque le crime asservissait la France qu'une femme, entraînée par un mouvement héroïque, vint immoler le monstre qui répétait dans tous les instans du jour : « Il faut abattre deux cent mille têtes. » Le 11 juillet, le bruit se répand tout à coup que Marat vient de recevoir la mort. C'est une femme, c'est Charlotte Corday qui a tranché ses jours.

Née dans le département de l'Orne, Charlotte Corday appartenait à une famille distinguée; elle était âgée de vingt-cinq ans; ses traits nobles et élevés annonçaient la fierté de son ame; elle avait conservé dans ses manières une candeur qui la rendait plus belle encore. La révolution s'était offerte à son imagination sous un aspect enchanteur; le nom magique de liberté avait égaré son esprit; sa pensée errait sans cesse au milieu des grands hommes de l'ancienne Rome; ses nuits entières étaient consacrées aux méditations sur les tombeaux et les ou-

(1) 1820, 1 vol. in-8 (par M. le vicomte de Conny, alors sous-préfet à Gannat).

vrages des plus illustres écrivains de l'antiquité. Son ame s'indignait d'entendre les lâches tyrans de la France dégrader le nom de liberté : elle résolut d'immoler le plus abject et le plus féroce d'entre ces hommes : il lui sembla que , frappant Marat , elle renverserait la tyrannie.

Livrée tout entière à cette pensée , Charlotte Corday quitte la maison de son père , et part pour Paris. Elle avait d'abord conçu le dessein de se rendre au champ de la fédération , le 14 juillet , et là , en présence du peuple , de percer le cœur de Marat. Cette résolution ne put point être exécutée : la fête qui devait être célébrée le 14 juillet fut réunie à celle du 10 août , époque plus chère aux conventionnels , puisque ce jour avait éclairé les funérailles de la monarchie.

Charlotte Corday résolut alors de se rendre dans la salle de la Convention , de s'asseoir quelques instans sur ces bancs où siégeait Marat et de le frapper au milieu de ses complices ; mais les sentinelles qui veillaient aux portes de cet antre repoussèrent Charlotte Corday à l'instant où elle se présentait. Elle s'informe alors de la demeure de Marat ; on l'y conduit. Cependant elle ne peut pénétrer jusqu'au repaire du tigre. Le crime , toujours défiant , a conçu des soupçons. Charlotte Corday est repoussée et se détermine alors à tromper Marat , en lui écrivant le billet suivant : « Citoyen , j'arrive de Caen. » Votre amour pour la patrie me fait présumer que vous » connaîtrez avec plaisir les malheureux événements qui » ont lieu dans cette partie de la république. Je me pré- » senterai chez vous vers une heure ; ayez la bonté de » me recevoir et de m'accorder un moment d'entretien.

« Je vous mettrai à même de rendre un grand service à
« la France. »

Le lendemain, Charlotte Corday se présente de nouveau chez Marat. Une femme, que ce monstre appelle son amie, vient encore lui disputer l'entrée. Marat l'a entendue; il ordonne qu'on l'introduise. Il était dans son bain. Sa figure hideuse était couverte d'une lèpre qui enveloppait tout son corps d'horribles plaies. Depuis longtemps, il tombait en dissolution, et les vers avaient déjà rongé la moitié de leur proie.

Marat demande à Charlotte Corday les noms des conspirateurs réfugiés à Caen. « Bientôt, » dit-il, « ils recevront leur châtiment. » — « Reçois le tien, » s'écrie Charlotte Corday; et, d'une main assurée, elle plonge un poignard dans le cœur de Marat. — « Je me meurs, » s'écrie le monstre. Des femmes accourent, insultent l'héroïne. Elle reste immobile, et fixe sur ces femmes des regards de pitié.

L'action de Charlotte Corday porte l'effroi dans l'ame de Robespierre et de ses complices; déjà ils voient dans l'ombre des glaives vengeurs s'agiter sur leurs têtes et sont en proie aux horreurs du supplice.

Charlotte Corday est chargée de fers. Des cannibales demandent sa tête à grands cris. Elle n'est point émue. Un mélange de fierté et de candeur imprime à ses traits l'énergie de son ame. On l'interroge : c'est là que son héroïsme se montre dans toute sa puissance.

Le tribunal de sang condamna Charlotte Corday à la mort. Elle entendit avec intérêt les expressions de Chau-

veau La Garde : c'était le défenseur que, par dérision, les juges bourreaux avaient choisi pour plaider la cause de cette héroïne.....

En entendant prononcer sa condamnation, un mouvement de joie se peignit dans ses traits. Elle écouta la lecture de son arrêt comme si elle recevait sa récompense. Charlotte Corday regarda avec dignité Chauveau La Garde, et lui adressant sa parole : « Vous qui m'avez » si bien défendue, » dit-elle, « je vois que mes biens sont » confisqués, et je ne puis reconnaître ce que vous avez » fait pour moi; mais je dois quelque chose dans ma prison, et, pleine d'estime pour vous, je vous charge » d'acquitter ma dette. »

Charlotte Corday fut conduite à sept heures sur la place de la Révolution. Des furies et les assassins de septembre couvraient toutes les rues sur son passage. Altérés du sang qui leur était promis, ils fesaient retentir l'air de mille cris féroces. Charlotte Corday conserva un impertubable sang-froid; la sérénité de ses traits annonçait le calme de son âme. Plusieurs spectateurs saluèrent l'héroïne avec respect; d'autres lui donnèrent presque à haute voix des applaudissemens.

Elle monta, sans pâlir, les marches de l'échafaud, et reçut la mort avec le même courage qu'elle l'avait donnée. Sa tête fut montrée à cette multitude qui, avide de se repaître du sang des victimes, se pressait aux pieds des échafauds. Des outrages attendaient Charlotte Corday : les bourreaux lui donnèrent plusieurs soufflets. Cependant les êtres cruels qui entouraient l'instrument du supplice éprouvèrent eux-mêmes un sentiment d'indignation; ils firent cette fois châtier cette abjecte férocité

qui souvent fut répétée sur la place funèbre où le sang de Louis XVI avait coulé (1).

(1) Les autres historiens de cette époque ont aussi cité, avec de justes éloges, le noble attentat et le courage de mademoiselle de Corday. M. de Lacretelle jeune, dans son *Précis de l'Histoire de la Convention nationale*, peint l'héroïne comme entraînée par un zèle ardent pour la liberté. M. de Toulangeon, dans son *Histoire de la Révolution*, dit en propres termes : « Ce ne fut ni » un émissaire gagné, ni une fanatique armée par la vengeance; elle » conçut à froid le projet de finir les malheurs de sa patrie, et se » dévoua. »

L. D. B.



N° XXXI.

CHARLOTTE CORDAY,

PAR ADAM LUX,

DÉPUTÉ EXTRAORDINAIRE DE MAYENCE.

L'assassinat n'est permis que quand il s'agit d'un homme dangereux pour la liberté, et quand cet homme, s'élevant au dessus des lois, leur ravit la possibilité de le punir pour ses forfaits. L'assassinat est donc permis, par exemple, pour un général traître à la patrie, qui se trouve au milieu de son armée égarée par lui; d'un magistrat usurpateur, dans telles circonstances, où, avec sa tête tombée, l'usurpation doit finir. L'assassinat n'est pas permis quand ces circonstances ne s'y trouvent pas; il n'est pas permis quand l'usurpation, se fondant sur l'anarchie par un pareil acte, ne peut que recevoir des forces nouvelles; car l'anarchie est l'hydre de la fable, une tête coupée en produit trois autres. Voilà pourquoi je désapprouve l'assassinat de Marat. D'ailleurs, même

dans des monstres , le caractère d'un Représentant du Peuple , étant d'une nature particulière , exige aussi des considérations particulières. Voici des motifs qui , joints à ceux que je n'allègue pas ici , me font un devoir de déclarer que j'abhorre tout assassinat , et que je ne prêterai jamais mes mains pour l'exécuter. A cette déclaration solennelle , je resterai toujours fidèle avec la même fermeté avec laquelle je rendrai justice à la vertu sublime , une vertu aussi exaltée qu'elle s'élève au dessus des considérations que je viens de présenter. Commençons par détruire les préjugés du vulgaire , jugeant la valeur des actions selon les événemens , et non selon les intentions des agens. Supposons , par exemple , que les mœurs de Rome fussent déjà aussi dépravées pour donner plus de complices à Manlius , le séducteur du peuple indigent , et soyons sûrs , alors , que son assassin Servilius Ahala , au lieu de la couronne civique , n'aurait trouvé que l'échafaud. N'oublions pas que sous Tiberius deux historiens devaient mourir pour avoir fait l'éloge de Brutus et Cassius , et que presque un siècle devait s'écouler avant qu'on osât faire publiquement et impunément l'éloge de ces tyrannicides. Mettons donc à part les considérations que les craintifs ont toujours pour la domination actuelle : devançons la période de sa durée , probablement très courte , et anticipons les sentimens qu'aura sur l'action de Charlotte Corday la postérité toujours équitable.

Une fille délicate , bien née , bien faite , bien élevée , animée d'un amour ardent de la patrie en danger , se croit obligée de s'immoler pour la sauver , en ôtant la vie à un homme qu'elle pense être la source des malheurs publics. Elle prend cette résolution le 2 juin ; s'y affer-

mit le 7 juillet ; quitte son foyer paisible : elle ne se confie à personne ; malgré la chaleur excessive , elle fait un grand voyage à ce dessein : elle arrive, sans appui, sans conseil, sans consolateur. Elle conçut , elle exécuta un projet qui, selon ses espérances, devait sauver la vie à des milliers d'hommes. Elle prévoyait son sort : elle ne pense pas à la suite, elle garde toujours sa fermeté, sa présence d'esprit , sa douceur , depuis le commencement de son emprisonnement, pendant quatre jours, jusqu'à son dernier soupir. Avant sa mort, elle écrit cette fameuse lettre à Barbaroux , lettre dont je suis trop pénétré pour oser en faire l'éloge ; lettre dont il n'existera jamais de semblable ; lettre qui fera , qui étonnera des héros dans la postérité. Charlotte Corday, ame sublime, fille incomparable ! je ne parlerai point de l'impression que tu feras sur le cœur des autres ; je me bornerai à énoncer les sentimens que tu as fait naître dans mon ame. Le mercredi 17 juillet, jour de son exécution, vers le soir, je fus surpris de ce jugement précipité dont je n'ignorais cependant aucun détail : j'en savais à peu près assez pour conclure que cette personne devait montrer un courage extraordinaire. C'était la seule idée de ce courage qui m'occupait dans la rue Saint-Honoré, en la voyant approcher sur la charrette ; mais quel fut mon étonnement, lorsque, outre une intrépidité que j'attendais, je vis cette douceur inaltérable au milieu des hurlemens barbares !... Ce regard si doux et si pénétrant ! ces étincelles vives et humides, qui éclataient dans ces beaux yeux, et dans lesquels parlait une ame aussi tendre qu'intrépide ; yeux charmans qui auraient dû émouvoir les rochers ! souvenir unique et immortel ! regards d'un ange qui pénétrèrent intimement

mon cœur, qui le remplirent d'émotions violentes, qui me furent inconnues jusqu'alors; émotions dont la douceur égale l'amertume, et dont le sentiment ne s'effacera qu'avec mon dernier soupir! Pendant deux heures, depuis son départ jusqu'à l'arrivée à l'échafaud, elle garda la même fermeté, la même douceur inexprimable : sur sa charrette, n'ayant ni appui ni consolateur, elle était exposée aux huées continuelles d'une foule indigne du nom d'hommes. Ses regards, toujours les mêmes, semblaient quelquefois parcourir cette multitude, pour chercher s'il n'y avait point un humain... Elle monta sur l'échafaud... Elle expira..., et sa grande ame s'éleva au sein des Caton, des Brutus et de peu d'autres, dont elle égale ou surpasse les mérites. Elle s'éleva et laissa à tout homme humain des souvenirs, et à moi des douleurs et des regrets intarissables. Charlotte, ame céleste, n'étais-tu qu'une mortelle? L'histoire a-t-elle ton semblable? Triomphe, France, triomphe, Caen! car tu as produit une héroïne dont à Rome ou à Sparte on cherche en vain un semblable exemple. Elle quitta la terre qui n'était plus digne d'elle; elle passa comme un éclair; mais, Français, elle nous laissa le souvenir de ses vertus : ce souvenir si aimé et si doux ne sera jamais perdu pour mon cœur, il augmente et soutient mon amour pour cette patrie, pour laquelle elle voulut mourir, pour m'encourager à aimer cette patrie, dont j'ai l'honneur d'être un fils adoptif, je n'aurai plus besoin désormais de me ressouvenir des Spartiates et des Romains; car il me suffira de penser continuellement à Charlotte Corday, dont l'héroïsme et les vertus sont au dessus d'une plume aussi grossière que la mienne,

mais dont j'honorerai la mémoire par mes mœurs. La seule idée de cet ange allant à la mort me fera mépriser la puissance de ses bourreaux (1) : son souvenir suffira pour élever mon ame au dessus de l'intérêt personnel, pour m'engager à l'obéissance aux lois dont nous attendons le règne ; ton souvenir m'engage et m'excite à toutes les vertus républicaines, et par conséquent à la haine implacable des ennemis de la liberté, des fripons, des anarchistes et des bourreaux... ; usurpateurs du 31 mai, vous qui, pour échapper aux supplices mérités par vos forfaits, avez trompé les Parisiens et les Français ! je cherchais ici le règne de la douce liberté ; mais je trouvai l'oppression du mérite et de la vertu, le triomphe de l'ignorance et du crime. Je suis las de vivre au milieu de tant d'horreurs que vous commettez, et de tant de malheurs que vous préparez à la patrie ! il ne me reste plus que deux espérances : ou, par vos soins, en victime de la liberté, de souffrir, de mourir sur cet échafaud ho-

(1) S'ils veulent aussi me faire l'honneur de leur guillotine, qui désormais à mes yeux n'est qu'un autel sur lequel on immole les victimes, et qui, par le sang pur versé le 17 *juillet*, a perdu toute ignominie ; s'ils le veulent, dis-je, je les prie, ces bourreaux, de faire donner à ma tête abattue autant de soufflets qu'ils en firent donner à celle de Charlotte ; je les prie de faire pareillement applaudir à ce spectacle de tigres par leur populace cannibale. Ah ! Parisiens ! est-ce vous qui restez paisibles, pendant qu'on commet dans vos murs autant d'horreur qu'autrefois on voyait de galanterie ?... Tu me pardonneras, sublime Charlotte, s'il m'est impossible de montrer dans mes derniers moments le même courage et la même douceur qui te distinguaient : je me réjouis de ta supériorité ; car n'est-il pas juste que l'objet adoré soit toujours plus élevé et toujours au dessus de l'adorateur ?

norable, ou de concourir à faire disparaître vos mensonges, qui sont la véritable source du fédéralisme et de la guerre civile, afin que votre tyrannie finisse avec l'erreur, qu'au même lieu de sa mort, l'immortelle Charlotte Corday ait une statue avec cette inscription :

Plus grande que Brutus !

Paris, le 19 juillet 1793, l'an deuxième de la République une et indivisible.

ADAM LUX,
Citoyen français.



N° XXXII.

SUR MADEMOISELLE CORDAY,

PAR M. HARMAND DE LA MEUSE.

(Extrait des anecdotes de la révolution.)

La postérité parlera , comme les contemporains , de l'intention et du courage de cette héroïne de la révolution. Elle louera les motifs et blâmera l'action ; car le droit naturel et le droit positif défendent de tuer.

Lorsqu'elle eut porté le coup mortel à Marat, elle fut conduite au Comité de Sûreté générale. A cette époque, je n'en faisais pas partie ; je n'étais pas digne de dénouer les cordons des souliers de ceux qui la composaient ; mais j'y allais par curiosité, comme plusieurs autres députés : je voulais voir de près cette nouvelle Judith.

Son interrogatoire était fini , mais non encore relu ni signé : Chabot, le cynique Chabot ! était près d'elle ; il l'examinait avec une impudence extrême, et lui faisait, en même temps, quelques questions accessoires dont on ne tenait registres ; il voulait seulement la faire parler.

Il aperçut un papier plié dans le sein de mademoiselle Corday, il fit un geste pour l'en arracher : il paraît que mademoiselle Corday avait oublié qu'elle portait ce papier sur elle, parce que le mouvement qu'elle fit pour

se garantir du geste de Chabot , et le regard qu'elle lui lança , avaient une expression qui annonçaient la pudeur alarmée et la crainte d'un outrage ; elle se retira vivement et jeta avec tant de fureur ses épaules en arrière , comme pour comprimer son sein par son habillement , que les épingles et les cordons échappèrent ou se rompirent entièrement ; de sorte qu'elle en fut tout à fait découverte , et que , malgré la promptitude avec laquelle elle se courba la poitrine et la tête sur ses genoux , en s'accroupissant , elle n'en fut pas moins vue.

Quelle situation ! il suffit de l'exposer , sans doute , pour que tous les cœurs honnêtes s'y intéressent ; et je dois à la justice de déclarer que , quelque peu délicats que fussent plusieurs de ceux qui étaient présents , aucun d'eux cependant n'en abusa , il ne fut tenu aucun propos , il n'y eut aucuns affectés ni aucuns regards gestes que la décence pût condamner.

Mademoiselle Corday avait les mains attachées ; elle demanda qu'on les lui déliât pour qu'elle pût se rhabiller ; il n'y avait point là de femme , son embarras était extrême ; celui qui remplit ce devoir était si près d'elle ! Cela fait , elle se retourna en face du mur , et elle ne fut pas longue à réparer ce désordre pénible. Pendant ce temps , le papier qui y avait donné lieu était tombé et fut ramassé par celui qui avait voulu l'arracher ; c'était le bulletin du Calvados ou de l'assemblée que les députés proscrits et fugitifs , après les déplorables journées des 31 mai et 2 juin 1793 , tenaient à Caen.

On profita du moment qu'elle avait les mains libres pour lui proposer de signer son interrogatoire ; je n'ose assurer qu'elle le signa ; je le crois , cependant , parce

qu'on le lui relut d'un bout à l'autre , et que les observations qu'elle fit semblent l'annoncer ; mais j'étais si préoccupé de sa vue et de ce qu'elle disait que beaucoup de choses m'ont échappé.

Quoi qu'il en soit, elle nous donna un des exemples les plus frappans d'une mémoire extraordinaire et de présence d'esprit.

Après qu'on lui eut lu tout le contenu de son interrogatoire, on lui proposa de lui relire article par article ; elle répondit que cela était inutile ; et, de suite, elle observa qu'au cinquième interrogat, que je cite pour exemple, on lui avait fait telle question, qu'elle y avait répondu de telle manière , mais qu'on avait changé une ou plusieurs expressions dont elle s'était servie, et qu'elle demandait qu'on les rétablît, parce que le sens de sa réponse y était attaché.

Elle observa qu'au douzième interrogat on avait aussi altéré le sens de sa réponse en substituant un à celui dont elle s'était servie.

Enfin elle fit six ou sept observations de ce genre, en parcourant de mémoire tout son interrogatoire sans la moindre déviation, tant les demandes que les réponses , et il y en avait beaucoup.

Certes, un tel effet de mémoire est peu commun , et surtout dans une circonstance comme celle dans laquelle se trouvait mademoiselle Corday, et qui devait la préoccuper violemment. Sa présence d'esprit ne fut pas moins imperturbable et admirable. On lui fournit l'occasion d'en donner une seconde preuve dans le moment même.

Les liens avec lesquels on avait attaché les mains avaient été tellement serrés que ses poignets en por-

taient les empreintes ; quand les formalités de l'interrogatoire furent terminées , on se mit en mesure pour les lui rattacher : ce fut alors qu'elle montra ses poignets à ses bourreaux , et elle leur dit en mots que j'ai retenus et que je rends littéralement : « S'il vous était indifférent, » Messieurs, de me faire souffrir avant de mourir, je » vous prierais de permettre que je rabatte mes manches, » ou que je mette des gants sous les liens que vous me » préparez. »

Elle fit l'un et l'autre.

Je suffoquais , et je m'en allai pour ne pas me trahir. Les personnes sensibles qui liront cette anecdote seront plus heureuses que je ne le fus alors ; elles pourront pleurer sans craindre que leurs larmes soient jugées criminelles.

Mademoiselle Corday était d'une taille moyenne, plutôt fortement que faiblement constituée ; le visage ovale, les traits beaux, grands, mais un peu forts, l'œil bleu et pénétrant , et tenant un peu de la sévérité de ses traits, le nez bien fait , la bouche belle et bien garnie, les cheveux châtain, les mains et les bras dignes de servir de modèle, ses mouvements et son maintien respiraient la décence et les grâces, et ce que son malheur a voulu que je visse, digne des ciseaux de Xeuxis ou de Praxitèle.

Le reste est du domaine de l'histoire, ainsi que les causes qui l'ont fait agir ; on varie et on variera, je crois, toujours à cet égard. Les médecins ont cru trouver, dans le physique de mademoiselle Corday, une cause particulière de l'exaltation qui lui a été nécessaire , et qui l'a portée à commettre un meurtre. Cette cause physique s'appelle sagesse morale.

N° XXXIII.

MADEMOISELLE DE CORDAY.

Désignée sous les noms de **Marianne-Charlotte Corday d'Armans**(1), née, en 1768, à Saint-Saturnin-les-Vignaux, près de Séez, morte sur l'échafaud, le 16 juillet 1793, à l'âge de vingt-cinq ans.

« Qui de nous dira par quelle éducation première, par quelles études, par quelles méditations Charlotte Corday, issue de la classe nobiliaire, belle, modeste et chaste, était devenue, à vingt-cinq ans, une républicaine résignée à un grand coup qui ne pouvait que la conduire à la mort?..... Elle eut cela de commun avec la vierge de Donremy que jusqu'à l'heure de sa mission elle avait vécu ignorée : il le fallait bien, puisqu'elle avait toutes les qualités de son sexe ; et même après sa condamnation, les plus fougueux panégyristes de Marat ne trouvèrent aucune médisance, aucune calomnie sur les mœurs de Charlotte Corday..... Restif de la Bretonne lui a donné place dans une rapsodie intitulée *l'Année des dames nationales* : il déplore son égarement et vante

(1) Cet article, comme les précédens, contient plusieurs erreurs que nous avons eu occasion de relever dans notre Essai et dans les notes qui l'accompagnent.

L. D. B.

sa vertu, sa pudique innocence..... Les passions d'une faible femme pouvaient-elles trouver place dans son cœur tout entier à la patrie? Charlotte Corday ne fut ni fragile, ni coquette, ni dévote; elle était républicaine, et dans ce sentiment étaient toute sa vie, tout son avenir. Versée dans la lecture des anciens, elle se représentait ces fières et vertueuses Spartiates ou Romaines qu'ont dessinées Plutarque et Tite-Live. Elle voyait dans Marat pis encore qu'un Hippias, qu'un Tarquin ou qu'un Appius Claudius. Heureuse si elle eût pu le frapper au milieu d'une fête ou d'un combat, ou l'atteindre sur sa chaise curule!.. La compagne du monstre accourt avec une autre femme et des employés du journal de Marat qui se précipitent sur elle et la terrassent. La garde nationale arrive; un procès-verbal est dressé par les conventionnels Drouet et Chabot. Leur rapport en fait foi : ils furent étonnés de l'élévation et de la modestie des réponses de la jeune fille. A trois heures du matin, un fiacre la conduisit à l'Abbaye. Les commissaires et les gendarmes qui l'escortaient eurent à la protéger contre les fureurs d'une populace forcenée. Dans ce moment terrible, elle s'évanouit. Revenue à elle-même, elle dit : « Quoi! j'existe encore! j'aurais cru que le peuple m'aurait mise en pièces. » Transférée à la Conciergerie, où elle fut traitée avec humanité, elle comparut devant le tribunal dès le 17 juillet..... Elle fut exécutée le soir même..... Pendant le trajet de la Conciergerie au lieu de l'exécution, une sérénité, vraiment céleste, brillait sur le charmant visage de la victime; seulement elle rougit à l'aspect de l'échafaud; le calme de ses traits ne se démentit qu'au moment où l'exécuteur (cet infame avait nom Le Gros)

lui arracha le fichu qui couvrait son sein (1). La pudeur outragée se trahit, chez la jeune fille, par un mouvement de colère bientôt réprimé. Quand la tête de Charlotte Corday fut tombée sous le fatal couteau, l'exécuteur, la montrant au peuple, osa lui appliquer deux soufflets. Les joues se couvrirent d'une rougeur qui frappa tous les regards. Cette profanation indigna cette même foule qui avait suivi la charrette en poussant d'atroces imprécations.... Le bon Gustave Drouineau, dans le livre des *Cent et un*, lui a consacré un article empreint de toute la sensibilité de son ame expansive..... La scène française lui a rendu un tardif hommage, en 1831, dans un drame en cinq actes et en prose dont elle est l'héroïne. L'auteur, feu Régnier Destourbes, n'a fait preuve que de louables intentions en un sujet d'ailleurs bien difficile à traiter. »

(1) C'est à madame Elisabeth qu'il faut rapporter ce trait fort connu. Cette angélique princesse dit au bourreau : « Au nom de votre mère, monsieur, couvrez-moi ! »

L. D. B.

N° XXXIV.

JOURNAL DE LA MONTAGNE.

Séance du 13 juillet 1793 (1).

Un membre annonce que Marat vient d'être assassiné par une femme pendant qu'il était dans son bain. A cette nouvelle, s'élèvent de toutes parts les cris de la plus vive indignation. Réal observe que Destournels, dont le patriotisme n'est pas suspect, vient de lui dire, il n'y a qu'un instant, que, pendant qu'il dînait, on lui a annoncé que Marat était mort dans son lit. Il engage donc le conseil à envoyer à l'instant des commissaires pour s'assurer de la vérité des faits.

Henriot. Marat est mort, et on tient son assassin : une femme d'environ vingt-deux ou vingt-trois ans a commis le crime, elle n'en paraît ni émue ni épouvantée.

Citoyen, soyez fermes plus que jamais, entourez vos magistrats, et méfiez-vous, surtout, des chapeaux verts. Jusque parmi nos frères les canoniers il se trouve des prêtres réfractaires et des ci-devant nobles ; mais cela ne doit pas vous effrayer, la liberté triomphera. Jurons tous de venger la mort de ce grand homme ; aimons tous nos magistrats, et bientôt l'aristocratie sera anéantie.

Hébert. Je regarde cet événement comme un des plus

(1) Cet article est aussi rapporté dans la *Gazette française*, N° 56, du dimanche 14 juillet 1793.

désastreux qui soient arrivés depuis l'établissement de la république. Lorsque Capet fut exécuté , un député patriote fut assassiné. Aujourd'hui que la constitution est proposée à l'acceptation des départemens, Marat meurt victime de l'aristocratie : sans doute le jour de la mort d'un patriote devrait être le dernier de tous les aristocrates ; mais, citoyens, ne servez pas les intentions perfides de nos ennemis. Tenez une contenance ferme, mais prudente. Point de mouvemens irréguliers , et la république sera sauvée encore une fois.

Pleurons sur la tombe de Marat ; que tous les bons patriotes se tiennent sur leurs gardes , car il n'en est pas un qui ne soit exposé. Si je pouvais me compter pour quelque chose , je vous dirais que je reçois presque tous les jours des lettres où l'on me fait les plus grandes menaces.

Je demande que les honneurs de l'apothéose soient demandés pour Marat à la Convention nationale.

Un membre demande que le buste de Marat soit placé dans le sein du conseil général, et qu'un artiste soit désigné pour exécuter cette mesure.

Le réquisitoire d'Hébert et la proposition subséquente sont adoptés à l'unanimité.

Un membre de l'administration de police annonce au conseil que les commissaires de police interrogent actuellement la femme qui a assassiné Marat.

Le conseil autorise Bonvallet, sculpteur, l'un de ses membres, à se transporter à l'instant chez Marat pour mouler sa figure.

Hébert requiert que les scellés soient apposés sur les papiers de Marat, afin qu'ils ne soient pas enlevés par les

aristocrates. Le conseil nomme des commissaires à cet effet. Lorsqu'on allait lever la séance, la section des sans-culottes est venue témoigner au conseil le regret qu'elle ressentait du crime commis sur la personne de Marat.

On lit dans la *Gazette française*, N° 561, dimanche 14 juillet 1793 :

« Aujourd'hui, à huit heures du soir, Marat a été assassiné par une femme qui, depuis plusieurs jours, allait chez lui pour en obtenir, dit-on, la grâce des citoyens d'Orléans. Il était alors au bain, et l'assassin lui a plongé un poignard dans le sein. Il en est expiré sur-le-champ (1). La femme n'a pas cherché à prendre la fuite; elle est restée paisiblement dans sa voiture en attendant qu'on la capturât. Je m'en f..., s'est-elle écrié; le coup est fait; le monstre est mort.. Cet événement a fait ici une vive sensation, et l'on craint qu'il n'ait des suites désastreuses.

P.-S. Charlotte de Corday est traitée de g.... du Calvados en différens endroits dans ce journal.

(1) On lit dans les *Esquisses de Dulaure* le billet suivant, écrit à Gusman, par Marat, dans sa baignoire, après le coup mortel :

« Les barbares, mon ami, ne m'ont pas voulu laisser

la douceur de mourir dans vos bras ; j'emporte avec moi la consolante idée que je resterai éternellement gravé dans votre cœur. Ce petit présent , tout lugubre qu'il est , vous fera souvenir du meilleur de vos amis ; portez-le en mémoire de moi , *et vous* (1) jusques à mon dernier soupir. »

« *Signé* MARAT. »

(1) Ici un mot est oublié ; peut-être a-t-il voulu écrire : *tout à vous*.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Avant-Propos.	
Charlotte de Corday, étude historique.	1
Acte de Naissance de mademoiselle de Corday.	59
Généalogie de Charlotte de Corday.	61
Noël patriotique.	63
Marat.	69
Aux hommes du Nord.	71
Hymne des Bretons.	75
Insurrection départementale.	77
Lettre de Barbaroux à Duperret.	81
Lettre de Charlotte Corday à Marat.	83
<i>Idem.</i>	85
Arrestation et premier interrogatoire de Charlotte de Corday.	87
Commune de Paris.	97
Passe-port de mademoiselle de Corday.	99
Affaire de Charlotte de Corday devant le Tribunal révolutionnaire.	101
Plaidoyer de Chauveau de La Garde.	117
Lettre de Charlotte de Corday à Barbaroux.	119
Lettre de M. d'Armont, du 13 juillet au soir.	125
Proclamation du Comité de Salut Public.	127
Lettre de Charlotte de Corday à Doulcet de Pon- técoulant.	129
Lettre de Doulcet.	131
<i>Idem.</i>	133

	Pages.
Montané à Doulcet de Pontécoulant.	135
L'Accusateur Public au même.	137
Roussillon aux rédacteurs de la Chronique de Paris.	139
Note sur le procès et la condamnation de Charlotte, par Chauveau de La Garde.	141
Sur le Supplice de mademoiselle de Corday, par Millin. (Extrait du Magasin encyclopédique.).	147
Vers pour mettre au bas d'un buste de Charlotte de Corday, par Courigues.	151
Charlotte Corday, par André Chenier. (Ode.)	153
<i>Idem</i> , par J.-B. Louvet.	157
<i>Idem</i> , par M. Thiers.	161
<i>Idem</i> , par le vicomte de Conny.	163
<i>Idem</i> , par Adam Lux.	169
<i>Idem</i> , par Armand (de la Meuse).	175
<i>Idem</i> , par D***.	179
Séance du Journal de la Montagne.	183

LIBRAIRIE

HISTORIQUE ET SPÉCIALE, relative à la révolution de 1789.

PLACE DE L'ORATOIRE DU LOUVRE, 4.

S'adresser *franco* à M. FRANCE. On se charge des recherches et des commissions.

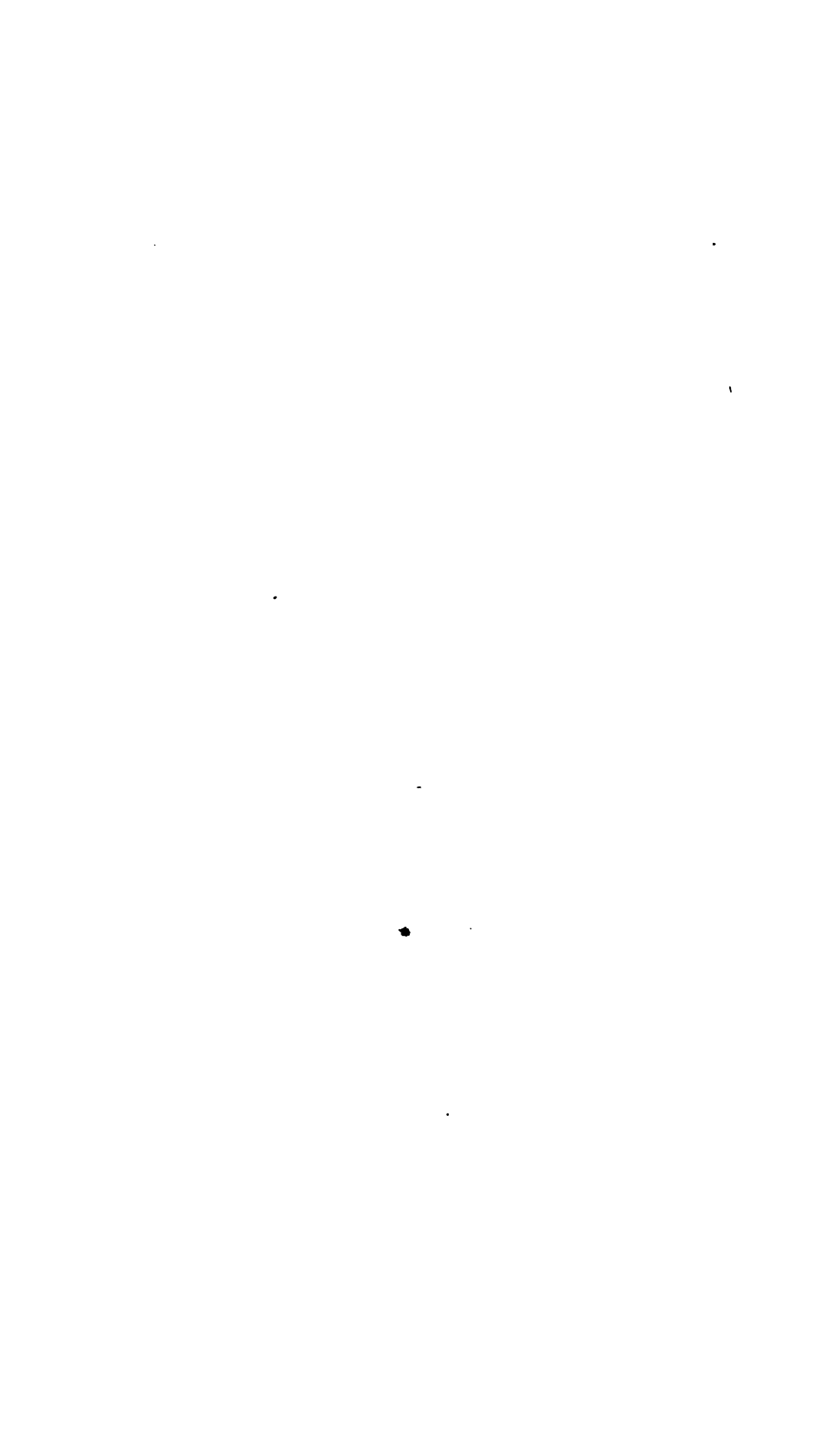
Spécialité pour les publications, la réunion de tous genres et écrits particuliers sur les cinquante dernières années de notre histoire, époque si controversée, et sur laquelle on a tant écrit. On y remarque, parmi les livres : *Le Tableau de la Révolution*, 3 vol. in-fol., bel exempl., pap. vél., 160 fr. — *Le Journal de Marat*, plusieurs brochures. — *L'Ambigu*, variétés atroces et amusantes, journal publié à *Londres* (très rare ici), du 31 janvier 1804 au 20 mars 1812. 26 vol. in-8 et in-fol., 180. — *Lettres b**** patriotiques du Père Duchesne; 400 lettres, 60 fr. — *Les Crimes de la Révolution*, par Prudhomme, 6 vol., 36 fr. — *Le Journal général de la Cour et de la Ville*, par Brune et le petit Gauthier, complet de 1789 au 10 août 1792. 15 vol., et 2 vol. de complément, très rare, 130 fr. — *Le Courrier de l'Égypte*. 116 n^{os} in-4, très rare. — Un beau *Moniteur* complet. — Une collection complète formée par M. Sieyes, des journaux des débats et décrets de l'Assemblée et Convention nationale, formant 432 vol., in-8, rel., 500 fr. — *L'Histoire de la Révolution*, Thiers, 10 vol. in-8, rel., 75 fr. — *L'Histoire de Napoléon*, Norvins, 6 vol. in-8 (ex. pap. de couleur), jolie d.-rel. à l'aigle, 40 fr. — Parmi les autographes ou manuscrits, une correspondance *inédite* du P. Lenfant, formant 80 lettres fort curieuses pour l'Histoire de l'époque; des lettres de Tallien, Fouquier-Tainville, et d'un grand nombre de membres de la Convention, de 50 cent. à 50 fr. — De piquantes cari-

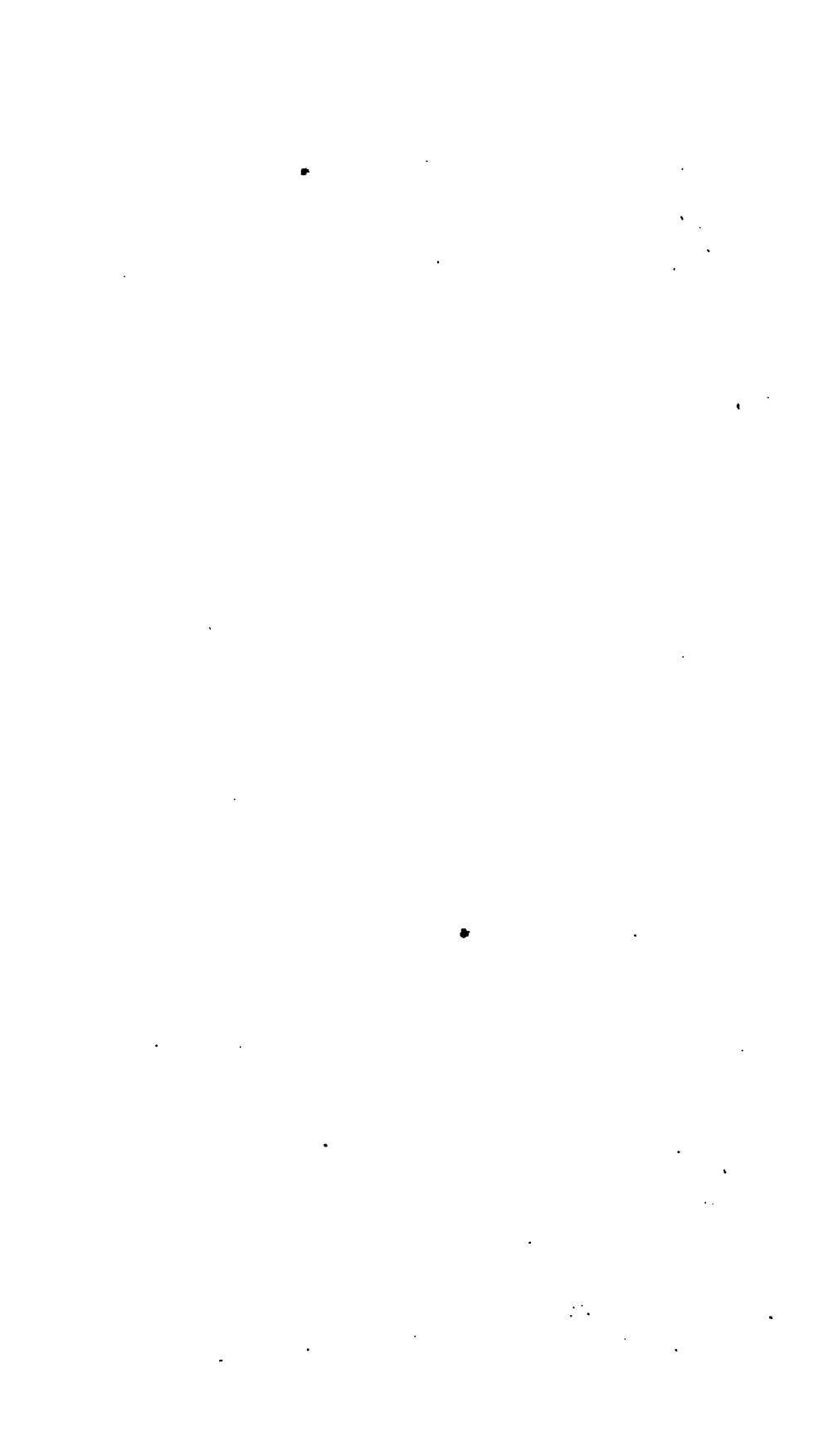
catures ; et enfin, un recueil de 470 cartons, contenant une quantité de pièces rares, curieuses, intéressantes ou facétieuses, relatives à des événements et à des personnages en particulier. Toutes ces pièces brochées se vendent séparément.

PUBLICATION NOUVELLE.

Charlotte de Corday, étude historique, offrant enfin des détails authentiques sur la personne et l'attentat de cette héroïne, avec des Notes et Pièces justificatives, orné de son portrait et d'un facsimilé de son écriture, par M. Louis Du Bois, de plusieurs sociétés savantes, in-8, br. Prix. 4—50

Cet ouvrage, d'un grand intérêt, devient indispensable aux bibliothèques historiques.





LIBRAIRIE

**HISTORIQUE ET SPÉCIALE,
relative à la révolution de 1789.**

PLACE DE L'ORATOIRE DU LOUVRE, 4.

S'adresser *franco* à M. FRANCE. On se charge des recherches et des commissions.

Spécialité pour les publications, la réunion de tous genres et écrits particuliers sur les cinquante dernières années de notre histoire, époque si controversée, et sur laquelle on a tant écrit. — On y remarque, parmi les livres : *Le Tableau de la Révolution*, 3 vol. in-fol., bel exempl., pap. vél., 160 fr. — *Le Journal de Marat*, plusieurs brochures. — *L'Ambigu*, variétés atroces et amusantes, journal publié à Londres (très rare ici), du 31 janvier 1804 au 20 mars 1812. 26 vol. in-8 et in-fol., 180. — *Lettres b**** patriotiques du Père Duchesne; 400 lettres, 60 fr. — *Les Crimes de la Révolution*, par Prudhomme, 6 vol., 36 fr. — *Le Journal général de la Cour et de la Ville*, par Brune et le petit Gauthier, complet de 1789 au 10 août 1792. 15 vol., et 2 vol. de complément, très rare, 130 fr. — *Le Courrier de l'Égypte*. 116 n^{os} in-4, très rare. — Un beau *Moniteur* complet. — Une collection complète formée par M. Sieyès, des journaux des débats et décrets de l'Assemblée et Convention nationale, formant 432 vol., in-8, rel., 500 fr. — *L'Histoire de la Révolution*, Thiers, 10 vol. in-8, rel., 75 fr. — *L'Histoire de Napoléon*, Norvins, 6 vol. in-8 (ex. pap. de couleur), jolie d.-rel., à l'aigle, 40 fr. — Parmi les autographes ou manuscrits, une correspondance *inédite* du P. Lenfant, formant 80 lettres fort curieuses pour l'Histoire de l'époque; des lettres de Tallien, Fouquier-Tainville, et d'un grand nombre de membres de la Convention, de 50 cent. à 50 fr. — De piquantes caricatures; et enfin, un recueil de 470 cartons, contenant une quantité de pièces rares, curieuses, intéressantes ou facétieuses, relatives à des événements et à des personnages en particulier. Toutes ces pièces brochées se vendent séparément.

PUBLICATION NOUVELLE.

Charlotte de Corday, étude historique, offrant enfin des détails authentiques sur la personne et l'attentat de cette héroïne, avec des Notes et Pièces justificatives, orné de son portrait et d'un facsimilé de son écriture, par M. Louis Du Bois, de plusieurs sociétés savantes, in-8, br. Prix. 4—50
Cet ouvrage, d'un grand intérêt, devient indispensable aux bibliothèques historiques.

IMPRIMERIE DE M^{me} HUZARD,
RUE DE L'ÉPERON, 7.

1 5125T 005
51 53 BR

4073

۱۰۰۰

DATE	
F/S	JUN 30 1994
	JUN 04 1994
	JUL 20 1994

NOV 19 1999

DOC JUL 20 1994

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-0008

